U d'/ of Ottawa
39003002824026

LES

FLEURS DE L'HISTOIRE

Tous droits réservés.

JEANNE D'ARC.

THÉOPHILE VALENTIN

33 52

LES

FLEURS DE L'HISTOIRE

DIALOGUES, BIOGRAPHIES & RÉCITS

EXVI 17

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

« Il étudiait l'Histoire et chaque jour il devenait meilleur. »

LACORDAIRE.

PREMIERE SÉRIE

Bibliothèque des élèves
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
STUDENTS' LIBRARY

TOULOUSE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
45, RUE DES TOURNEURS, 45

CT
81
.V3

APPROBATION DE S. ÉM. LE CARDINAL DESPREZ

ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE.

CHER MONSIEUR,

La jeunesse pour laquelle vous avez composé vos *Fleurs de l'Histoire* ne pourra que beaucoup s'intéresser à la lecture de ce livre. Les sujets qui ont fixé votre plume sont tantôt des portraits de personnages fameux, tantôt des récits des événements les plus connus de l'histoire ; or, vous savez par expérience que de semblables écrits excitent à un haut degré la curiosité des enfants. Du reste, la forme dialoguée employée dans ces pages est bien faite pour soutenir, sans la fatiguer, leur attention : autant d'industries par lesquelles vous vous êtes proposé de faire pénétrer dans leurs jeunes âmes les parfums de la plus suave édification. Je bénis donc votre travail, en lui souhaitant le succès qu'il mérite.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance nouvelle de mes sentiments dévoués.

† FLORIAN, cardinal DESPREZ,

Archevêque de Toulouse.

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

Mon cher Monsieur,

Jai lu avec un vif plaisir *les Fleurs de l'Histoire*.

Le souvenir des héros chrétiens que vous faites revivre dans la mémoire des jeunes gens dont l'éducation fait, à si juste titre, l'objet de votre sollicitude, est singulièrement propre à imprimer à leur vie une direction salutaire et vigoureuse.

Votre publication est une de celles qui contribuent efficacement à former leur esprit et leur cœur, et à tremper leur caractère. Je la trouve d'autant plus opportune que nous vivons à une époque où tout semble conspirer à jeter le trouble dans les intelligences et le désordre dans les cœurs, et à engendrer l'affaissement des caractères.

Il est impossible de vivre en la compagnie des hommes que vous leur proposez pour modèles sans se sentir éclairé, ému, soutenu et fortifié par leurs nobles exemples.

Je ne puis donc, mon cher Monsieur, qu'applaudir à votre entreprise, et je fais les vœux les plus ardents pour que votre ouvrage, en se répandant parmi la jeunesse, y propage les leçons, si oubliées de nos jours, du vrai patriotisme et de l'esprit chrétien, qui vont si bien ensemble, comme vous le montrez vous-même dans vos Dialogues et vos Biographies.

Veuillez agréer, mon cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

L'abbé P. Fages, *vicaire général*.

APPROBATION DE Mgr COSTE

ÉVÊQUE DE MENDE.

MON CHER MONSIEUR,

J'ai lu avec intérêt les *Fleurs de l'Histoire*, à l'usage de la jeunesse.

C'est un bon livre auquel je suis heureux d'accorder ma bénédiction.

Vos jeunes lecteurs trouveront une sérieuse utilité, jointe à un véritable attrait, dans cet ouvrage recommandable par son mérite littéraire et l'heureux choix des sujets.

Puissent vos *Fleurs* réaliser le bien que vous avez voulu faire à cette bien-aimée jeunesse!

Puissent-elles élever son cœur et lui inspirer les généreux sentiments qui seuls font les vrais chrétiens et les bons Français!

† JULIEN, *évêque de Mende*

ÉVÊCHÉ DU PUY.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu vos deux volumes des *Fleurs de l'histoire*. J'ai presque achevé la lecture du premier, et je puis vous dire dès maintenant que j'en suis *on ne peut plus satisfait*. Vos dialogues sont fort intéressants; toujours conformes à la donnée historique, ils sont de nature à la graver profondément dans l'intelligence et la mémoire des enfants. C'est une lecture attachante, non moins par l'intérêt du récit que par le *charme du style*. Le cœur et l'âme de l'enfant puiseront les plus salutaires enseignements dans ces pages débordantes de sève chrétienne.

Recevez donc, mon cher Monsieur, avec mes sincères félicitations, tous mes vœux pour la diffusion aussi grande que possible d'un ouvrage qui doit procurer à un haut degré le bien des jeunes générations.

G. de Pélacot, *vicaire général.*

ÉVÊCHÉ DE RODEZ ET DE VABRES

Mon cher Monsieur,

Vos *Fleurs de l'Histoire*, à l'usage de la jeunesse, témoignent du zèle intelligent avec lequel vous vous appliquez à l'œuvre de l'éducation. Dans ce travail, vous mettez en scène les noms les plus connus de l'histoire; des anecdotes bien choisies font parfaitement ressortir la physionomie des personnages dont vous parlez et les leçons morales qui se dégagent de leurs actions. Vous instruisez ainsi les enfants d'une manière fort agréable, en inculquant dans leur cœur les nobles sentiments qui font l'homme et le chrétien. La forme dialoguée éveille d'ailleurs leur attention; elle leur fournit l'occasion de s'appliquer à d'utiles exercices de prononciation et de débit; elle leur permet de retenir beaucoup mieux les enseignements dont vous désirez les pénétrer.

Je vous félicite donc de votre travail, qui fera certainement du bien, et qui mérite l'approbation de toutes les personnes qui s'intéressent à la jeunesse française.

Pour Mgr l'Évêque :

L'abbé J. Touzery, *vicaire général,*

Directeur du journal *l'Éducation catholique.*

ÉVÊCHÉ DE SAINT-FLOUR

MON CHER MONSIEUR,

Je viens de rendre compte à Monseigneur l'Évêque de Saint-Flour de vos *Fleurs de l'Histoire*, dialogues, biographies et récits à l'usage de la jeunesse, que j'avais été chargé d'examiner. Sa Grandeur me donne mission de vous dire tout le bien que je pense de votre livre. Elle veut, en même temps, que je vous transmette ses hautes félicitations. Je suis heureux qu'une aussi douce tâche me soit dévolue.

Grâce à la variété des sujets, des héros et des situations, la lecture de votre livre est, à mon sens, une vraie récréation intellectuelle. A ce charme pénétrant s'ajoute un mérite particulier : vos Dialogues donnent sur l'histoire et la société des idées justes, c'est-à-dire chrétiennes, car vérité et christianisme ne font qu'un.

La jeunesse vous saura gré d'avoir consacré vos loisirs à ces pages. Elles méritent l'éloge sans restriction promis par le poète à quiconque saura, dans une heureuse alliance, faire fraterniser l'utile et l'agréable.

J'applaudis de grand cœur, mon cher Monsieur, aux succès que présagent à votre œuvre les approbations épiscopales quelle a déjà reçues et vous prie d'agréer l'hommage de mes meilleurs sentiments.

Pour Mgr l'Évêque de Saint-Flour :

L'abbé F. COURCHINOUX,

Lauréat de plusieurs académies.

MON CHER MONSIEUR,

J'ai lu avec plaisir vos *Fleurs de l'Histoire* à l'usage de la jeunesse et je les trouve très propres à intéresser et à instruire vos lecteurs.

L'Histoire que Cicéron appelle si justement l'institutrice, la maîtresse de la vie, *Magistra vitæ*, vous a aussitôt révélé ses trésors d'enseignement à mesure que vous évoquiez les noms de ses grands hommes. Puis c'est l'écriture et nos traditions sacrées, quelquefois aussi la légende et la fable, qui sont venues tour à tour vous offrir des personnages et des leçons. Vous y avez joint,

avec beaucoup d'à-propos, les souvenirs de votre longue expérience de l'éducation chrétienne. Et alors, réunissant tous ces noms et ces hommes divers, historiques ou inventés, anciens ou contemporains, vous les avez transformés, pour ainsi dire, en autant de maîtres, vivant sous nos yeux, pour donner, de concert avec vous, à cette jeunesse que vous aimez — on le sent à vous lire — un enseignement varié comme leur temps et leur situation, et pour lui faire suivre tout à la fois, à cette noble école, ce que j'appellerais volontiers un cours de morale, non seulement de morale religieuse et chrétienne, comme il le faut toujours, mais encore de cette morale civique aujourd'hui tant prônée et si mal traitée, hélas! en de certains Manuels fameux.

Ici, c'est un mot agréable, une parole historique heureusement amenés, qui portent avec soi toute une leçon; là, c'est une anecdote piquante, un récit plus étendu, une scène de famille qui multiplient les enseignements; ailleurs, c'est une question de haut intérêt qui vient captiver l'attention, comme les droits de l'Église, la franc-maçonnerie; plus loin, enfin, voici d'autres questions d'un intérêt plus restreint, mais malheureusement trop pratique dans nos départements pauvres, comme l'émigration de nos compatriotes à Paris, où ils vont gagner de l'argent et perdre leur foi.

Des entretiens sur de tels sujets sont bien faits assurément pour instruire, moraliser, *élever* surtout, selon le véritable but de toute éducation chrétienne.

La biographie des hommes célèbres que vous introduisez sur la scène, le tableau des événements qui amènent ou expliquent le dialogue; les notes et réflexions qui souvent l'accompagnent, ont encore l'avantage d'intéresser plus vivement au sujet en le plaçant en quelque sorte dans son cadre naturel, mais surtout de compléter la leçon morale ou historique et de faire ressortir les dernières conséquences de la question traitée.

Ce travail vous fait honneur, et ce qui est mieux, il fera du bien dans nos classes: il en fera aussi à la jeunesse qui, après avoir terminé ses études, voudra se donner le plaisir de vous lire.

Je voudrais que mes félicitations eussent quelque prix pour vous les offrir après celles que vous avez déjà reçues; mais ce qui me sera bien permis, c'est de souhaiter à vos *Fleurs de l'Histoire* tout le succès qu'elles méritent.

Agréez, mon cher Monsieur, l'expression de mes respectueux et dévoués sentiments en Notre-Seigneur.

Abbé Figuière, *chanoine honoraire*,

Professeur de rhétorique au Petit Séminaire de Mende.

AVANT-PROPOS

I.

Jeunes gens, c'est pour vous que ces *Dialogues* sont écrits. Le sujet en est généralement historique, et les personnages en sont pris eux aussi dans l'histoire.

Nos héros ne sont donc point fictifs. Tout au plus avons-nous imaginé quelques-uns de leurs noms, comme *Yamba*, *Lyndax*, *Vérina*. Quant au langage que nous leur avons prêté, nous nous sommes efforcé de le rendre conforme à la vérité traditionnelle et de le mettre en rapport avec les situations et les types qu'ils rappellent.

Le dialogue permettant difficilement une expo-

sition des circonstances qui l'ont amené, nous avons d'ordinaire placé en tête de chacun d'eux une note historique qui donne, dans un résumé succinct, les faits antérieurs et des aperçus dont la connaissance est nécessaire, ou du moins fort utile, pour bien saisir le but que l'on s'est proposé. Quand le dénouement ne ressort pas suffisamment de l'entretien des interlocuteurs, nous l'avons indiqué hors texte.

Nous avons aussi donné des biographies, des portraits, pour que nos jeunes lecteurs puissent mieux apprécier le langage tenu par certains personnages.

Des renvois complètent fréquemment le texte et en éclairent la marche.

A peu près tous les dialogues que nous donnons ici ont été produits avec succès en public, avant d'être livrés à l'impression. Nous avons ainsi pu constater l'heureuse influence qu'ils sont de nature à exercer sur l'esprit et le cœur des enfants. Outre qu'il contribue à rendre leur prononciation plus souple et plus sûre, leur accent plus doux, leur façon de s'exprimer plus franche et plus aisée, ce genre d'exercice, par cela qu'il rend l'esprit plus vif et plus prompt, donne de la facilité pour

la conversation et habitue les jeunes élèves à saisir l'importance de la suite et de l'enchaînement dans les idées.

Un résultat heureux que nous avons encore constaté, c'est l'influence du dialogue sur les progrès dans la déclamation. Si un enfant se voit seul au milieu d'une salle ou sur une estrade, devant tous ses condisciples, il hésite, il est timide, embarrassé de ses bras et de toute sa personne, en un mot décontenancé. Donnez-lui un compagnon, un interlocuteur, il se retrouve, il se sent, il redevient lui-même. Bientôt, il oublie son trouble, sa timidité, son embarras; il s'aguerrit, il s'anime, s'échauffe; il a de l'action, du mouvement; une émotion intérieure, naturelle, qu'il traduit à sa manière, s'empare de lui, et il s'exprime avec un sang-froid, quelquefois avec un art qui vous surprennent et auxquels vous étiez loin de vous attendre.

C'est pendant une leçon de diction que nous vint l'idée de ces exercices. Le premier que nous essayâmes fut celui du *Franc et du Gaulois,* que nous tirâmes des *Martyrs* de Chateaubriand, et qui, pour cette raison d'origine, figure en tête de ce volume. Le succès de cette expérience ayant

dépassé nos prévisions, nous nous mîmes à l'œuvre, et l'enfant, dont nous ne pouvions à peu près rien tirer avec le monologue, finit par nous ravir dans le dialogue et nous émerveiller.

II.

Nos héros, ne relevant ni de l'imagination, ni du roman, peuvent d'autant mieux, mes enfants, vous servir de modèles qu'ils sont plus vivants, moins abstraits, et qu'ils vous offrent dès lors des exemples plus faciles à suivre.

Jacques Cœur vous apprendra à garder la résignation dans le malheur; la *Croix de la vallée* ou *le Villageois*, à trouver le bonheur dans une vie simple, laborieuse et exempte d'ambition; l'*Enfant prodigue,* à revenir avec confiance à votre père, si vous aviez eu le malheur de l'abandonner; *Socrate*, à supporter l'humeur difficile ou acariâtre de ceux avec qui vous vivez; tel sujet vous inspirera l'amour de la patrie, tel autre l'héroïsme et le dévouement; tous feront naître en vous de grands et pieux sentiments, capables d'élever l'âme et de vous rendre plus généreux,

Ainsi, ce seront autant de chemins qui mènent à la vertu. Or, la vertu seule, avec ses charmes si variés et si aimables, fait l'homme digne d'estime, et surtout le héros. Sans elle, la fortune, le succès, les dignités, la science même, ne sauraient faire de héros dans le véritable sens du mot.

La plupart de ces hommes supérieurs, qui imposent le respect et l'admiration par leur grandeur d'âme et par un prestige particulier, jamais, sans la vertu, ne se seraient élevés à ces hauteurs d'où ils nous dominent.

Toutefois, la vertu n'est pas moins nécessaire ni moins admirable dans les situations inférieures. A juger sainement des choses, celui qui remporte des victoires ou qui fait des actions d'éclat dans un moment d'exaltation, a moins d'héroïsme que celui qui pratique une vertu constante et austère dans une humble condition; que celui qui, s'ignorant lui-même, pense aux autres, leur fait du bien dans la mesure de son pouvoir, ou qui va jusqu'à sacrifier sa vie pour l'intérêt d'une noble et sainte cause. Le véritable héros, le voilà!

Le saint évêque Cyprien, donnant, à l'image de son divin Maître, sa vie pour son troupeau, est bien supérieur à tous les Césars qui faisaient

trembler Rome et l'inondaient du sang des chrétiens.

Napoléon mourant, résigné, sur l'aride rocher de Sainte-Hélène, et reconnaissant ses fautes, est plus digne d'admiration que lorsqu'il était ébloui par l'éclat de ses succès. En somme, il paraît plus grand lorsqu'il supporte avec patience l'humeur grossière du geôlier Hudson Lowe, que lorsqu'il recevait les enthousiastes félicitations de l'Europe, au lendemain de la bataille d'Austerlitz.

Le général Drouot, lisant le Nouveau Testament dans l'embrasure d'une fenêtre, aux Tuileries, est aussi admirable qu'à la tête de ses batteries, foudroyant les positions de l'ennemi. Un simple chrétien rivé, par un sublime dévouement, à la chaîne de l'esclavage, à Tunis, et obéissant aux ordres d'un tyran barbare, a plus de droit à notre admiration que Louis XIV châtiant les corsaires de la Méditerranée.

J'admire autant Alexandre, cherchant à adoucir le malheur de la mère de Darius, après la victoire qui le rendit maître de la Perse[1], que

1. A la bataille d'Issus, Alexandre avait fait prisonniers la mère, la femme et les enfants de Darius. Mais touché du malheur de ces illustres captifs, il alla leur rendre visite et leur assura

quand il détruit l'orgueilleuse Tyr et recule jusqu'aux Indes les limites de son empire. Scipion, pleurant sur Carthage, est plus grand à mes yeux que Caton provoquant au Sénat la ruine de cette rivale de Rome par son éloquence. Une humble et pauvre veuve, qui travaille avec courage et résignation pour nourrir ses enfants, est mille fois plus admirable que bien des héroïnes chantées par les poètes, couvertes de pourpre et chargées de pierreries.

Le zèle obscur et méconnu n'est que plus méritoire aux yeux de Celui qui sonde les cœurs et les reins. Ainsi, l'histoire n'a pas conservé les noms des soldats de Cambronne, tombés au champ de Waterloo; elle a personnifié la valeur de tous ces braves dans celle de leur chef. Pourtant, chaque soldat, par l'abnégation et par le généreux sacri-

qu'il adoucirait autant qu'il le pourrait leur amère douleur. Il se présenta à eux avec Ephestion, son ami. La reine, qui ne l'avait jamais vu, prit l'officier pour le roi. Ephestion lui ayant fait remarquer sa méprise, elle se jeta aux pieds d'Alexandre et lui demanda pardon de ce qu'elle ne l'avait pas reconnu. Le roi, la relevant avec bonté, lui dit : « Non, ma mère, vous ne vous êtes pas trompée, car celui-ci est aussi Alexandre. » — « Belle parole, dit Rollin, qui fait beaucoup d'honneur à l'un et à l'autre. — Si Alexandre avait toujours pensé et agi de la sorte, il aurait véritablement mérité le nom de Grand.

fice qu'il fit de sa propre vie, fut un héros et ne mérita pas moins bien de la patrie que l'intrépide général.

En ceci, nous plaidons pour l'abnégation et pour le mérite modeste qui est, hélas! fort rare. On semble ignorer que la modestie rehausse le mérite, et que les vertus éclatantes sont toujours les plus exposées à sombrer.

La fleur qui cache sa beauté timide à l'ombre d'une haie est souvent celle qui répand le parfum le plus suave et le plus pénétrant; image de la vertu sincère et solide qui puise la sève qui la fait vivre dans sa véritable source, je veux dire dans l'humilité et dans la piété.

III.

Oh! la piété! c'est la perle cachée qu'il faut acquérir à tout prix. S'il ne peut y avoir de véritable héroïsme sans vertu, d'après ce que nous avons dit, il ne saurait y avoir de vertu sans piété. Tout se bornerait alors à des apparences plus ou moins brillantes, qui ne résisteraient pas aux premières épreuves de la vie.

La vertu sans consistance est semblable à certaines fleurs éphémères que le premier soleil du matin étiole, fane et flétrit, et qui jonchent le sol avant la fin du jour, triste effet de leur fragilité!

Oh! mes enfants, la piété!... elle doit marquer le commencement, le milieu et la fin de notre vie. Laissez-moi m'étendre un peu sur ce sujet et donner quelque développement à ma pensée.

Fille du ciel, la piété aime l'innocence dont elle est la compagne toujours assidue; elle se plaît dans les cœurs ouverts à l'amour du bien, et elle répand un baume salutaire sur les plaies que le mal leur a faites. C'est elle qui éclaire notre marche de sa lumière toute céleste, et nous montre la voie la plus sûre à travers les ténèbres et les erreurs de la vie; c'est elle qui répand sur nos jours cette douce sérénité, cette joie vraie et naturelle, fruit du calme et de la paix que donne la prière. C'est elle qui nous met à l'abri des passions, semblable au lierre que Dieu fit naître à la demande de Jonas, et à l'ombre duquel le saint prophète se garantissait des ardeurs brûlantes du soleil de Ninive. La piété enfin, c'est la vie de l'âme, comme les aliments sont la vie du corps; et à cause de cela, elle est notre trésor le plus précieux.

La sainte Écriture, faisant l'éloge de la sagesse semble épuiser les images pour nous en montrer le prix. Mais tout ce qu'elle en dit, ne peut-on pas l'appliquer à la piété, car la piété n'est-elle pas aussi la sagesse?

« Elle ne doit point se vendre à prix d'or, ni s'acheter au poids de l'argent, car elle est plus rare que le métal d'Ophir, que les marchandises de l'Inde aux vives couleurs, que les saphirs les plus brillants, que le cristal le plus limpide, que les vases d'or les plus riches. Ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé ne mérite pas seulement d'être nommé auprès d'elle. Qu'on ne la compare donc point, dit l'Écriture, avec les tentures éclatantes de Tyr et de Sidon. »

Tel est l'éloge brillant et imagé que les Livres saints nous font de la sagesse : cet éloge convient admirablement à la piété qui en est l'expression toujours aimable, souvent sublime. On comprendra pourquoi nous nous sommes efforcé, dans ces *Fleurs de l'Histoire*, d'inspirer ce sentiment qui ajoute au prix de tous les autres.

IV.

Que dirons-nous maintenant de la jeunesse pieuse, de celle qui aime à respirer l'air salubre de la religion et de la vertu? Pour en parler dignement, il faudrait la langue gracieuse du poète, la langue si harmonieuse de Racine : avec quel charme il a peint la douce piété de cet heureux enfant qui grandissait sous l'aile du Seigneur, à l'ombre de son sanctuaire, d'Éliacin, le modèle des enfants simples et candides, dont le cœur est comme une urne ardente d'où s'échappe constamment le suave encens de la prière!

L'enfant, le jeune homme pieux, ressemble à la colombe qui habite la terre sans y souiller son aile, sans y respirer les miasmes impurs et malsains qui l'enveloppent d'un nuage empesté : pas plus qu'elle, l'enfant pieux n'est servilement rivé aux choses d'ici-bas; mais, dégagé de toute attache, de toute entrave dangereuse, il s'élève dans d'autres régions pour y respirer une atmosphère plus pure et se dilater à l'aise, dans une sainte

expansion, sur le cœur de Celui qui garde l'innocence et pardonne au repentir, qui seul peut exaucer nos vœux et combler les vides de notre pauvre cœur.

Qu'est-ce encore que l'enfant pieux? C'est *l'arbre planté au bord des eaux, qui produit des fruits en son temps et dont le feuillage ne tombe pas.* C'est celui dont la douceur est un baume pour ses parents; c'est un ange pour ses condisciples, un soutien pour le faible, un consolateur pour l'affligé, un ami pour le pauvre, un brave dans le danger, un héros dans le malheur, un martyr dans la souffrance.

Il y a en lui toutes les qualités, car toutes viennent avec la piété; elle est leur sœur aînée, et toutes s'attachent à ses pas.

Nous plaçant maintenant à un autre point de vue, nous disons que l'enfant pieux, d'une intelligence égale à celui qui ne l'est pas, lui sera supérieur en tout, mais particulièrement dans ses productions littéraires, parce que le cœur pieux est comme une source féconde qui produit abondamment et avec plus de grâce; tandis qu'un cœur dur et sans piété ne produit que difficilement, n'étant que sécheresse et aridité. Dans

ses compositions comme dans ses lettres, l'enfant pieux saura mettre une onction attrayante et aimable; les choses les plus simples prendront, sous sa plume, une expression affectueuse, un tour sympathique, plein d'agrément : une intelligence pure perçoit le beau et sait l'exprimer. Chez l'enfant sans piété, les pensées les meilleures perdront de leur grâce et de leur charme naturel; de nobles qu'elles étaient, elles deviendront vulgaires, stériles. Et pourquoi? Parce qu'il y manquera le cœur et l'âme, parce qu'il y manquera cette exquise sensibilité qui est comme un souffle divin, animant le style, lui donnant la vie, et dont le principe inspirateur se trouve spécialement dans la piété d'une âme tendre et généreuse. Lamartine avait raison de dire que *la poésie est le langage de la prière.*

Jeunes gens, aimez la poésie de la prière. Il n'y en a point de plus sublime; nourrissez-en votre cœur et ne le laissez point se dessécher sous l'influence désastreuse de la dissipation, de la légèreté d'esprit et des passions; ne vous perdez pas dans des lectures malsaines, dans des fréquentations dangereuses. La piété, c'est votre trésor; conservez-le, estimez-le à sa véritable valeur.

Aujourd'hui, plus que jamais peut-être, on cherche à capter la jeunesse pour la perdre. A peine a-t-elle quitté les bancs de l'école, — avant même que ce moment soit venu, — on lui tend des pièges pour l'entraîner dans la mauvaise voie. L'enfer sait très bien que l'avenir appartient à ceux qui sont les maîtres de la jeunesse. Mes amis, ne vous enrôlez jamais dans l'armée du mal; elle ne grossit ses rangs, elle ne se recrute que parmi les déserteurs des bataillons du bon Dieu; elle ne se compose que de transfuges, de lâches de toutes les nuances, et d'apostats plus traîtres et plus lâches encore. N'ayez donc rien de commun avec eux, ne leur prodiguez qu'un souverain mépris; méfiez-vous, car ils ont tant de masques séduisants! Sachez discerner la vérité des fausses apparences; haïssez l'hypocrisie et marchez d'un pas ferme, en conservant énergiquement vos convictions religieuses; jurez une haine éternelle à tout ce qui n'est pas le bien, à tout ce qui n'est pas en harmonie parfaite avec la voix de la conscience.

Amilcar fit jurer sur les autels de la patrie, à son fils Annibal, une haine implacable aux Romains, les grands et éternels ennemis de Carthage.

Vous savez qu'Annibal tint parole, et que jamais général ne balança avec autant de succès la fortune de Rome. Il en aurait sans doute eu raison, s'il était entré dans les desseins de la Providence que Rome succombât dès ce temps-là.

Eh bien, nouveaux Annibals, jurez sur l'autel de votre cœur et de votre Dieu, — et d'ailleurs, n'avez-vous pas fait un serment autrement solennel que celui d'Annibal? — de faire une guerre à outrance à tout ennemi de votre piété! Les lâches seuls sont vaincus; les héros triomphent et sont couronnés.

Nous avons prêté aux personnages que nous mettons en scène un langage plein d'une sainte fierté : faites ce qu'ils ont fait, et leur récompense sera votre récompense.

V

Nos jeunes lecteurs, en parcourant ces pages, feront un meilleur cours de *morale civique* qu'en lisant les *manuels athées*, tout récemment répandus avec une satanique profusion, manuels d'où

le nom de Dieu, qui doit présider à toute éducation, est systématiquement proscrit : livres mauvais, fruits véreux, malsains, d'intelligences viciées par les doctrines les plus subversives, capables d'éteindre tout enthousiasme naissant, et ces élans généreux sans lesquels les plus nobles sentiments ne sauraient éclore ni se développer dans les âmes.

La *morale civique*, telle qu'on l'entend, et telle qu'on veut la fonder dans nos écoles, est la plus déplorable des morales et le plus dangereux des errements.

Pour produire l'enthousiasme chez la jeunesse de notre France, il faut présenter le passé à son admiration, faire battre son cœur au récit des grandes et belles actions accomplies par nos pères; il faut poétiser, en quelque sorte, le côté vulgaire des choses et donner aux événements une teinte religieuse et providentielle, un caractère patriotique propre à faire aimer la grande famille des ancêtres, qui nous ont laissé, en descendant dans la tombe, un riche héritage de vertus et de victoires. Et au lieu de cela, nos prétendus éducateurs, s'inspirant d'une *secte infâme*, affadissent et glacent tout ce qu'ils touchent, dénaturent et décolo-

rent le passé, et dépouillent de leur prestige les héros de notre histoire.

En agissant ainsi, ils prétendent, quand même, faire une nation grande et forte. — Mais en enlevant à un homme l'enthousiasme, le plus puissant ressort moral qu'il y ait, savez-vous ce que vous faites? Vous rapetissez cet homme de toute la hauteur de sa taille : d'un géant, vous faites un nain. Tel est le but misérable que vous poursuivez avec un acharnement digne d'une meilleure cause, et en dissimulant l'ineptie de votre système sous des mots hypocrites et captieux.

LES

FLEURS DE L'HISTOIRE

LE FRANC ET LE GAULOIS

Dans le combat supposé des Francs contre les Romains, que Chateaubriand a si poétiquement décrit dans *les Martyrs*, un Gaulois interpelle un Franc. — Un dialogue vif et passionné s'engage entre eux. Le Franc, qui personnifie ici sa nation, triomphe du Gaulois.

Le Gaulois. — Chef à la longue chevelure, te voilà bien fier sur ton char de victoire! mais attends! je vais t'asseoir autrement sur le trône d'Hercule le Gaulois. Jeune brave, tu mérites d'emporter la marque du fer au palais de Teutatès. Je ne veux point te laisser languir dans une honteuse vieillesse.

Le Franc. — Qui es-tu pour me parler ainsi? Es-tu d'une race noble et antique? Esclave romain, ne crains-tu pas ma framée?

Le Gaulois. — Je ne crains qu'une chose ; c'est que le ciel tombe sur ma tête.

Le Franc. — Désormais, tu ne saurais vaincre, toi, dont le front s'est lâchement courbé sous le joug insolent des Romains.

Le Gaulois. — Ce sont mes aïeux qui ont appris à combattre aux maîtres de l'univers.

Le Franc. — Je ne connais d'autres maîtres que le chef à la longue chevelure, avec les guerriers qui l'entourent.

Le Gaulois. — Insensé, tu ne connais de ce monde qu'un peuple sauvage, vivant au milieu des forêts.

Le Franc. — Apprends qu'il est moins périlleux de servir les Césars que de nous mépriser dans le combat. Je sens en moi un désir violent d'aller brûler leur Capitole, et d'effacer le nom romain de la terre qu'ils ont asservie et souillée.

Le Gaulois. — Pars pour Rome. Que fais-tu ici, caché dans tes halliers? Tu parles déjà de passer le Tibre, et tu n'as pu encore franchir le Rhin!

Le Franc. — Je les ai vus dans Rome, ces possesseurs de magnifiques palais, ces hommes avides de tous les plaisirs. Plus que jamais ils sont dignes de mépris : dans leur insatiable ambition, ils voudraient commander et dominer jusque dans nos forêts.

Le Gaulois. — Ignores-tu, misérable Franc, que l'épée seule du Gaulois a servi de contrepoids à l'empire du monde? Partout où s'est agité quelque

chose de grand, tu trouveras de la cendre de Gaulois.

Le Franc. — Si tu sais faire de longs discours dans la langue de tes maîtres, épargne-moi la peine de les entendre. Je ne veux que du fer, des combats et du sang.

Le Gaulois. — Si les Francs n'ont d'autres guerriers que toi pour porter la flamme au Capitole, ils resteront longtemps avec les bêtes fauves de leurs solitudes.

Le Franc. — Traître, tu m'insultes lâchement; mais sache qu'avant peu ta nation changera de maîtres. Et tu connaîtras alors, en cultivant la terre pour les Francs, quelle est la valeur des rois chevelus.

Le Gaulois. — Si je n'ai à craindre d'autre épée que la tienne, je ne tremblerai point pour mes jours.

Le Franc. — Regarde ce fer, si tu l'oses!...

Le Gaulois. — Misérable!

Le Franc. — Cède-moi la terre ou meurs.

Le Gaulois. — La terre que je te cèderai, tu la garderas éternellement.

(D'après les *Martyrs*, de Chateaubriand).

Les Francs, en effet, vainqueurs et des Gaulois et des Romains, ont gardé depuis la terre des Gaules. Puisse la Providence la leur conserver *éternellement :* qu'ils soient toujours les dignes descendants des *fils aînés* de l'Église par leur bravoure et leurs principes religieux !

BONAPARTE

ET

LA VIEILLE CANTINIÈRE

Bonaparte préparait sa deuxième campagne d'Italie, et se disposait à franchir le Saint-Bernard. Pour cacher son plan de campagne et donner le change, il fit publier dans tous les journaux et annoncer à grand son de trompe qu'il devait passer à Dijon la revue de sa grande armée. Or, il n'y réunit effectivement que les débris des campagnes d'Allemagne, tandis que l'armée qui devait aller se battre en Italie était dissimulée dans toute la région qui confine aux Alpes. En se rendant à Dijon, il rencontre, chemin faisant, une vieille cantinière, qu'il se plait à faire causer, pour essayer de savoir si ses projets n'ont pas été dévoilés, et ce que pense l'opinion publique du Premier Consul et de sa politique.

Bonaparte. — Eh! la mère, votre monture ne va pas aussi vite que vous le désireriez ?

La Cantinière. — Il fut un temps, citoyen, où elle tenait tête aux bêtes les plus vigoureuses.

Bonaparte. — Où allez-vous, ainsi chargée?

La Cantinière. — Je me rends à Dijon, et je serai peut-être en retard pour le dîner des sous-officiers. Hue, cocotte !

Bonaparte. — Que se passe-t-il donc en ce moment à Dijon ?

La Cantinière. — Tu es bien ignorant des affaires. Tu ne t'occupes donc de rien dans le monde ?

Bonaparte. — Je suis employé de l'administration.

La Cantinière. — Ah ! ah ! tu es un riz-pain-sel[1]. Il s'en trouve partout de ces gens-là.

Bonaparte. — Vous n'êtes pas contente d'eux ?

La Cantinière. — Ce sont des gens qui grugent à droite, à gauche, retranchent partout et n'ajoutent jamais, si ce n'est à leur bourse.

Bonaparte. — Ils accomplissent consciencieusement leur devoir.

La Cantinière. — Non, citoyen, ils devraient s'occuper de l'ordinaire du soldat. Pour bien remplir cet emploi, il faudrait de vieilles cantinières, et les jeunes conscrits, en arrivant au quartier, trouveraient de véritables mères.

Bonaparte. — Vous servez depuis longtemps, à ce qu'il paraît.

La Cantinière. — Cocotte et moi avons de jolis états de service. Eh, oui. Nous étions tous les deux à Jemmapes, et il y faisait chaud. Installée dans un ravin, j'y vendis deux tonneaux d'eau-de-vie.

1. Fournisseur de l'armée (se prononce *riptnset*).

Bonaparte. — Puisés dans le ravin.

La Cantinière. — Citoyen, je ne suis pas un riz-pain-sel.

Bonaparte. — Vous avez sans doute assisté à d'autres affaires?

La Cantinière. — Oui, citoyen. Pendant que les employés de l'administration se cachaient, j'étais sur les hauteurs de Fleurus, soignant les blessés, et c'est là qu'on me surnomma la *mère Victoire*, nom dont je suis fière.

Bonaparte. — Étiez-vous en Italie, avec Bonaparte?

La Cantinière. — Pendant qu'il se battait en Italie, nous conquérions l'Allemagne avec Moreau.

Bonaparte. — Et que pensez-vous du Premier Consul?

La Cantinière. — De Bonaparte! On dit que c'est un crâne; mais on ne le fera pas avaler à la mère Victoire.

Bonaparte. — Et pourquoi?

La Cantinière. — Se figure-t-on un général qui parle d'entrer en campagne, de passer les *Apres* (Alpes) et qui dort à Paris?

Bonaparte. — Je croyais, au contraire, qu'il s'occupait de beaucoup de choses.

La Cantinière. — On ne l'a jamais vu à Dijon.

Bonaparte. — Il devait y passer pourtant une grande revue.

La Cantinière. — Ah! ben oui, une grande revue!... quelques canons encloués, des soldats

éclopés, quelques recrues qui pleurent leur village. Voilà ce qu'il y a à Dijon.

Bonaparte. — J'ai lu, dans une gazette, qu'il y avait au contraire une belle armée.

La Cantinière. — Vous êtes tous les mêmes, habiles en paroles et faibles en actions.

Bonaparte. — C'est pourtant bien le projet de Bonaparte de passer les Alpes et de battre les Autrichiens.

La Cantinière. — Crois-en la mère Victoire, il n'y réussira pas. Il sera la risée de l'Europe, et nous, les victimes de son imprudence. Hue, Cocotte! nous aurons du retard.

Bonaparte. — Patience!... on le dit très habile.

La Cantinière. — Il n'en donne pas la preuve. Fallait voir, quand nous partions pour l'Allemagne, comme ça filait aligné.

Bonaparte. — L'administration a dû récompenser vos nombreux services et vos actes de bravoure.

La Cantinière. — L'administration est sans cœur; elle s'occupe d'elle-même et laisse souffrir les honnêtes gens, qui sont au bas de l'échelle.

Bonaparte. — Vous n'êtes donc pas contente de votre sort?

La Cantinière. — De moi, je le suis; mais de l'administration, pas du tout.

Bonaparte. — Elle vous a donc fait tort?

La Cantinière. — Beaucoup, citoyen.

Bonaparte. — Me serait-il permis de vous demander en quoi?

La Cantinière. — Inutile de vous le dire.

Bonaparte. — Pas tant que cela, mère Victoire; parlez toujours. Je vois quelquefois le Premier Consul, je pourrais lui parler de vous.

La Cantinière. — Ah! ah! tu connais le Petit-Caporal?

Bonaparte. — Beaucoup, je suis attaché à sa personne.

La Cantinière. — Si je pouvais seulement lui dire quatre mots!...

Bonaparte. — Et que lui demanderiez-vous?

La Cantinière. — Ce que tous les autres m'ont refusé.

Bonaparte. — Peut-être avaient-ils raison de ne pas vous accorder ce que vous demandiez?

La Cantinière. — Raison, citoyen; on voit bien que tu ne connais pas la mère Victoire.

Bonaparte. — Mais enfin, que demandiez-vous?

La Cantinière. — Pas grand'chose, une pension de retraite pour mon mari, infirme depuis la dernière campagne : Cocotte a vieilli, et moi, je n'en puis plus.

Bonaparte. — N'avez-vous pas des enfants qui puissent vous venir en aide?

La Cantinière. — J'en avais deux, l'un est mort en *Égypre* (Égypte), et l'autre sert dans la marine.

Bonaparte. — Pensez-vous que le Premier Consul vous accordera ce que vous lui demanderez?

La Cantinière. — Certainement qu'il me l'accorderait, si je pouvais lui parler.

Bonaparte. — Et s'il refuse?

La Cantinière. — S'il refuse, je le fais monter sur mon âne, et lui donne la queue pour bride.

Bonaparte (écrivant un billet à main levée). — Tenez, mère Victoire, prenez cette lettre, portez-la demain, à midi, à la préfecture de Dijon, et avec cela, vous pourrez dire quatre mots au Petit-Caporal.

La Cantinière. — Merci, citoyen!

Bonaparte. — A demain, mère Victoire!

La mère Victoire partit contente, éperonna son âne pour gagner le temps perdu dans sa conversation avec l'étranger. Elle n'oublia pas d'aller présenter son billet à la préfecture, pour être reçue en audience par Bonaparte. Ce qui eut lieu sans peine. On devine sa surprise, lorsqu'elle se trouva en face de son interlocuteur de la veille, transformé en général. Bonaparte jouissait de l'étonnement de l'énergique cantinière dont la conversation l'avait fort amusé. Mais celle-ci ne perdit pas contenance, et ne craignait pas de répéter que si on lui refusait la pension qu'elle réclamait, à si juste titre, son âne était à la porte de la préfecture. Bonaparte, étonné d'abord, puis souriant de cette déclaration de la vieille cantinière, lui accorda tout ce qu'elle lui demandait.

CORIOLAN ET VÉTURIE

Caïus-Marcius Coriolan était un général romain (488 av. J.-C.). Il avait remporté plusieurs victoires éclatantes sur les ennemis de Rome, et notamment sur les Volsques auxquels il avait enlevé la ville de Corioles, dans le Latium, victoire qui lui valut le glorieux surnom de Coriolan que l'histoire lui a conservé.

Après ces brillants succès, il briguait le consulat; mais sa fierté ayant blessé le peuple, il ne fut pas élu. Une sédition éclata même contre lui. Il se mit alors à la tête des nobles pour résister aux plébéiens. Loin de le soutenir, le Sénat l'exila.

Coriolan, furieux, protesta contre l'injustice qui lui était faite, jura de se venger, se retira chez les Volsques, auxquels il fit partager sa haine, et vint assiéger Rome.

Le Sénat et le peuple, effrayés, envoyèrent des députations au terrible général pour le prier d'épargner Rome. Mais rien ne put le toucher.

Rome, au désespoir, députa alors à Coriolan

BATAILLE DE FLEURUS.

Véturie, sa vieille mère, pour le supplier de s'éloigner de la ville.

A la vue de sa mère en pleurs, Coriolan se laissa fléchir, leva le siège et se retira chez les Volsques.

Ce fait est un des plus beaux exemples de la puissance de l'amour maternel sur le cœur d'un fils.

Coriolan (accompagné de deux licteurs). — Licteurs, que les trompettes résonnent, que des airs guerriers réveillent mes sens, qu'ils exaltent mon esprit et avertissent les troupes.

Avant de donner le signal du combat, je veux parcourir une fois encore les rangs de mes fidèles compagnons, de ces Volsques courageux et intrépides, de ces amis généreux qui ont quitté leurs familles et leurs forêts pour épouser ma cause et venger une victime de l'injustice. La vue des lances levées par ces bras vigoureux ranimera mon courage. Qu'on prévienne les centurions que demain, aux premiers feux du jour, ils entendront le signal de la vengeance.

Tremble, cité perfide où règnent l'intrigue et l'injustice! tremble, car le vainqueur de Corioles, que tu as payé par l'exil, va te demander compte de ton ingratitude. Avec ce peuple barbare, je veux raser tes murs, incendier tes temples, détruire tes édifices jusqu'en leurs fondements. Je veux qu'on dise : « Il fut là une cité ingrate, mais les dieux l'ont punie. » Je veux que chaque patricien,

que chaque sénateur devienne l'esclave de mes soldats.

Ah ! tu voulais faire du vainqueur des Volsques un exilé errant, méprisé, malheureux. Eh bien, le voici, avec ce même peuple qu'il a vaincu et qu'il saura commander; le voici qui vient exercer contre toi de terribles représailles.

C'est en vain que tu m'as envoyé le Sénat pour apaiser mon courroux; c'est en vain que les prêtres des augures sont venus, sous leurs habits de lin, fléchir le genou et s'humilier devant Coriolan.

Sache, ô ville ingrate, que ni tes magistrats, ni tes prêtres, ni les dieux eux-mêmes ne pourront changer ta destinée. Le sort que te réserve ma haine apprendra à l'univers qu'une cité d'où la vertu est proscrite ne saurait longtemps subsister.

Demain, j'en jure par les dieux et par les hommes, par la mort et par les enfers, oui, demain, Rome ne sera plus. Demain, le Forum sera inondé de sang et le Tibre roulera des milliers de cadavres; un peuple juste, instrument de la colère des dieux, règnera à la place du peuple romain.

Je ne veux goûter de repos que lorsque j'aurai planté au Capitole le rameau de la victoire, et que j'aurai assouvi, dans la ruine complète de la Ville, toutes les fureurs de ma vengeance...

Mais, que vois-je, là-bas?... est-ce une divinité tutélaire?... est-ce une Vestale en deuil?... Sous les plis flottants d'un grand voile noir, elle s'avance d'un pas timide et incertain... Quoi ! c'est vous, ô ma mère!... Pourquoi ce front triste et ce regard

CORIOLAN ET VÉTURIE.

inquiet?... Ils vous ont fait souffrir, ces ingrats, et ils vous envoient, sans doute, partager mes malheurs. Hâtez-vous, parlez, dites à votre fils que vous venez seconder ses desseins.

Véturie. — Oui, mon fils, j'ai bien souffert depuis ton exil.

Coriolan. — Ah ! les cruels ! à cause du fils, ils se sont donc aussi acharnés sur la mère. Mais je vous vengerai.

Véturie. — Une mère peut-elle être heureuse en l'absence de son fils, et de son fils malheureux ?

Coriolan. — Mon malheur va finir, car l'heure de la vengeance a sonné.

Véturie. — La cause de ma douleur n'est point dans Rome, où j'ai toujours trouvé le respect et l'affection dus à une patricienne.

Coriolan. — Quel est donc le sujet qui vous amène ici ? Pourquoi ces vêtements de deuil ? Parlez, ma mère, essuyez vos pleurs et mettez un terme à mon inquiétude.

Véturie. — Tu veux donc asservir ma patrie! Hélas ! cet appareil de guerre ne justifie que trop mes tristes pressentiments, et montre, à mes yeux humides de larmes, la vérité de tout ce que, dans Rome, on m'a raconté sur mon fils.

Cette Rome, ta patrie, tu ne l'aimes donc point?

Coriolan. — Mon amour pour elle était immense ; mais il a fait place à une haine implacable, qui n'a d'égal en moi que le désir de la vengeance.

Véturie. — Sont-ce là les sentiments d'un Ro-

main? Songe, mon fils, songe qu'il y a plus de grandeur à oublier une injure qu'à se venger.

Coriolan. — Je suis sensible à votre douleur, ô ma mère, et avec vous je plaindrais Rome, ma patrie, si elle ne s'était pas montrée si cruellement injuste envers votre fils.

Véturie. — Si la douleur et les larmes de ta mère ne peuvent te fléchir, que ton propre intérêt te touche. Es-tu assuré de vaincre avec des barbares? Rome est forte, Rome est puissante. Ne crains-tu pas de trouver la mort au premier choc de ces légions? Conserve, ô mon fils! conserve à Véturie le seul objet de son amour.

Coriolan. — Je connais la puissance de Rome. Une ville qui sacrifie ses meilleurs citoyens est une ville qui marche vers sa ruine. Si Rome est forte, si Rome se croit sûre de son triomphe, pourquoi envoie-t-elle ses citoyens me supplier à genoux de lever le siège et d'éloigner les Volsques?

Ma mère, je vaincrai ou je mourrai : mais qui veut vaincre est rarement vaincu, et si je meurs, je veux que mon dernier soupir assure la défaite de Rome et le triomphe de ses ennemis.

Véturie. — Tu es donc sans pitié? Jadis Véturie était fière de l'amour de son fils; ne suis-je plus ta mère?

Coriolan. — O ma mère! que dites-vous là? Plus je déteste Rome, plus Véturie m'est chère.

Véturie. — Tu dis que tu m'aimes, ingrat, et tu m'assassines! Sache, mon fils que l'amour de ta mère et l'amour de ta patrie sont inséparables;

haïr Rome, c'est détester Véturie, c'est me faire mourir.

Coriolan. — Ma mère, pourtant je vous aime!

Véturie. — Eh bien, si tu aimes ta mère, sacrifie à son amour ta haine impitoyable et tes désirs de vengeance; ranime dans ton cœur, un moment égaré, les nobles sentiments que je t'ai inspirés, et tu seras toujours ce vaillant patricien, digne fils de Rome, digne fils de Véturie.

Coriolan. — O ma mère! je vous aimerai toujours...

Véturie. — Pourquoi ces larmes? Coriolan, es-tu mon fils?

Coriolan. — Oui, je le suis, votre fils, et je ne suis plus l'ennemi de Rome.

Véturie. — Dieux immortels, soyez bénis! qu'un tendre embrassement rende à Véturie son fils et à Coriolan sa mère.

Coriolan. — Ma mère, vous m'avez vaincu. Votre amour est plus fort que ma haine contre Rome. Je me retire et vais ramener les Volsques dans leur pays.

ALEXANDRE ET LE PIRATE

Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.) était fils de Philippe, roi de Macédoine.

Ce jeune prince joignait, à de brillantes qualités d'esprit, une ambition qui ne connaissait pas de bornes.

Il eût voulu dominer tous les hommes et devenir l'unique souverain de l'univers.

Les leçons d'Aristote, son précepteur, ne purent le modérer; elles ne le guérirent pas davantage de cette funeste passion, qui fit de ce prince un grand conquérant et un grand fléau.

Alexandre est resté toutefois, dans l'histoire, comme le type du conquérant désintéressé et généreux, qui n'accomplit de belles actions que pour s'attirer la gloire de les avoir faites.

Une légende raconte qu'on amena un jour un pirate à Alexandre.

Le roi de Macédoine lui demanda de quel droit il exerçait tant de ravages. Le brigand lui répondit : « Du même droit que toi. » Alexandre, sur-

pris de la fierté de cette réponse, lui fit grâce de la vie.

Le pirate, sans qu'il s'en doute, fait l'histoire d'Alexandre et il en est l'image ressemblante.

Alexandre. — Comment t'appelles-tu?

Le Pirate. — On me nomme Yamba.

Alexandre. — Quelle est ta patrie?

Le Pirate. — Ma patrie! Je n'en ai jamais connu.

Alexandre. — Dans quelle contrée as-tu vu le jour?

Le Pirate. — Dans une île sauvage, au milieu de l'Océan.

Alexandre. — Quel pays habites-tu?

Le Pirate. — Je n'ai point de demeure fixe. Je ne me trouve à l'aise que sur ma barque, au milieu de la tempête, ou dans la mêlée, entouré d'ennemis acharnés contre moi.

Alexandre. — Comment fais-tu pour vivre?

Le Pirate. — Peu suffit à mon existence.

Alexandre. — Quelle est ton occupation habituelle?

Le Pirate. — C'est d'enlever aux riches pour donner aux pauvres.

Alexandre. — Quels sont ceux qui exécutent tes ordres?

Le Pirate. — Ce sont des hommes de cœur qui combattent de plein gré.

Alexandre. — Que leur promets-tu pour récompense?

Le Pirate. — Les tempêtes, les combats et la mort.

Alexandre. — Et tu en trouves qui veulent te suivre à ces conditions?

Le Pirate. — Plus que je n'en désire. Je ne choisis que les plus braves.

Alexandre. — Quelles sont les richesses que tu possèdes?

Le Pirate. — Je n'ai que ma barque, ma hache et mes flèches.

Alexandre. — On dit pourtant que tu ravages des pays entiers, que tu mets au pillage, avec ta bande, les bourgs et les villages, emportant les richesses et réduisant en esclavage les hommes capables de payer une rançon.

Le Pirate. — Tout cela est vrai.

Alexandre. — Dans quel but agis-tu?

Le Pirate. — Pour le plaisir de faire parler de moi, pour le besoin d'accomplir de grandes choses; c'est la soif de la gloire qui est le mobile de toutes mes actions.

Alexandre. (à part.) — Cette vaine fumée, qu'on appelle la gloire, pénètrerait-elle aussi dans la tête des brigands?

Le Pirate. — Je connais peu d'hommes inaccessibles à cette influence.

Alexandre. — Que fais-tu des richesses que tu acquiers dans ces expéditions?

Le Pirate. — Je les donne à ceux qui me servent, souvent à ceux qui sont dans le besoin. A moi, la gloire me suffit.

Alexandre. — Quelles sont les mers que tu préfères?

Le Pirate. — Celles où les vents soufflent avec le plus de violence, où les tempêtes effraient le plus les hommes.

Alexandre. — Dans quel pays as-tu porté tes coups les plus terribles?

Le Pirate. — Dans les contrées qui sont entre les deux mers.

Alexandre. — N'as-tu jamais trouvé d'autres bandits qui t'aient disputé l'empire des ondes?

Le Pirate. — Quand j'en ai rencontré, je les ai combattus. Aucun n'a pu résister à mes coups et à la valeur de mes compagnons; nous sommes restés les maîtres de la mer.

Alexandre. — Combien as-tu de compagnons?

Le Pirate. — Cinquante.

Alexandre. — Et t'obéissent-ils en toute circonstance?

Le Pirate. — Quand j'ai donné mes ordres, tous volent au but que je leur ai indiqué. Le premier qui reculerait connaîtrait la pesanteur de mon bras.

Alexandre. — Quel est ton poste dans le combat?

Le Pirate. — Toujours à l'endroit où il y a le plus de danger.

Alexandre. — Pourquoi avais-tu quitté ta barque?

Le Pirate. — Pour venir te voir.

Alexandre. — Et tu espérais échapper à ma puissance?

Le Pirate. — C'eût été facile ; mais on m'a surpris, quand je dormais.

Alexandre. — Quels étaient tes projets?

Le Pirate. — De défendre ceux que tu combats.

Alexandre. — Combien de villes as-tu détruites?

Le Pirate. — Je ne les ai jamais comptées.

Alexandre. — Je pourrais te condamner à mort et te faire expirer au milieu d'affreuses tortures.

Le Pirate. — La mort ne m'effraie pas. Je l'ai regardée de près bien des fois, et je me sens le courage de sourire au milieu des tourments.

Alexandre. — Si je te renvoyais, que ferais-tu?

Le Pirate. — Tu me reverrais bientôt à la tête de mes hommes.

Alexandre. — Et de quel droit exerces-tu ces déprédations?

Le Pirate. — Du même droit que toi. Mais, parce que je le fais avec une seule barque, on me traite de pirate et de brigand, l'on m'arrête et l'on va me faire mourir. Et toi, parce que tu ravages le monde avec une armée nombreuse et des chefs habiles, on t'honore du titre de conquérant.

Alexandre. — Dicte toi-même ton supplice. Comment veux-tu que je te traite?

Le Pirate. — Comme je le mérite, c'est-à-dire en héros.

Alexandre. — Viens donc combattre à mes côtés, et la terre deviendra notre conquête.

JEAN BART ET LE COURTISAN

AU CHATEAU DE VERSAILLES

Un marin de Jean Bart avait été condamné à mort pour une faute d'indiscipline commise dans un moment d'ivresse.

Jean Bart, qui savait ce que valait ce sous-officier pendant l'action et au moment du danger, l'affectionnait particulièrement. Aussi, très affligé de cette condamnation, il part un jour, se rend au palais de Versailles et demande à parler au roi.

Il est introduit dans l'antichambre par l'officier de service. Jean Bart, qui connaissait mieux la manœuvre d'un navire que l'étiquette de la cour, sort une énorme pipe et se met à fumer avec le même sans-gêne que s'il eût été à bord de son vaisseau. Un courtisan le rappelle aux convenances et à l'étiquette; Jean Bart lui répond : « J'ai contracté cette habitude au service du roi, et il ne trouvera pas mauvais que je la garde. Quand j'attends, moi, je fume. »

Le courtisan alla annoncer à Louis XIV qu'un marin fort insolent fumait sa pipe, en attendant son tour pour parler à Sa Majesté. Le roi répondit en riant : « Je gage que c'est Jean Bart; faites-le entrer. » Le roi l'accueille avec bonté, lui fait raconter ses exploits, et veut connaître tous les détails de sa sortie du port de Dunkerque, alors qu'il était cerné par trente-deux vaisseaux anglais, tandis qu'il n'en avait que sept. Jean Bart, s'oubliant lui-même, fait si bien ressortir dans la conversation, mais sans le nommer, le mérite du sous-officier condamné à mort, que le roi s'écrie tout à coup : « Mais quel est donc ce héros qui accomplit de si grandes choses? — Sire, répond Jean Bart, c'est celui qu'on a condamné à mort et qui désirerait servir longtemps encore Votre Majesté. — Eh bien, reprit le roi, je vous accorde sa grâce que j'ai refusée à l'amiral. » A ces mots, Jean Bart, saisi d'un sentiment d'enthousiaste reconnaissance, s'écrie : « Entre nous deux, Sire, c'est à la vie et à la mort. »

L'histoire de ce marin aux allures étranges avait couru le palais, comme une traînée de poudre. Les courtisans, race toujours fort amie des nouvelles, s'étaient placés au passage, pendant que Jean Bart s'entretenait avec le roi, pour voir, à sa sortie, celui que Louis XIV avait gardé si longtemps dans son cabinet, et qu'il accompagnait avec une condescendance toute royale.

C'est à la sortie du palais, après que notre héros

eut quitté le roi, que s'engagea le dialogue suivant entre Jean Bart et un courtisan.

Le Courtisan. — Monsieur, je vous félicite de l'honneur que vous recevez aujourd'hui. Jamais un marin n'était resté si longtemps en audience avec le roi. Il vous a témoigné une grande confiance.

Jean Bart. — Pourquoi en serait-il autrement? Est-ce que les marins ne servent pas le roi et la France aussi bien et mieux peut-être que les courtisans? Et quand le canon tonne, quand la mitraille nous écrase, quand nos marins tombent en s'écriant : *Vive le Roi! Vive la France!* dites-moi quel est le rôle le plus commode? est-ce celui de marin ou de courtisan?

Le Courtisan. — Celui de courtisan offre moins de danger, mais aussi moins de charme.

Jean Bart. — Ah! le marin trouve plus de charme au milieu des flots qu'un courtisan au palais de Versailles! Je voudrais te voir, avec tes airs étudiés, ta tenue empesée et musquée, faisant la manœuvre un jour d'orage ou de bataille sur les mâts d'un navire. Je voudrais te voir sur le tillac, bravant les fureurs de la tempête. Je crois que tu mériterais plus de coups de fouet que de mentions à l'ordre du jour.

Le Courtisan. — Je le vois, vous m'en voulez un peu de ce que je vous ai prévenu que l'étiquette défend de fumer dans les appartements du roi. C'est que, voyez-vous, je ne savais pas...

Jean Bart. — Oui, oui, tu ne savais pas que j'étais Jean Bart et que le roi aime son marin.

Le Courtisan. — Comment avez-vous pu intéresser le roi pendant deux heures? Que lui avez-vous dit?

Jean Bart. — Ce que j'ai dit pour intéresser le roi! J'ai raconté comment nous faisons la chasse aux Anglais. Il a voulu aussi connaître tous les détails de ma sortie du port de Dunkerque.

Le Courtisan. — A la cour, on a beaucoup parlé, en effet, de cette sortie qui, dit-on, vous immortalisera. Mais comment avez-vous pu échapper aux Anglais, qui croyaient si bien vous tenir? Racontez-nous cela, capitaine.

Jean Bart. — Volontiers! je ferai mieux que de vous le raconter. D'abord, rangez-vous tous en cercle autour de moi.

(Ils se rangent.)

Le Courtisan. — Nous y voilà!

Jean Bart (donnant un coup de botte à l'un, un coup de poing à l'autre). — Pif, paf, pouf, à droite et à gauche, devant et derrière, mais surtout en face. Voilà comment j'ai opéré pour sortir du port de Dunkerque. Si vous jugez utile que je vous donne une nouvelle explication, suivez-moi sur mer, et vous connaîtrez mieux Jean Bart qu'au palais de Versailles. En attendant, conservez de lui ce petit souvenir. Adieu!

Marin d'élite, d'un caractère rude et parfois brusque, Jean Bart était aussi doux, aussi humain

JEAN BART ET LES COURTISANS.

après le combat qu'il avait été terrible pendant l'action. Sa modestie était remarquable. Jamais on ne l'entendit se louer de ses hauts faits, dont il rapportait à Dieu toute la gloire.

Il était spirituel et néanmoins naïf comme un enfant.

Sa piété fut toujours exemplaire, toujours franche, toujours sincère. C'est elle qui lui inspira cet amour du devoir, ce mépris du danger, ce courage invincible qui en fit un grand homme. Quand on a la conscience tranquille, on ne craint pas la mort.

La religion, toujours sublime conseillère, épure le sentiment, fortifie le courage et grandit le génie.

AMILCAR BARCA ET ANNIBAL

Amilcar Barca se réjouit des heureuses dispositions de son fils pour la guerre. Il en augure qu'Annibal sera terrible aux Romains, qu'il déteste. Et pour enraciner cette haine naissante dans le cœur du jeune Carthaginois, il lui fait jurer, sur l'autel du plus grand dieu de la cité[1], de haïr toujours les Romains et de leur faire partout une guerre sans merci.

Amilcar. — Mon fils, j'ai admiré, avec une tendre émotion, ton adresse dans les jeux que l'on célébrait naguère en l'honneur de nos dieux. Ton habileté à conduire un coursier, à manier le javelot, et l'ascendant que tu sais prendre sur les compagnons de ton âge, me font espérer qu'un jour tu seras un soldat digne de ton père, et capable de soutenir la plus terrible des guerres contre les Romains, nos redoutables et mortels ennemis.

1. On adorait à Carthage les divinités phéniciennes. La plus honorée était Moloch, à qui les Carthaginois immolaient des victimes humaines, et particulièrement des enfants. On les jetait quelquefois par centaines dans une fournaise ardente, au son des tambours et des trompettes, pour étouffer les cris déchirants des malheureuses victimes.

Annibal — Pour être utile à ma patrie, je n'ai qu'un désir, mon père : celui de marcher sur vos traces, et croyez que j'y serai fidèle.

Amilcar. — Je suis fier de tes sentiments ; ils me rendent heureux. Conserve-les, et un jour tu en recueilleras les généreux effets.

Je vais partir pour l'Espagne, tu m'y accompagneras. Je désire, qu'à mes côtés, tu fasses tes premières armes et apprennes le métier de général.

Annibal. — Quoique tout ici contribue à mon bonheur, la tendre affection de ma mère, les jeux de mes compagnons, ce ciel d'Afrique toujours si serein, volontiers je renoncerai à toutes ces douceurs et je m'éloignerai de Carthage pour vous suivre, serait-ce au bout du monde, serait-ce mille fois plus loin que le détroit de Gadès.

Amilcar. — Tu t'aguerriras dans le tumulte des camps. Tu apprendras à commander une armée, à combattre un ennemi puissant et à conduire nos troupes à la victoire.

Annibal. — Mais vous avez fait la paix avec les Romains.

Amilcar. — Paix forcée, qui ne sera pas durable. L'ambitieuse Rome n'est point rassasiée. Trahissant ses engagements et la foi des traités, elle a soulevé la Corse et la Sardaigne dont elle s'est emparée. De sourdes clameurs sont poussées contre nous par nos mortels ennemis, notre puissance les inquiète. Ils voudraient nous affamer, ruiner notre commerce, détruire notre marine, ameuter nos mercenaires, faire surgir de toutes parts des

ennemis contre nous, et préparer ainsi notre asservissement.

Annibal. — Pourquoi ne se contentent-ils pas de leur pays? On dit Rome si belle, et l'Italie si agréable!

Nous sommes plus riches, plus puissants qu'eux, nous les vaincrons facilement. Qu'avez-vous donc à craindre?

Amilcar. — La dernière guerre avec Rome a diminué toutes nos ressources. Et puis, mon fils, ce n'est pas la richesse seule qui constitue la puissance d'un État.

Il est vrai que notre commerce est encore florissant; notre marine est redevenue prospère, nos armées sont nombreuses et bien exercées. Mais ce qui fait plus particulièrement la force et la puissance d'une nation, c'est l'union des citoyens, c'est l'amour de la patrie, le dévouement à la cause commune, c'est l'habileté des chefs qui dirigent le peuple, c'est l'obéissance de tous à la loi. Or, il y a dans Carthage des éléments de division : nos troupes sont formées de mercenaires; elles manquent de patriotisme; l'intérêt seul les guide. Je crains pour l'avenir.

Annibal. — Mais vous êtes là, mon père, pour réparer nos pertes et venger nos défaites.

Amilcar. — Je ne saurais suffire seul à une si grande tâche. Tu vas te préparer, mon fils, à me venir en aide, car jusqu'à présent nous n'avons livré avec les Romains que des combats

d'enfants; mais dans la guerre qui va bientôt commencer la lutte sera terrible.

Quand l'heure aura sonné, le cri de guerre s'élèvera de tous les rivages de la Méditerranée. On répètera partout du côté de l'Italie : « Mort à Carthage ! » on redira le cri haineux : « Il faut détruire Carthage, la reine de la mer! » et nous répondrons : Mort à Rome! Il faut détruire Rome, la reine du continent! Il faut abattre l'insolent Capitole, d'où partent toutes les provocations contre les peuples voisins, qui font ombrage à son ambition. »

La mer portera de nombreux vaisseaux, ses flots seront rougis du sang des vaincus. L'une ou l'autre des deux nations succombera dans la lutte.

Annibal. — On dit que Rome a peu ou point de marine; nos galères bien armées auront donc bientôt raison de sa flotte.

Amilcar. — Elle est sans contredit inférieure à la nôtre; mais ils se hâtent de construire des vaisseaux dans tous les ports de l'Italie, et il s'est trouvé des Carthaginois assez lâches pour aller travailler dans les chantiers des Romains.

Annibal. — On dit aussi que leurs soldats n'ont jamais dirigé des navires, qu'ils sont inexpérimentés, que Rome enfin n'est point une puissance maritime.

Amilcar. — Les citoyens romains sont tout à la fois marins et soldats, et c'est ce qui leur donne la supériorité sur nos troupes mercenaires. Leur patriotisme ou leur ambition leur fait tout entre-

prendre. Bientôt, ils manœuvreront tous la rame aussi bien que l'épée.

Annibal. — Nous ne les craindrons pas, mon père!

Amilcar. — Je ne crains point les Romains; je les hais. Je voudrais pouvoir les anéantir et faire disparaître leur nom de la surface de la terre.

Ce que je crains, c'est la division parmi nous. Déjà Rome a envoyé des émissaires pour nous exciter à la guerre civile. Quand la première guerre fut terminée, ce sont eux qui soulevèrent nos soldats mercenaires et qui faillirent ainsi détruire Carthage[1]. Tu sais, mon fils, tout ce que cette révolte nous a coûté.

Annibal. — Que faudrait-il donc faire pour éviter le retour de tant de malheurs?

Amilcar. — Il nous faudrait un homme énergique qui sût dominer les factions, préparer et organiser résolument la défense de la patrie; un homme dont l'ascendant fût capable d'apaiser les disputes stériles et de réunir toutes les forces de Carthage pour les tourner contre l'ennemi commun. Il faudrait que son prestige sût maintenir la discipline dans nos troupes, exciter leur courage,

1. A la fin de la première guerre punique, les Romains se firent céder, dans le traité de paix, un grand nombre de vaisseaux et une indemnité de guerre d'environ treize millions de notre monnaie : ce qui épuisa le trésor de Carthage, et mit la ville dans l'impossibilité de payer régulièrement la solde des soldats mercenaires. Ceux-ci, se sentant soutenus par les Romains, se révoltèrent et furent sur le point d'assiéger et de piller la ville. Amilcar les vainquit, et en passa quarante mille au fil de l'épée.

enflammer leur enthousiasme; alors Carthage pourrait balancer la fortune de Rome.

Annibal. — O mon père! que ne suis-je en âge d'accomplir vos grands desseins! Je serais fier d'être cet homme supérieur! Avec quelle ardeur je travaillerais à rendre notre cité plus glorieuse, et à humilier son orgueilleuse rivale!

Amilcar. — O mon fils! comme je prie le ciel de te donner cette noble mission!

Annibal. — Dites-moi, mon père, ce que je dois faire afin de mériter que les dieux fassent de moi le sauveur de Carthage.

Amilcar. — Il faut être bon, chercher à connaître leur volonté, et, par ta valeur et ta piété, te rendre digne de leur protection.

Annibal. — Ai-je fait jusqu'ici tout ce qu'il fallait pour leur être agréable?

Amilcar. — Oui, mon fils : ta conduite, jusqu'à ce jour, est digne de tout éloge. Je vois en toi les vertus nécessaires à l'accomplissement d'un rêve que je fis un jour.

J'ai toujours pensé que mon fils serait le plus terrible adversaire des Romains. Les dieux me l'ont montré, dans un songe, couvert des lauriers de la victoire.

C'était en Sicile. Le sort des combats nous avait été contraire. Le désespoir s'était emparé de moi. Pour grossir mon malheur et celui des Carthaginois, le consul Lutatius, notre vainqueur, eut l'insolence de me demander mes armes. Je lui répondis avec une fierté qui le déconcerta : « Ja-

mais je ne te rendrai mes armes; c'est pour te combattre qu'on me les a données. N'exige point cette lâcheté d'un chef carthaginois. »

Annibal. — C'est bien la réponse que méritait ce Romain orgueilleux.

Amilcar. — Malgré la fatigue et l'accablement, je ne pus trouver un moment de sommeil. Le lendemain, vers la sixième heure, comme le soleil dardait ses rayons les plus brûlants, nous ramions sur une mer calme et tranquille; déjà plus de trente stades nous séparaient des rivages de la Sicile. Tout l'équipage était sombre : la tristesse de l'humiliation et de la défaite se lisait sur les visages. Je réfléchissais avec amertume aux conséquences du triomphe de nos ennemis.

Insensiblement le sommeil vint appesantir mes paupières, et je m'endormis profondément, bercé par le vague espoir d'une vengeance éclatante. Tout à coup, ô mon fils, je te vis, grandi et devenu un guerrier valeureux, traversant des pays inconnus, à la tête d'une nombreuse armée, parcourant des monts et des vallées, franchissant des fleuves et des montagnes couvertes de neiges éternelles, triomphant de mille obstacles que jamais armée n'avait surmontés. Je te vis, ô mon fils! tailler en pièces les Romains dans un beau et charmant pays. Je t'encourageais de la voix et du geste; j'étais au comble du bonheur. Puis je vis ces fiers sénateurs s'humilier à tes pieds. Oubliant nos malheurs passés, j'aurais voulu que la ruine et l'incendie de Rome fussent venus compléter ce

tableau si consolant. Je me disais enfin : « Carthage triomphe; que les dieux soient bénis ! »

Voilà, mon fils, ce qu'un songe flatteur me fait présager de ton avenir.

Annibal. — Je ne négligerai rien, ô mon père, pour que votre songe se réalise. Puissent les dieux immortels nous être favorables ! puissions-nous voir bientôt Rome vaincue par nos armes, et les sénateurs réduits à implorer notre clémence !

Amilcar. — Il en sera ainsi, ô mon fils; et c'est à toi que reviendra l'honneur de ces hauts faits.

Mais sache bien que Rome ne peut être vaincue qu'en Italie. Avant de partir pour l'Espagne, viens, amène les compagnons de ton enfance, et devant eux, devant toute l'armée, jure, sur l'autel des dieux de la patrie, d'employer toutes tes forces, toutes les ressources de ton intelligence à combattre les Romains ; jure-leur une haine éternelle. Et si la fortune te trahissait, si tes soldats eux-mêmes devenaient infidèles à ta cause, parcours la terre et cherche en tous lieux des ennemis aux vainqueurs de ta patrie.

Annibal (s'approchant de l'autel). — Je jure par les dieux, par la mort et par le Styx[1]; oui, je jure devant l'image de la patrie une haine éternelle aux Romains. Puisse ce fer m'immoler, le jour même où je manquerai à mon serment ! Que les justes dieux, qui voient la sincérité de mon cœur, me précipitent au fond du noir Tartare, si je deviens jamais parjure !

1. Jurer par le Styx, c'était faire le serment le plus solennel.

Amilcar. — Mon fils! voici tes armes et le plus beau cheval qui soit venu des plaines de Numidie : sans retard, partons pour l'Espagne; la gloire nous v attend.

SERMENT D'ANNIBAL.

BIOGRAPHIE D'ANNIBAL

Annibal fit ses premières armes en Espagne, sous les yeux de son père. A la mort d'Amilcar Barca, Asdrubal, beau-frère d'Annibal, prit le commandement des troupes et continua, avec le même succès, les conquêtes carthaginoises. Mais il fut tué par un Gaulois, qui vengeait, par ce meurtre, un mécontentement personnel. Annibal lui succéda. Les suffrages du peuple et de l'armée furent d'accord pour lui confier le commandement des troupes.

On voyait en lui les mêmes qualités que dans Amilcar. Au physique et au moral, le fils était l'image du père. « C'était le même feu dans les yeux, la même vigueur martiale dans l'air du visage, les mêmes traits et les mêmes manières; mais ses qualités personnelles le firent encore plus estimer. Il ne lui manquait presque rien de ce qui forme les grands hommes : patience invincible dans le travail, sobriété étonnante dans le vivre, courage intrépide dans les plus grands dangers, pré-

sence d'esprit admirable dans le fort même de l'action, et, ce qui est plus surprenant, il avait des manières douces et insinuantes, une prudence consommée, un génie souple, également propre à obéir et à commander ; en sorte qu'on ne pouvait dire de qui il était le plus estimé, ou du peuple ou de l'armée. »

Il exerça sur ses troupes un ascendant, un prestige qui n'a été atteint que par Turenne, et n'a peut-être été dépassé que par Napoléon Ier. Il ne faut pas, dès lors, s'étonner de toutes les grandes choses qu'il a accomplies, choses auxquelles on ne pourrait croire si l'on ne connaissait la puissance que ce grand homme de guerre exerçait sur ses soldats. Le passage du Rhône, et plus encore celui des Alpes, qu'aucune armée, avant lui, n'avait franchies, étonnent encore aujourd'hui. On croirait à des fables inventées par les poètes à propos d'une race de géants; tant il est vrai de dire que l'homme qui emploie toutes les ressources d'une intelligence puissante, toute l'énergie d'un courage infatigable à atteindre un but déterminé, arrive presque toujours à ses fins.

Le génie d'Annibal était soutenu et fortifié par sa haine contre les Romains, haine qu'il leur avait vouée par serment sur l'autel de ses dieux.

Bien qu'il eût éprouvé des pertes considérables au passage des Alpes et dans les plaines de l'Arno, inondées par les pluies et la fonte des neiges, Annibal ne se découragea pas. Il lutta contre les éléments avec une énergie digne d'un grand homme.

Il perdit même un œil pendant cette traversée. Malgré sa souffrance, il marcha dans l'eau et dans la boue, qui lui montaient jusqu'à la ceinture, avec cette décision et cette résolution de volonté qui font seules des prodiges. Son exemple soutint le courage de ses soldats, épuisés pourtant par les fatigues d'une longue et pénible campagne. Il relevait l'ardeur de ses troupes par l'assurance de prochaines victoires sur les Romains, qu'il leur montrait à quelques journées de marche. On les rencontra, en effet, sur les bords du lac Trasimène[1], et on gagna sur eux une grande bataille. Bientôt après, Annibal remportait sur Paul-Émile et Varron la mémorable victoire de Cannes, avec une armée de moitié inférieure en nombre à celle de Rome. Le général carthaginois avait à peine cinquante mille hommes, et les Romains étaient environ cent mille. Cette défaite faillit anéantir Rome. Cinquante mille hommes y perdirent la vie et avec eux Paul-Émile qui combattit en brave, tandis que Varron prit honteusement la fuite. Annibal avait perdu seulement huit mille hommes, qui étaient tombés au premier choc des légions romaines.

La plupart des historiens ont blâmé Annibal de n'avoir pas marché sur Rome immédiatement après la victoire de Cannes. En cela, ils s'en rapportent à la parole de Maharbal, l'un de ses officiers, qui, ne consultant que sa valeur, sans voir l'état des

1. Aujourd'hui lac de Pérouse.

choses, dit à Annibal : « Laissez-nous marcher sur Rome avec la cavalerie carthaginoise et, dans cinq jours, nous souperons au Capitole. »

Sur le refus d'Annibal, il ajouta : « Grand homme, tu sais vaincre, mais tu ne sais pas profiter de la victoire. »

Pour apprécier sagement la conduite d'Annibal dans cette circonstance difficile, il faut considérer que ses troupes étaient fort épuisées, ainsi que les ressources dont il disposait dans un pays étranger. Rome, au contraire, malgré son désastre, était chez elle : avec les débris des légions qui avaient combattu à Cannes, elle pouvait encore mettre sur pied une armée respectable et tenir Annibal en échec, même après sa victoire.

Nous demanderons-nous pourquoi tant de prudence de la part d'Annibal, s'il faut admettre, avec plusieurs historiens, qu'il eût dû marcher sur Rome après la victoire de Cannes, lorsque en d'autres circonstances il avait été si hardi, avec peu de ressources? Pourquoi cette hésitation chez un homme d'ordinaire si entreprenant et si plein de confiance dans sa valeur et dans celle de ses troupes? Pourquoi?... Pourquoi Napoléon Ier, que l'on peut rapprocher d'Annibal, s'est-il perdu par trop de témérité, lui qui, en général habile, joignait la prudence à la valeur?... C'est qu'au-dessus des hommes il y a l'action supérieure de la Providence, qu dirige tout ici-bas; c'est que, dans les événements humains, la vérité est, selon un mot célèbre, que « l'homme s'agite, mais que Dieu le mène. »

Après la bataille de Cannes, Annibal envoya à Carthage, comme trophée de sa victoire, trois boisseaux d'anneaux d'or enlevés aux chevaliers romains, qui avaient succombé dans l'action. Il demandait en même temps du secours; mais la faction contraire aux Barca s'opposa à sa demande en disant : « Si Annibal est vainqueur, comme il nous le fait dire, il n'en a pas besoin; s'il est vaincu, il n'en mérite pas. »

Annibal, abandonné de sa patrie et livré à ses propres ressources dans un pays ennemi, ne put désormais rien entreprendre de sérieux. Il tourna ses regards vers l'étranger; mais il fut obligé de quitter bientôt la péninsule pour aller en Afrique défendre la route de Carthage contre Scipion. Il vint présenter la bataille aux Romains, dans les plaines de Zama, à cinq journées de marche de Carthage. Malgré les habiles dispositions du vainqueur de Cannes, malgré sa valeur personnelle, ses troupes mercenaires furent vaincues. Les Romains, pour se venger de leurs défaites, enlevèrent aux Carthaginois leurs éléphants, leur flotte, et exigèrent une indemnité de guerre de cinquante millions de francs environ de notre monnaie.

Annibal revit alors sa patrie qu'il avait quittée depuis trente-six ans. Il trouva que tout avait changé depuis son départ pour l'Espagne. Ce n'était plus cette ville, fière de sa liberté, qui eût tout sacrifié plutôt que son indépendance. Les caractères s'étaient affaiblis, l'austérité des mœurs avait disparu; le luxe, la mollesse avaient pris la

place des vertus civiques qui brillaient à Carthage, comme à Rome, durant la jeunesse d'Annibal. Chaque famille importante voulait dominer, former une faction puissante et asservir la faction adverse. C'était partout l'égoïsme et l'intérêt privé qui dictaient les lois et animaient les citoyens; plus de générosité, plus de grandeur dans les caractères, plus d'enthousiasme pour la guerre; l'amour des grandes choses avait disparu, l'histoire de Carthage et son héroïque origine s'étaient effacées du souvenir de ses habitants livrés au plaisir; il n'y avait plus de dévouement à la cause publique.

Les bourgeois pleuraient en voyant Annibal compter aux Romains l'or à poignées pour payer l'indemnité de guerre. A cette vue, le vainqueur de Cannes et le vaincu de Zama ne put contenir son indignation, et il s'écria : « Lâches Carthaginois, vous pleurez un peu d'or, et vous n'avez pas versé une larme quand on ruinait votre commerce, source de cet or que vous regardez d'un œil si avide; vous n'avez pas pleuré quand nos braves tombaient en Italie et à Zama; vous êtes tristes maintenant qu'il faut payer vos fautes et expier votre mollesse! Vous voyez d'un œil indifférent notre patrie humiliée, déshonorée, nos temples profanés, notre liberté enchaînée, et vous pleurez un peu d'or!

« O nation amollie et déchue de ton antique valeur, tu ne mérites que trop le châtiment qu'on t'inflige!...

« C'est après notre triomphe, à Cannes, qu'il

TRIBUNE AUX HARANGUES.

fallait m'envoyer, et cet or, et les troupes tombées à Zama, et aujourd'hui, peut-être, nous dicterions des lois à nos vainqueurs et nous commanderions au Capitole.

« Vous avez sacrifié la patrie et l'honneur à de vils intérêts privés ; vous avez préparé nos malheurs, et maintenant vous voudriez en éviter les conséquences !

« Non, non, Carthaginois dégénérés, vous n'avez pas le droit de vous plaindre, et votre indigne conduite à mon égard me donne le droit de ne point vous laisser ignorer la vérité. Vous avez mis en suspicion les chefs de l'armée, et vous avez provoqué leur défaite. Ils vivaient de privations, ils supportaient tout le poids de la guerre, tandis que vous jouissiez de tous les plaisirs, sans préoccupations pour l'avenir ; vous fomentiez, dans la ville, des troubles et des dissensions pour satisfaire vos jalousies, vos haines personnelles. Au lieu de cela, il fallait vous unir, seconder notre armée et la secourir à temps. Pour réparer ses pertes, doubler ses forces, exciter son patriotisme par vos encouragements, il fallait retrancher quelque chose de vos délices, et vous ne l'avez pas fait. Les Romains, pensiez-vous, étaient loin de Carthage ; ils n'oseraient jamais venir troubler vos plaisirs et secouer votre indolence ! Quand le caractère d'un peuple s'est ainsi amolli, ce peuple est bien près de sa ruine.

« Vous avez élevé la jeunesse sans respect pour la religion, sans piété pour les dieux, sans espé-

rance pour l'avenir. Je ne vois partout dans Carthage que des efféminés aux mœurs honteuses, pleins d'eux-mêmes, regardant avec insolence et mépris les plus honnêtes citoyens. Comment avez-vous pu oublier ainsi le plus sacré des devoirs, qui est la formation de la jeunesse? Pensez-vous pouvoir opposer à Rome cette génération amoindrie et reconquérir avec elle l'honneur de la patrie? Non, non, il nous faudrait une race de héros, et vous n'avez que des enfants dégénérés, étrangers aux vertus de leurs pères. Sachez, pourtant, qu'une nouvelle lutte, plus terrible que la première, s'engagera bientôt; sachez que Rome est insatiable. Elle ne se contentera ni de l'or que nous lui avons donné, ni de notre flotte, ni de notre commerce dont elle est désormais maîtresse; il lui faut Carthage elle-même, il lui faut son territoire, son existence, sa vie, sa ruine complète. Voilà ce que veulent les Romains!

« Si nous voulons le vaincre, comme nous l'avons fait d'abord, revenons à notre sagesse d'autrefois, à notre sobriété, à notre amour de la patrie. »

Malgré la sévérité de ce discours, les suffètes nommèrent Annibal à la première dignité de Carthage, et, en peu de temps, les choses publiques prirent une tournure nouvelle. Son génie, aussi administratif que militaire, mit promptement de l'ordre dans toutes les parties du gouvernement. Il réparait insensiblement les pertes, redressait les mœurs, relevait les cœurs amollis et allait faire naître une ère nouvelle.

Heureuse la société assez sage pour placer à sa tête un homme prudent et énergique qui, fidèle aux maximes de la sagesse, observe les lois et les fait observer aux autres, éloigne de son administration l'intrigue et la flatterie, et conduit le peuple au bonheur par les voies de la vérité et de la vertu!

Carthage revenait donc rapidement à son ancienne prospérité, lorsque Rome s'inquiéta de voir renaître une puissance naguère si redoutable; elle demanda aux Carthaginois qu'on lui livrât Annibal.

Annibal, connaissant les intrigues perfides de Rome et la lâcheté de ses concitoyens, équipa secrètement un vaisseau et s'éloigna de la ville pendant la nuit. Il se retira chez Antiochus, roi de Syrie, et l'engagea à faire la guerre aux Romains. Antiochus la déclara; mais il fut battu pour n'avoir pas voulu suivre les conseils de son hôte.

Annibal se retira alors chez Prusias, roi de Bithynie. Les Romains intriguèrent pour qu'on le leur livrât. Ne se voyant en sûreté nulle part et ne voulant pas tomber entre les mains de ses mortels ennemis, Annibal avala du poison et expira en disant : « Je délivre aujourd'hui les Romains de la terreur que je leur inspire. » Ainsi mourut le plus illustre des Carthaginois et l'un des hommes les plus remarquables de tous les temps par son génie militaire.

Ce qu'il faut surtout admirer en lui, c'est une énergie que rien ne peut abattre : difficultés, obstacles de toutes sortes, mauvais vouloir de ses con-

citoyens, échecs, à tout cela il oppose une force de volonté souveraine. A l'âge de neuf ans, il avait juré (Voir le *Dialogue,* p. 69) une haine éternelle aux Romains : jamais serment ne fut mieux tenu. Lorsqu'il ne lui est plus possible de servir sa patrie, il s'exile volontairement et reste quand même fidèle à son serment. Il passe alors en Asie et va chercher des ennemis à Rome. Aussi les Romains ne redoutèrent jamais personne comme ils redoutaient Annibal; son ombre seule les faisait trembler. Ce cri d'effroi : « Annibal est à nos portes », qui retentissait au Capitole, au Forum et dans toutes les rues de Rome, après la défaite de Cannes, ne cessa de retentir aux oreilles des Romains, jusqu'à ce que ce grand capitaine les eut délivrés par sa mort, comme il le dit lui-même, de la terreur qu'il leur inspirait. Sans doute, son suicide est une tache dans sa vie. C'est qu'il n'appartient qu'au christianisme de nous donner des héros sans faiblesse.

Jeunes gens, imitez Annibal dans sa constance et dans sa fidélité à tenir un serment. Comme lui, vous avez de grands intérêts à défendre contre des ennemis acharnés à votre perte; de plus grands même. Ce sont vos principes religieux, vos convictions intimes que l'on attaquera peut-être par mille endroits à la fois. Défendez-les avec courage et persévérance; défendez-les avec une énergie et une foi que rien ne lasse, et vous ne serez pas vaincus.

LAMORICIÈRE

CAMPAGNES D'ALGÉRIE

Lamoricière naquit à Nantes, en 1806. Il était donc Breton par la naissance, mais il le fut surtout par la foi et par la bravoure. Il appartenait à une famille noble, de cette noblesse modeste, laborieuse, populaire en Bretagne plus que partout ailleurs.

Les armoiries de Lamoricière étaient trois coquilles d'argent sur fond d'azur, avec cette devise : *Spes mea Deus !* « Mon espérance, c'est Dieu ! »

Sa sœur et son frère, toujours élégants et corrects, quittaient peu le salon. Léon, le futur général, les vêtements en désordre, ardent au jeu, fuyait les visiteurs pour aller courir avec les enfants du voisinage; puis il les rangeait en bataille, et, nouveau Du Guesclin, il commandait l'attaque.

Il aimait l'équitation et montait à cheval tous les jours, malgré les craintes de sa mère.

Une fois au jeu, rien ne pouvait le distraire ni l'arracher à ses ébats, si ce n'était la vue d'un pauvre. Il dérobait jusqu'au gibier préparé pour le dîner, afin d'assister les malheureux dont la voix plaintive trouvait toujours un écho dans son âme généreuse. Jamais il ne consentait à les laisser partir les mains vides.

Léon passa sa jeunesse à la campagne, au château de Chillon [1], dans l'Anjou, et il y commença, sans quitter sa famille, ses premières études. Ce ne fut pas une petite entreprise que de dompter cette nature incapable de repos. La tâche en fut confiée à un jeune professeur chrétien, qui sut captiver le cœur aussi bien que l'esprit de son jeune élève. Le général eut toute sa vie une profonde reconnaissance pour celui qui l'avait initié aux premiers éléments des sciences. Jamais il ne revint dans le pays sans l'aller voir, et il le traita toujours avec la plus franche amitié.

Il continua avec succès ses études au collège de Nantes, alors dirigé par des ecclésiastiques.

De Nantes, il alla à Paris, pour se préparer à l'École polytechnique, avec les Guillaumin et les de Kergolay. Il eut pour répétiteur Auguste Comte, fondateur du positivisme, dont les doctrines subversives exercèrent une influence si dangereuse sur l'esprit de ses élèves. — La foi de Lamoricière fut fortement ébranlée par les théories du philosophe.

1. Propriété de sa mère. Lamoricière avait un autre château au Prouzel, près d'Amiens.

Rien alors ne faisait prévoir en lui le fameux guerrier d'Afrique.

Une chose frappait cependant son entourage et tous ceux qui l'approchaient : c'était sa ténacité, sa persévérance à poursuivre le but qu'il s'était une fois marqué; ce qui est toujours le premier élément du succès. Il fut reçu à l'École polytechnique, et de là il passa à l'École de Metz.

Il était lieutenant dans le génie, à Montpellier, quand on prépara l'expédition d'Alger. Sa compagnie était désignée pour y prendre part. Mais on avisa le jeune Lamoricière qu'à raison de son inexpérience — il n'avait que vingt-quatre ans, — il devrait rester au dépôt. Ce n'était pas ce qu'attendait le bouillant officier. Heureusement, le père de son ami de Kergolay, alors pair de France, obtint du maréchal de Bourmont, Breton aussi, que son jeune compatriote fît partie de la campagne contre le dey d'Alger.

Le 4 juillet 1830, Alger se rendit, et Lamoricière eut l'honneur de hisser lui-même le drapeau français sur la Casbah [1]. Comme officier de génie, il fut chargé de lever le plan de la ville. Il fit ce travail si consciencieusement, qu'on le vit plusieurs fois se jeter à la nage pour aller prendre des mesures.

Lamoricière est le soldat qui personnifie le mieux notre valeureuse armée d'Afrique. Il y resta dix-sept ans. C'est lui qui forma les zouaves, qui

1. Résidence du dey.

organisa les bureaux arabes, et qui fit le plus pour la colonisation de l'Algérie. Homme d'action, il était toujours où il y avait des dangers à courir, des ennemis à repousser.

Après la prise d'Abd-el-Kader (1847), l'épée de Lamoricière devenait moins nécessaire en Algérie, les lois sur la colonisation devant se discuter à la Chambre des députés. Aussi les amis du général lui proposèrent-ils la députation.

Qui pouvait, mieux que Lamoricière, représenter l'Algérie au sein du Parlement? — Il y fit aussi bonne contenance qu'en face des combattants du désert. Sa politique fut celle d'un soldat. Elle peut se résumer en deux mots : *droiture* et *loyauté;* il cherchait toujours à *édifier* et jamais à *détruire.*

Après la chute du trône de Louis-Philippe, on lui offrit le ministère de la guerre; mais il le refusa et désigna Cavaignac, comme l'homme le plus capable de maintenir l'ordre dans Paris dont les clameurs insurrectionnelles commençaient à se faire entendre.

Le 23 juin, ce fut Lamoricière qui enleva la barricade du faubourg Saint-Martin. Il dormit deux heures sur un billard et remonta à cheval.

Pendant ces quatre jours d'insurrection, il tomba plus de généraux sur le champ de l'émeute qu'il n'en avait péri pendant les guerres d'Afrique [1].

1. L'insurrection coûta à l'armée sept généraux tués : François Bourgon, Damesme, Regnault, Duvivier, Négrier, Bréa; et cinq blessés : Bedeau, Horte, Lafontaine, Foucher, Courtigis.

Le vénérable et saint archevêque de Paris, Mgr Affre, tomba sur

Après les *Journées de juin*, il accepta le ministère de la guerre, et Cavaignac, dictateur et président provisoire de la République, disait de lui : « Ce qui m'étonne, c'est que je sois au premier rang et Lamoricière au second. »

Lamoricière fut envoyé comme ambassadeur en Russie, en 1849. Il ne revint de Saint-Pétersbourg que lorsqu'il eut la certitude que Napoléon préparait un coup d'État. Il fit ensuite opposition à l'empereur, et ayant refusé le serment politique, il fut exilé.

Lamoricière s'était marié en 1846, alors qu'il était encore commandant de la province d'Oran. S'il avait attendu aussi longtemps, c'est qu'il rêvait un idéal qu'il ne rencontrait pas et qui se trouve difficilement.

Il voulait unir sa destinée à un ange de piété, de douceur et de charité; à une héroïne que son courage rendît capable d'une grande résignation, si le malheur l'atteignait; à une âme qui fût à la fois forte et généreuse, laborieuse et simple, qui aimât le travail et la solitude de la maison, qui détestât la vanité du luxe et des fêtes mondaines. Suivant son énergique expression : « Il ne comprenait pas plus une femme sans piété, qu'un village sans clocher, que le monde sans créateur. »

Il trouva la réalisation de son rêve dans Mlle Amélie d'Auberville, parente de son ami Mgr de

une barricade, victime de son dévouement et de son amour pour son peuple.

Mérode; elle lui donna toutes les consolations qu'il en attendait.

LAMORICIÈRE ET THIERS

Le dialogue suivant eut lieu au château du Prouzel, en 1860, après les événements d'Italie.

Thiers. — Général, je suis heureux que les vacances parlementaires me donnent quelque loisir pour venir renouveler au vainqueur d'Abd-el-Kader les sentiments d'estime et de respect que j'ai toujours professés pour lui.

Lamoricière. — Je suis flatté, Monsieur, de votre courtoisie et de votre déférence. Je vous en remercie cordialement.

Malgré la différence de nos opinions politiques, nos vues se sont souvent rencontrées touchant l'Algérie. Je dois même vous avouer, Monsieur, que votre éloquence à la tribune française a puissamment contribué au triomphe de mes idées sur notre colonie d'Afrique.

Thiers. — Je le vois, général, vous voulez que nous parlions de ce pays qui a vu tant de dévouements et qui a formé des héros désormais illustres.

Lamoricière. — L'histoire a rendu hommage aux

alents militaires et à la bravoure de la plupart de mes compagnons d'armes, et les arts m'ont honoré moi-même plus que je ne le méritais [1].

Thiers. — Non, général; Horace Vernet vous levait bien cela : il glorifiait en même temps l'héroïsme de notre armée d'Afrique.

On est fier de voir nos soldats, calmes au moment du danger, prudents et disciplinés, monter à l'assaut avec cet enthousiasme, ce mépris de la vie, qu'on ne trouve que chez des Français.

Lamoricière. — Cette lutte continuelle, ces embûches, ces attaques chaque jour renouvelées par un ennemi insaisissable avaient accoutumé mes zouaves à se jouer du danger, et les actions les plus éclatantes leur paraissaient ordinaires.

Thiers. — Bien que je connaisse l'histoire de l'Algérie, que je l'aie parfois racontée moi-même, dans mes discours, à la tribune, permettez-moi, général, de vous soumettre quelques questions; je tiens beaucoup à savoir ce que vous pensez sur certains sujets, et j'ai dans vos appréciations une confiance illimitée.

Lamoricière. — Je suis confus, Monsieur, de votre estime et de votre bienveillance; mais je serai honoré de vous répondre.

Thiers — Quelle fut la véritable cause de l'échec du premier siège de Constantine [2] ?

1. Allusion au tableau d'Horace Vernet, qui représente Lamoricière, l'épée à la main, sur les remparts de Constantine, en face des canons ennemis et entouré d'un nuage de poussière.

2. Il avait eu lieu, en 1836, sous la direction du général Clausel.

Lamoricière. — Si vous étiez resté au ministère, vous eussiez envoyé des secours avec moins de parcimonie que ne le fit Molé. Tout manquait : hommes, matériel et munitions; c'était une folie d'entreprendre une pareille campagne avec si peu de ressources. Mais le gouvernement le demandait, les journaux l'exigeaient, et le général Clausel obéit. Quelle triste affaire, pour un général, que de régler sa conduite sur l'opinion ! Je ne faisais pas partie de la première expédition.

Thiers. — Dans la seconde expédition, vous n'étiez guère mieux approvisionnés ?

Lamoricière. — Avec Damrémont[1], l'armée d'Afrique fut portée de trente mille hommes à cinquante mille. On choisit, parmi les troupes des diverses armes, treize mille hommes des plus expérimentés et des mieux aguerris, et, malgré les difficultés des chemins, qui étaient impraticables, on arriva facilement devant Constantine. Les ennemis étaient si bien établis dans leurs positions, ils se croyaient si sûrs du succès de leur résistance, qu'ils firent à la sommation d'usage cette audacieuse réponse : « Si vous n'avez pas de poudre, nous vous en fournirons; si vous n'avez pas de pain, nous vous en donnerons; mais vous n'entrerez jamais dans la ville. »

Thiers. — C'était une jactance qui cachait leur faiblesse.

1. Général, gouverneur de l'Algérie, qui commanda la deuxième expédition de Constantine (1837) et fut tué le premier jour du siège. Il fut remplacé par le général Valée, qui prit la ville, et sous lequel commandait Lamoricière, alors colonel.

Lamoricière. — Les difficultés furent plus grandes qu'on ne le croyait à Paris. Un coup de canon priva l'armée de son chef. Les premiers jours du siège, nous fûmes assaillis par une pluie froide et serrée. Les malades, qui n'avaient ni feu ni eau-de-vie, mouraient de froid. Les chevaux se traînaient dans la boue, amaigris par la faim et la souffrance. Trois jours de plus d'un temps pareil, et l'armée eût été condamnée à une retraite plus désastreuse que la première. Enfin, le soleil se montra et la gaieté reparut avec lui.

Thiers. — Étiez-vous sûr de vos zouaves, en montant à l'assaut avec la première colonne?

Lamoricière. — Ce que je pensais de leur valeur, le voici : lors même que la moitié de la colonne fût tombée foudroyée, l'autre moitié aurait continué sa route et tous les hommes se seraient fait tuer jusqu'au dernier.

Thiers. — Aviez-vous prévu que l'ennemi ferait sauter les remparts quand vous seriez sur la brèche?

Lamoricière. — Oui, Monsieur, et nous savions que nous sauterions aussi. Ce n'était qu'en jouant le tout pour le tout que nous pouvions fixer la fortune de notre côté. Mais nous nous estimions heureux d'ouvrir par notre mort un passage aux deuxième et troisième colonnes.

Thiers. — Que devinrent vos zouaves après le siège de Constantine?

Lamoricière. — Il n'en restait alors presque plus.

Thiers. — Quelle récompense reçûtes-vous pour tant d'héroïsme?

Lamoricière. — Celle que j'ambitionnais le plus. Le grand drapeau rouge pris aux ennemis sur la brèche fut porté dans ma tente et déposé sur mon lit[1]. J'eus l'indicible plaisir de l'envoyer à ma mère, avec deux peaux de tigre achetées à Constantine même.

Thiers. — Général, que pensez-vous du passage des Portes de Fer?

Lamoricière. — Ce fut une expédition qui ne manquait pas de danger. Si l'ennemi se fût douté de notre marche, il aurait pu faire garder les hauteurs par quelques paysans, et il leur eût suffi, pour nous écraser, des pierres qu'ils auraient fait rouler sur nous. Cette campagne étonna l'ennemi qui put, après notre passage, contempler cette inscription gravée par les ordres du duc d'Orléans : « Armée française, 1839.

Thiers. — La ville de Mazagran était-elle fortifiée quand le capitaine Lelièvre la défendit en 1840?

1. Quand Lamoricière arriva sur la brèche, à la tête de la première colonne, l'ennemi fit sauter les remparts. Cette explosion foudroyante anéantit la première colonne et Lamoricière fut enseveli sous les décombres. Un pan de sa tunique seulement se montrait à travers les débris. On le tira sans savoir qui gisait là. Lamoricière respirait encore, mais il avait la figure brûlée et une main toute meurtrie. Quatre zouaves firent une civière avec leurs fusils et le portèrent dans sa tente, où il ne reprit connaissance que quelques heures après. En ouvrant les yeux, il sourit et parut se ranimer à la vue du grand drapeau rouge qu'on avait placé, comme un glorieux trophée, à côté de son lit.

Lamoricière. — Mazagran n'est qu'un petit village sans importance. Des maisons crénelées et fortifiées à la hâte étaient les seuls travaux de défense où cent vingt-trois Français se défendirent comme des lions, pendant quatre jours, contre douze mille Arabes.

Thiers. — Le duc d'Aumale se doutait-il du danger qu'il courait en attaquant la Smalah [1]?

Lamoricière. — Pour se jeter à bride abattue dans cette ville errante, comme le fit le duc d'Aumale, « il fallait n'avoir que vingt-deux ans, ne pas savoir ce que c'est que le danger, ou avoir le diable dans le ventre », comme le disait le colonel Charras, qui faisait partie de cette expédition.

Se figure-t-on cinq cents cavaliers faisant quatre mille prisonniers, parmi lesquels se trouvaient les principaux chef et employés de l'émir! Si Abd-el-Kader se fût trouvé dans la Smalah notre colonne eût été anéantie.

Thiers. — La victoire d'Isly fut en grande partie votre œuvre?

Lamoricière. — Il est vrai, qu'en qualité de commandant de la province d'Oran, j'avais dû tout préparer pour assurer le succès. Je dois dire que ce fut le maréchal Bugeaud qui frappa le

1. Camp d'Abd-el-Kader — sa suite et tout son entourage — qui fut pris, en 1842, après un combat des plus meurtriers. Horace Vernet a célébré cette victoire du duc d'Aumale dans un tableau de grandes dimensions qui se trouve au Musée de Versailles. L'artiste a peint ce combat avec tant de fidélité et de mouvement que, si on ne se tient en garde contre l'illusion, on croit assister à un combat réel

grand coup. S'il était lent parfois dans l'administration, sur le champ de bataille il était prompt à prendre une résolution, et il savait l'exécuter[1].

Thiers. — Quand Abd-el-Kader se rendit, avait-il encore du prestige et pouvait-il entreprendre quelque chose contre l'Algérie?

Lamoricière. — Abd-el-Kader était encore jeune; il avait foi en son étoile et il avait juré de détruire notre domination en Afrique. S'il eût gagné le désert, il aurait trouvé un point d'appui dans la Kabylie. De là il pouvait entretenir la révolte dans les tribus mécontentes, et une occasion favorable eût pu le conduire aux portes d'Alger. Vous savez qu'à la Chambre on m'a reproché comme une faute grave d'avoir ravi la liberté à l'ennemi de la France. La faute eût été pourtant facile à réparer. Ils n'avaient qu'à décréter, ces beaux parleurs, son renvoi au désert, et on eût vu s'il était commode de le rattraper.

Thiers. — Voilà des faits d'armes comme on n'en trouve pas chez les autres peuples.

Lamoricière. — Et combien de héros sont tombés inconnus dans ces vastes régions! leur mort sera ignorée comme leur vie. En expirant, ils tournaient leurs regards vers la France, puis ils regardaient le ciel et murmuraient à leurs camara-

1. La bataille d'Isly (1844), célébrée par le pinceau d'Horace Vernet, Musée de Versailles, détruisit la puissance d'Abd-el-Kader, lui fit perdre son prestige, réduisit les Marocains, ses alliés, à l'impuissance absolue, et rétablit la tranquillité dans la province d'Oran.

des : « Ici, où je suis tombé, vous planterez une croix. » Quand le colon défrichera ces terres incultes, il trouvera ces monuments de la foi de nos braves soldats, et il se dira : « Cette terre a été arrosée du sang français. » Puisse-t-il ajouter une prière en souvenir des héros !

Thiers. — C'était l'exception qui mourait ainsi ; car aujourd'hui la prière est à peu près bannie du camp comme de la caserne.

Lamoricière. — Vous êtes dans l'erreur, Monsieur ; on peut faire des lois pour bannir la religion de l'armée, on n'y réussira pas. La prière fait écho dans le cœur de tout bon soldat, et vous ne sauriez concevoir les sentiments chrétiens que montraient nos héroïques zouaves. Dans une expédition où nous livrâmes plusieurs combats, Mgr de Mérode[1] nous avait accompagnés. Il n'y eut pas un seul homme qui voulût mourir sans entendre les paroles du pardon qui fortifient l'âme et lui montrent un avenir heureux.

Je m'approchai de plusieurs de ces soldats. Ils me disaient avec joie : « Mon général, je suis heureux de mourir pour la France ! Vous direz à ma mère que je meurs en chrétien ! »

Thiers. — C'était sans doute des enfants du peuple, ignorants et crédules ?

1. Mgr de Mérode était un prêtre belge d'un grand talent, qui voulut compléter son instruction en visitant l'Algérie. Il accompagna nos colonnes errantes fort avant dans le désert et fut toujours l'ami et le conseiller du soldat. Il coucha souvent dans la tente de Lamoricière. Nommé cardinal, il devint ensuite ministre de la guerre du pape Pie IX, et créa le corps des zouaves pontificaux.

Lamoricière. — Des enfants du peuple, oui; ignorants et crédules, mille fois non. Spirituels, légers, et néanmoins quand il le fallait, sérieux, dévoués, chrétiens. Impies et libres penseurs, pour la plupart, encore une fois non. Si le sentiment chrétien domine dans l'armée, l'armée, Monsieur, accomplira toujours des prodiges; rarement l'impie ou l'athée seront des héros. Le soldat que vous envoyez mourir dans une terre déserte entend que Dieu soit témoin du sacrifice qu'il accomplit. Malheur à ceux qui le privent de cette suprême consolation!

Et permettez-moi de vous dire, Monsieur, que si vous vous trouviez vous-même en face du danger, comme mes braves zouaves, vous en viendriez vite à penser, à croire et à agir comme eux.

Thiers. — Les colons avaient-ils des sentiments religieux aussi tranchés?

Lamoricière. — Pour répondre à votre question, je ne citerai qu'un fait choisi entre mille. Près de la frontière du Maroc, j'avais établi, dans un beau site, un petit poste de paysans. Pour attacher ces braves gens à ce lieu fertile et fort agréable d'ailleurs, je m'étais imposé de grands sacrifices, car je comptais beaucoup sur eux pour surveiller les agissements de l'émir sur ce point. Quelque temps après, je voulus voir l'état du nouveau village. Je trouvai mes gens découragés et abattus. Je les réunis et essayai de relever leur moral; mais je compris que mes paroles ne faisaient pas grande impression sur ces bonnes gens.

Tout à coup, une femme s'approche de moi et me dit : « Voyez-vous, mon général, nous ne pouvons rien faire ici. — Et que vous manque-t-il donc?... Pourtant vous avez un sol fertile, un climat assez tempéré et un paysage charmant. — Général, nous n'avons pas d'eau, et il nous manque un clocher. — Vous aurez l'un et l'autre. » J'ordonne de creuser des puits artésiens, de construire des citernes, et je marque au milieu du village l'emplacement d'une église. Arrivé à Oran, je leur envoie un prêtre dévoué, avec des fonds pour organiser le culte et des ouvriers pour bâtir l'église.

L'année suivante, Abd-el-Kader parut sur la frontière, et la plupart de nos établissements, sur ce point, furent ravagés ou détruits. Je pensais bien que mon village, comme les autres postes, avait disparu, lorsque j'appris que, au contraire, les habitants avaient fait de leurs maisons autant de forteresses imprenables et qu'ils avaient résisté aux attaques réitérées des Arabes.

Je voulus les aller féliciter moi-même. Ils me répondirent : « Mon général, adressez vos compliments à notre curé. C'est lui qui d'une main nous indiquait les ennemis, tandis que de l'autre il montrait le ciel à ceux qui tombaient sous les coups des Arabes. » Une femme, à l'air épanoui, sortit des rangs et me dit : « Général, que ne fait-on pas quand on a de l'eau et un clocher ! »

Thiers. — Je me plais à entendre vos récits. Si vous me le permettez, je reviendrai demain à sept heures du matin.

Lamoricière. — Demain, à sept heures, je serai à la messe. A tout autre moment de la journée, je serai à votre disposition[1].

1. Phrase historique.

LAMORICIÈRE

(SUITE ET FIN)

Dans les pages consacrées plus haut à Lamoricière, nous avons laissé le général exilé en Belgique. Après quelque temps de séjour en ce pays, Lamoricière écrivit à sa femme de venir le rejoindre avec ses deux jeunes filles. Dans sa lettre, si digne d'un père, il disait à sa fille aînée, alors âgée de six ans seulement : « Ma chère petite, assure-toi si le père Meunier a de quoi passer l'hiver[1]. Je serai bien heureux d'apprendre que, par tes soins, le bon vieillard a pu se procurer une vache. Les vieillards sont comme les enfants : ils ont besoin de lait pour se soutenir. Ainsi, ma chère fille, ce sera la meilleure nouvelle que tu puisses m'apporter de France pour adoucir mon exil. Apprends, toute jeune, à soulager les malheureux. La charité,

1. Pauvre vieillard infirme, voisin du château du Prouzel, où se trouvaient Amélie et ses deux jeunes filles.

enrichie de ton innocence, sera plus agréable au bon Dieu, qui aime tant les pauvres. »

Pourtant, depuis les leçons d'Auguste Comte, Lamoricière avait vécu dans l'indifférence; mais il n'avait jamais été un impie. Il y avait trop de droiture et de grandeur dans cette âme d'élite. La vie errante des camps et ses luttes politiques, pendant des jours troublés, avaient beaucoup favorisé cet oubli des pratiques religieuses. Mais la foi n'était pas éteinte dans son âme. Son éducation chrétienne et le souvenir de sa première communion ne s'étaient point effacés de son cœur : ce sont des semences précieuses qui tôt ou tard portent leurs fruits.

Pendant les loisirs de l'exil, Lamoricière sondait son âme ; il l'éclairait, il la fortifiait par des études sérieuses. En jetant un regard sur son passé, il voyait au milieu de la gloire humaine des vides qui l'effrayaient. Il lisait, il étudiait avec cette bonne foi, cette droiture qui suffisent toujours aux hommes de bonne volonté pour connaître la vérité. Insensiblement, elle illumina son âme et, bientôt, elle l'inonda d'une lumière toute céleste.

En 1855, le P. Deschamps, depuis archevêque de Malines, prêchait le Carême à la cathédrale de Bruxelles, et Lamoricière suivait ses sermons avec assiduité. — Un jour, l'éloquent missionnaire développa cette pensée que « notre propre conscience est le commencement de la béatitude ou du supplice éternel. »

Cette pensée, si simple et si vraie, fit tant d'im-

pression sur l'esprit de Lamoricière que, le lendemain, il frappait de bonne heure à la porte du missionnaire et lui disait : « Mon père, vous avez éclairé mon esprit d'une lumière nouvelle. J'ai senti en moi le ciel et l'enfer. Je veux éviter l'un et conquérir l'autre. »

A la fin du Carême, il remplit de la manière la plus édifiante ses devoirs religieux, négligés depuis son enfance. Il était heureux d'avoir retrouvé la foi de sa jeunesse ; il avait cette joie pénétrante qu'on goûte toujours dans la paix d'une bonne conscience, et il faisait part de son bonheur à tous ceux qu'il rencontrait sur son chemin.

Un avocat de ses amis, venu auprès de lui pour débrouiller, au contact d'un esprit si clair, une situation matérielle fort embarrassée, trouva le général plongé dans des études de théologie. Il lui en manifesta sa surprise.

« Mon cher, lui répondit Lamoricière, nous n'avons plus rien à faire ici-bas. C'est là-haut que toutes les âmes honnêtes doivent regarder ! Méprisons les choses de la terre, occupons-nous des choses du ciel, les seules aujourd'hui saintes et respectables. Là, sont la justice suprême, la bonté suprême, le bonheur suprême. En dehors de cela, il n'y a rien, absolument rien ! »

Depuis il ne fut pas chrétien à demi. Les moindres pratiques pieuses gardaient à ses yeux toute leur importance. Il faisait lui-même la prière en commun avec les gens de sa maison.

Le surprenait-on un vendredi dans un buffet, il

se faisait toujours servir en maigre, et quand le commis voyageur, qui passe trop souvent par-dessus les observances religieuses, demandait : « Quel est cet original qui mange de la morue ? » — « Monsieur, lui répondait-on, c'est le héros de Constantine ! »

Le pouvoir temporel de l'Église étant menacé par les Garibaldiens que soudoyait la franc-maçonnerie, le Pape voulut organiser une armée et établir une police plus sévère dans ses Etats ; car les ennemis de l'Eglise, préparant déjà leurs projets criminels, s'y livraient à de sourdes menées et y suscitaient des troubles.

Pie IX, jetant les yeux sur la chrétienté, distingua Lamoricière et le jugea capable de mener à bonne fin cette grande entreprise.

Il le fit sonder par M. de Corcelles, ambassadeur français à Rome. Celui-ci le rencontra à Paris[1], dans un salon, au moment où le maréchal de Mac-Mahon venait déposer aux pieds de Lamoricière, son ancien général d'Afrique, les lauriers conquis à la tour de Malakoff.

M. de Corcelles parlant avec enthousiasme de la création du corps des zouaves pontificaux, Lamoricière répondit : « Voilà une cause pour laquelle je serais heureux de mourir. » M. de Corcelles, joyeux, en informa aussitôt Pie IX, qui dé-

1. Il était revenu de l'exil, sur les démarches qu'avaient faites ses amis et ses camarades auprès de l'empereur, car Lamoricière n'avait jamais voulu faire la moindre soumission ni la moindre excuse à Napoléon III.

puta auprès du général, Mgr de Mérode, son ami. Celui-ci vint le trouver au château du Prouzel. Lamoricière s'écria : « Quand un père appelle un de ses enfants, le devoir du fils est de partir aussitôt. » Mme de Lamoricière apprenant cette décision, les larmes aux yeux, encouragea son mari à se dévouer pour une si noble et si sainte cause.

Lamoricière partit pour Rome plein d'espoir. Il commença à organiser l'armée du Pape avec une activité et une sûreté de vues extraordinaires. Mais trompé par l'empereur, trahi par les Piémontais, il fut attaqué, après six mois de travail et d'efforts prodigieux, avant d'avoir pu achever cette tâche à laquelle il se donnait de toute son âme. Livré à lui-même, attendant vainement un secours promis par Napoléon III, le général de Pie IX fut surpris et abandonné à la merci d'un ennemi dix fois plus nombreux et préparé de longue main à ces événements.

Battu à Castelfidardo [1], il s'enferma dans Ancône avec quatre mille hommes et y soutint un siège meurtrier contre la flotte et l'armée piémontaise. Il ne rendit la ville qu'à la dernière extrémité (septembre 1860), et se remit entre les mains de l'amiral Persano.

Arrivé près de Brindisi, le vaisseau qui le portait essuya une violente tempête. Le capitaine ne savait plus quel ordre donner, on courait à une ruine certaine; mais Lamoricière était là. Il prend

1. Petit village de la Marche, près d'Ancône, où quatre mille zouaves luttèrent contre quarante-cinq mille Piémontais.

alors le commandement du navire. D'un ton calme et ferme il ordonne une manœuvre habile, et l'équipage est sauvé.

Il fut conduit à Gênes, où il recouvra bientôt la liberté. Il alla aussitôt à Rome pour rendre compte au Pape de ce qui s'était passé. Pie IX l'embrassa avec effusion et lui dit : « Mon cher général, vous avez bien combattu pour ma cause; votre exemple fera écho dans les nations catholiques. »

De retour en France, Lamoricière fut reçu en triomphe par les catholiques et par les généraux, ses anciens camarades. Il se déroba à toutes les ovations organisées en son honneur. On voulait lui offrir un sabre d'honneur; mais il refusa toujours.

Il se retira en son château du Prouzel où il vécut en fervent chrétien : il y mourut en 1865.

La douleur de sa famille trouva un écho immense dans la France entière et dans toute la catholicité. Beaucoup d'évêques firent célébrer en son honneur des services solennels. On fit plus pour lui qu'on n'aurait fait pour un prince de l'Église.

Ce qui lui valait tous ces hommages rendus à sa mémoire, c'était d'avoir embrassé la cause du Pape avec l'ardeur et la loyauté qui le caractérisaient.

LAMORICIÈRE ET THIERS

LA QUESTION ROMAINE

Thiers. — Général, en mettant votre glorieuse épée au service du Pape, ne craigniez-vous pas de porter atteinte à la réputation du héros de Constantine?

Lamoricière. — Je n'ai pas même examiné si cette détermination pouvait grandir ou amoindrir ma gloire. Quand un père appelle à son secours un de ses enfants, le fils doit partir à l'instant même. J'ai entendu le cri d'alarme de notre père à tous, et je suis accouru le défendre.

Thiers. — Lorsque Mgr de Mérode vint vous proposer le titre de général de l'armée pontificale, vous fit-il entrevoir les difficultés que vous alliez rencontrer et contre lesquelles vous deviez vous heurter?

Lamoricière. — Nous en parlâmes longuement, et après avoir tout examiné, je ne doutai nullement du succès.

Thiers. — Alors, sans regret, vous quittiez la France et vous alliez servir une puissance étrangère? Il est vrai que votre patrie vous avait témoigné peu de reconnaissance [1].

Lamoricière. — Permettez-moi d'abord de vous faire remarquer que la papauté n'est pas une puissance étrangère. C'est la souveraine de tous les catholiques, et Rome est le foyer de la grande famille chrétienne.

J'ajouterai ensuite, Monsieur, que plus on a souffert pour la patrie, plus on s'y attache, et plus son absence cause de chagrin. Il en a toujours été ainsi quand j'ai vécu loin de la France.

Thiers. — Vous avez dû rencontrer de nombreux obstacles pour créer l'armée avec laquelle vous avez combattu à Castelfidardo.

Lamoricière. — A mon arrivée à Rome, je dus organiser une armée avec des soldats ayant un langage différent et des mœurs opposées. De tant d'éléments divers il était difficile de former un tout homogène [2]. Mais, avec de la bonne volonté et de

1. Après avoir combattu dix-huit ans pour la France, la veille du coup d'État du 2 décembre, Lamoricière fut arrêté et conduit à Mazas, de là au château de Ham et ensuite en Belgique. Après cinq années d'exil, quand il rentra en France, ses anciens collègues du Parlement, pour lesquels il s'était si souvent dépensé, le regardèrent comme un homme qui a failli à l'honneur. Ils avaient eux, attaché leur destinée à celle de l'homme de Décembre. Seuls ses anciens compagnons d'Afrique lui témoignèrent de l'affection et de la reconnaissance.

2. Il arrivait des zouaves de toutes les nations, la plupart sans instruction militaire. On regardait comme habiles ceux qui, dans leur vie, avaient tiré un coup de canon. Napoléon, voyant les progrès accomplis dans ce travail de réorganisation, dit à Cavour,

la constance, on vient à bout des difficutés les plus graves.

Thiers. — Vous étiez au moins bien secondé par ceux qui vous entouraient?

Lamoricière. — Je me heurtais parfois au parti de la routine, que je mécontentais par mes innovations. Mais le Pape était un homme supérieur. Honoré de sa confiance, il me protégea toujours contre l'intrigue, et je trouvai, à Rome, secours, dévouement et assistance pour l'exécution de mes plans.

Thiers. — Quels étaient ceux qui vous aidaient dans cette dure tâche?

Lamoricière. — Je ne puis vous citer tous les hommes de cœur qui luttèrent avec moi. Mgr de Mérode [1] fut vite à la hauteur de sa charge. Il travaillait souvent jusqu'à seize heures par jour. Le colonel Blumestihl rétablit à Rome, avec un rare talent, la fonderie de canons qui avait été une des plus importantes de l'Europe, celle où l'on avait fondu les plaques de la colonne Vendôme.

Thiers. — Où le Pape trouvait-il des ressources pour vous aider dans les grandes réformes que vous avez accomplies en si peu de temps?

Lamoricière. — De toutes les parties du monde il nous arrivait des sommes importantes, et si l'on

ministre piémontais, aux Conférences de Chambéry : « Faites, mais faites vite. » Il s'agissait de surprendre Lamoricière. En effet, on entra en campagne contre lui six mois seulement après qu'il eut entrepris la formation de l'armée pontificale.

1. Mgr de Mérode fut nommé ministre de la guerre du pape Pie IX. (Voir note p. 97.)

nous eût laissé le temps d'organiser nos forces comme nous l'avions médité, ni les fonds, ni les hommes ne nous eussent manqué. Avec des soldats de bonne volonté, nous eussions triomphé.

Thiers. — Quelle fut la principale cause de la ruine de votre armée?

Lamoricière. — Cette armée n'avait été créée que pour assurer la police dans les États pontificaux et pour chasser les troupes de Garibaldi.

Thiers. — Vous ne pensiez donc pas être attaqué par le Piémont?

Lamoricière. — Qui eût osé imaginer une pareille trahison?

Thiers. — Et sur quelle promesse vous fondiez-vous pour vous croire assuré que le Piémont n'envahirait pas les provinces des États pontificaux?

Lamoricière. — Sur la parole et sur les actes d'un homme qui aurait pu être l'arbitre de l'Europe en cette question. Mais j'avais eu le malheur de n'être pas de son parti, au 2 décembre. J'avais combattu sa politique, et la haine qu'il avait contre moi, il la témoigna au gouvernement que je défendais. Et puis, Monsieur, quand on pactise avec les sociétés secrètes, on n'aime pas la papauté.

Thiers. — Vous auriez dû ne pas compter sur la parole impériale et agir en conséquence.

Lamoricière. — S'il n'avait été question que de ma personne, je me serais tenu en garde contre de semblables procédés. Mais Napoléon parlait à l'Europe entière, et ce fut lui qui empêcha les grandes puissances d'aller au secours du Pape; sans quoi

les nations catholiques, l'Angleterre même, eussent fourni à Pie IX des armées assez nombreuses pour arrêter les Piémontais et autres instruments de la franc-maçonnerie, qui avait mis au nombre de ses projets la fondation de l'unité italienne.

Thiers. — La cour de Rome avait-elle les mêmes illusions que vous?

Lamoricière. — Comment en eût-il été autrement? Napoléon nous faisait dire, lorsque j'étais attaqué par les Piémontais, que des troupes s'embarquaient à Toulon, et qu'il était prêt à nous secourir. Je ne croyais être que l'avant-garde de l'armée française.

Or, Cavour avait vu l'empereur à Chambéry, et ensemble, ils avaient décidé que Napoléon nous entretiendrait dans l'illusion d'un secours qui n'arriverait jamais et que, pendant ce temps, les Piémontais nous écraseraient, avec une armée bien supérieure à la nôtre. Voilà, Monsieur, ce que l'histoire appellera le guet-apens de Castelfidardo.

Thiers. — Mais, général, quand vous vous fûtes assuré que vous étiez attaqué par une armée nombreuse et que vous étiez abandonné à vos seules forces, vous auriez dû éviter la bataille.

Lamoricière. — Je ne fus certain de la machination infernale qui causa notre ruine que longtemps après le combat. Je croyais à quelque fausse manœuvre.

Et puis, Monsieur, l'effusion du sang n'est-ce pas la plus éloquente et la plus noble protestation contre la violence? J'eusse été fier, après avoir sa-

crifié ma gloire militaire, de donner aussi ma vie pour cette grande cause, si utile à l'Europe et à toute la chrétienté.

Thiers. — J'ai longtemps hésité à me décider pour ou contre le pouvoir temporel des Papes.

Lamoricière. — Ne sentez-vous pas, Monsieur, que le monstre révolutionnaire, poussé par les sociétés secrètes, grandit rapidement? Croyez-moi, il sera plus terrible que l'Islamisme combattu par nos pères à la voix de l'Église. N'avez-vous pas entendu, en 1848, ces clameurs, ces appétits grossiers qui menaçaient la société? L'Église seule, Monsieur, est capable de guérir le mal et de rétablir l'équilibre dans l'état social!

Thiers. — Mais, général, aujourd'hui ceux qui sont à la tête des peuples s'éloignent de plus en plus de la direction de l'Église?

Lamoricière. — C'est une folie que de prétendre conduire les peuples à la liberté et au bonheur, en brisant les liens qui les rattachaient à l'autorité spirituelle. Les hommes qui agissent de la sorte peuvent triompher un moment, en flattant bassement les passions populaires. Mais la justice et la vérité, qui reposent sur des principes invariables et incorruptibles, auront leur revanche. Oui, Monsieur, ces sectaires ont beau se glorifier de leur succès momentané, le monstre insatiable les dévorera. Rappelez-vous cette parole de Bossuet qui leur convient à merveille : « Ils vont à la servitude par la liberté, tandis que nous, chrétiens, nous allons à la liberté par l'obéissance! »

Thiers. — Je crois comme vous, général, que Victor-Emmanuel fait fausse route dans la question romaine.

Lamoricière — Avez-vous oublié le mot de M. de Maistre, que vous citiez avec un éloquent à-propos, et qui résume toute l'histoire des persécuteurs de l'Église : « Qui mange du Pape en crève. » Victor-Emmanuel ne s'arrêtera pas sitôt en chemin. Il sera porté à Rome par les sociétés secrètes; il y sera retenu prisonnier par le Grand-Orient d'Italie, qui poussera sur lui ses verrous, et, après avoir été l'instrument et le jouet de la secte, la puissance des rois d'Italie sera brisée par la Révolution ; Rome reviendra à la Papauté ou l'Europe retombera dans la barbarie.

Vous, Monsieur, qui êtes puissant par la parole, qui avez quelque influence sur les hommes qui gouvernent la France, employez votre éloquence en faveur de Rome et de son Pontife. Moi, je resterai toujours le soldat du Pape, et, dès qu'il aura besoin de mon bras et de mon épée, je volerai à son secours. De la sorte, nous travaillerons tous deux au bonheur de l'Europe, de l'Église et de la société humaine tout entière.

LE GÉNÉRAL DROUOT

Pour servir d'introduction au dialogue suivant, *Thiers et le général Drouot*, nous donnons la biographie de celui que Napoléon Ier appelait le *Sage de la Grande Armée*. Prisonnier à Sainte-Hélène, il disait à la louange de Drouot : « Si j'avais écouté les conseils du Sage, je ne serais pas ici à m'étioler, comme une plante exotique, dans les brouillards d'un océan sans rivages. »

La vie de Drouot est si héroïque et si chrétienne, qu'on ne saurait trop la proposer à l'imitation des jeunes gens auxquels s'adressent plus particulièrement nos dialogues historiques.

J'ignore si c'est un effet du patriotisme qui, comme un mirage enchanteur, nous fait voir plus beau tout ce qui touche à la patrie, mais nous disons, avec une intime conviction, que les grands hommes de Plutarque pâlissent devant Drouot. Et, nous osons l'affirmer, nous le croyons plus juste qu'Aristide, plus sage que Caton, plus brave que Scipion. D'ailleurs, ces héros d'Athènes et de Rome, que nous sommes loin de vouloir amoindrir, sont grands si on se contente de considérer leur vie publique, c'est-à-dire ce que la gloire

humaine envisage et recherche; mais si on examine avec quelque soin leur vie privée, on trouve que sous des qualités brillantes se cachent souvent des vices bas et dégradants.

Ce sont les grands hommes du paganisme.

Au christianisme seul appartient l'honneur de nous donner des héros sans faiblesses, des âmes fortement trempées, qui trouvent dans la pureté des mœurs, dans l'austérité d'une vie sobre et laborieuse, dans l'abnégation et l'oubli d'elles-mêmes, une puissance qui grandit le génie et multiplie les moyens d'action; des âmes qui, se sentant faibles par elles-mêmes, puisent, par la prière, au sein de Dieu même, cette force, cette énergie et parfois cet enthousiasme qui engendrent les prodiges et dont les effets semblent dépasser la mesure humaine.

N'est-ce pas là, au demeurant, le portrait du général Drouot? Si tous ceux à qui nous le proposons pour modèle ne sont pas appelés comme lui à suivre les hasards de la guerre, tous peuvent au moins imiter son ardeur au travail, sa piété, sa modestie, son désintéressement, son amour et son dévouement à la patrie; car ces vertus doivent être l'ornement de tout chrétien, de l'homme public comme de l'homme privé

Plus d'une fois il arrivait à Drouot de faire des prodiges de valeur; souvent le succès des grandes victoires lui était dû. Napoléon le proclamait hautement. « Drouot, lui dit-il après la bataille de Dresde, vous êtes un brave; c'est à vous qu'est dû l'honneur de la journée. »

Pourtant, après l'action, Drouot disait n'avoir été *qu'un serviteur inutile*. C'étaient ses soldats, c'étaient ses officiers, qui avaient bravement fait leur devoir. Oh! que cette modestie est rare!... Trop souvent on prend la part du voisin pour en grossir la sienne propre; plus souvent encore on s'en fait une sans y avoir aucun droit. Le loriot à mieux chanté que la fauvette, le moindre rhéteur a dépassé Démosthène, un simple caporal réclame l'honneur de la victoire. On oublie trop que la modestie est le parfum et l'ornement du vrai mérite, et que l'homme qui semble ignorer ce qu'il a fait et ce qu'il vaut grandit en estime et en considération

Comment peindre la piété de notre héros? Dès l'âge le plus tendre, Drouot accomplissait tous ses devoirs religieux avec un sérieux et une conviction qui annonçaient une foi et une maturité d'esprit de beaucoup au-dessus de son âge. Et plus tard, ni l'exemple, souvent funeste à la jeunesse, ni la vie agitée des camps, ni les soucis de la guerre, ne lui firent oublier ses sentiments chrétiens. Il servait son Dieu et ne manquait point à ses chefs. Constamment il portait sur son cœur l'Evangile, et tous les jours il en lisait quelques passages. Et quand les circonstances ne le permettaient pas, il baisait amoureusement ce livre sacré, où il puisait toute sa force et toute son énergie.

Souvent, la veille d'un combat ou le soir d'une bataille, lorsque tout reposait dans le camp, Napo-

léon parcourait les rangs de son armée endormie : il n'était pas rare qu'il trouvât Drouot, assis sur l'affût d'un canon, lisant et priant, à la lumière vacillante d'une petite lampe de campagne.

Quand il se fut retiré des rangs de l'armée, après la chute de l'empereur, il choisit pour lieu de retraite sa chère ville natale de Nancy, ou tant de souvenirs d'enfance parlaient à cette âme d'élite. Là, il recherchait la solitude qui favorise la méditation, le travail et la prière. Aussi se livrait-il à ces trois occupations favorites, qui se partageaient tout son temps avec les œuvres de charité.

Ses amis lui reprochaient ses libéralités; il leur répondait : « Quand je n'aurai plus rien, je demanderai à l'hôpital un des lits que j'y ai fondés pour les soldats malheureux et infirmes, et je suis sûr qu'il ne me sera pas refusé. »

Drouot était heureux lorsqu'on l'invitait à aller présider la distribution des prix chez les Frères, ou lorsqu'il lui était donné de passer quelques moments avec les maîtres qui avaient déposé dans son cœur la semence de tant d'héroïques vertus.

Lorsqu'il devint aveugle, on l'entendit répéter : « Mon Dieu ! que votre volonté soit faite ! Je vous en aimerai davantage. » Et la sympathie, la déférence et le respect qu'on avait déjà pour le bon général augmentèrent encore.

Aveugle comme Homère ou comme Bélisaire,
N'ayant plus qu'un enfant pour guide et pour appui,
La main qui répandra des fleurs à sa prière,
Il ne la verra pas, mais Dieu la voit pour lui.

Son âme alors se dégagea encore davantage de son enveloppe terrestre pour mieux s'unir à son Dieu.

Il entendait la messe tous les matins. Quand la nuit était venue, alors que l'église était solitaire, Drouot s'y faisait conduire, et là, à genoux sur les dalles du sanctuaire, il priait de longues heures. Qu'il était beau de voir humblement prosterné devant Dieu et priant pour la France celui qui avait tant de fois exposé sa vie pour la défendre!

Son épitaphe fut modeste comme le furent toutes ses actions :

ICI REPOSE, A CÔTÉ DE SON PÈRE ET DE SA MÈRE,
LE GÉNÉRAL DROUOT.

Après ce coup d'œil général, nous allons suivre par ordre chronologique les événements principaux de la vie de Drouot et parcourir rapidement ainsi les phases de son existence.

Antoine Drouot naquit à Nancy en 1774, et mourut dans la même ville en 1847. Son père, simple boulanger, était obligé de se lever de grand matin et de se livrer à un rude labeur pour nourrir sa nombreuse famille, qui comptait treize enfants.

Antoine était le cadet, ou le second des treize. Comme on le prévoit déjà, il n'eut pour toute fortune qu'une belle intelligence, un grand amour pour le travail et la vertu.

A trois ans, il se présenta avec ses petits camarades à l'école des Frères; mais il n'y fut pas admis à cause de son âge.

Que veux-tu, mon enfant? lui dit le maître. — Je veux devenir *savant* comme les autres. — Va jouer, mon ami, tu es encore trop jeune; grandis, et tu reviendras. — Il revint, en effet, s'asseoir sur les bancs de cette école qu'il devait illustrer, et où il commença l'apprentissage de toutes les vertus.

Comme son père avait besoin du secours de tous ses enfants en âge de l'aider, Antoine, en dehors des heures de classe, travaillait à la boulangerie. Il étudiait ses leçons en portant le pain aux clients de son père. Sans dédaigner le pétrin, il préférait pourtant l'étude.

Un jour (il avait alors dix-neuf ans) qu'il portait du pain en ville, il aperçut, à l'angle d'une rue, une grande pancarte rouge, qui invitait les jeune gens à se présenter à Châlons pour subir l'examen de l'École militaire de Metz. Le jeune Drouot sent aussitôt la carrière militaire lui sourire et sa vocation est arrêtée.

Son père, qui ne s'opposa pas à son projet, ne put lui donner qu'un écu de six livres, pour le voyage de quarante lieues qu'il avait à faire.

Arrivé à Châlons, Drouot se rend à l'hôtel de ville, où l'on passait les examens. Plusieurs candidats, beaux messieurs, etaient déjà réunis à cet effet. A la vue d'Antoine, ils s'approchent de lui, et avec un sourire ironique, lui demandent s'il accompagne quelque jeune seigneur. Et Drouot de répondre : « Non, Messieurs, je suis moi-même candidat. » Un éclat de rire accueille cette réponse. « Mais, dit l'un, aurait-il passé le pont-aux-ânes?

Sait-il seulement ce que c'est que la ligne droite? » — « Vous ne voyez pas, ajoute un mauvais plaisant, qu'il a usé ses souliers à la parcourir. » — « Taisez-vous, disait un autre : c'est un nouvel Archimède, un second Pascal, qui va nous apprendre la quadrature du cercle. » — Et le pauvre Drouot, déconcerté, accablé par tant de sarcasmes, était sur le point de pleurer.

Mais bientôt, Laplace, qui devait examiner, arrive : on fait l'appel des candidats. Quand Drouot se présenta, Laplace crut que c'était une méprise et lui dit avec bonté : « C'est ici que l'on passe l'examen pour l'École d'artillerie. » — « Monsieur, répondit Drouot, je suis venu pour cela. » — Vous connaissez donc les matières indiquées au programme? » — « Monsieur, je les ai étudiées. » — « Eh bien, asseyez-vous là, et quand votre tour sera venu, je vous appellerai. »

L'examen commence. Le tableau est une pierre de touche où bien des présomptueux viennent échouer. Ceux qui avaient été les plus méchants à l'endroit de Drouot n'étaient pas ceux qui débrouillaient le mieux les formules algébriques. Et notre jeune homme se disait en lui-même : « Il me semble pourtant que je pourrais m'en tirer. »

Enfin, son tour arrive. La salle qui s'était dégarnie s'emplit de nouveau, car chacun voulait voir et entendre le petit paysan. L'examen porte d'abord sur des questions faciles. Les réponses arrivent claires et sûres. Laplace, surpris, augmente de plus en plus les difficultés de ses questions. Un

silence parfait règne dans la salle. Chacun retient son souffle pour mieux entendre. Laplace va aux dernières limites du programme; même exactitude et même sûreté dans les réponses.

L'admiration succède maintenant au mépris et à l'ironie. Laplace se lève et lui dit : « Vous avez eu de fameux maîtres! Où avez-vous étudié? — A Nancy, à l'école des Frères, mais j'ai aussi travaillé[1] longtemps seul. Et si vous vouliez bien, Monsieur, continuer encore de me questionner, afin de me faire admettre gratuitement à l'École militaire, vous rendriez bien service à mon père et à toute ma famille, qui est pauvre. » Laplace se rassied et l'examen continue. Il promène Drouot dans tous les sens, sort même du programme, et jamais aucune hésitation ne se fait remarquer dans les réponses du candidat. Laplace n'y tient plus. Il se lève et embrasse Drouot en lui disant : « Vous pouvez désormais vous considérer comme faisant partie du corps d'artillerie. » Et vingt ans plus tard, Laplace disait encore : « Le plus brillant examen que j'aie jamais fait passer est celui de Drouot. »

La générosité est le propre des jeunes gens. Ceux qui avaient raillé le jeune candidat deviennent ses plus enthousiastes admirateurs. Ils improvisent un pavois et le portent en triomphe dans les

1. Son père, qui était pauvre, ne pouvait lui fournir régulièrement une lampe pour étudier pendant la nuit. Drouot se levait à deux heures du matin, et, à la lueur de la flamme fumeuse du four, il étudiait pendant des heures entières.

rues de la ville. C'était le prélude des succès qu'il devait obtenir sur d'autres champs de bataille.

Après deux mois de séjour à l'École militaire de Metz, il fut appelé à la défense de Lille, assiégée par les Autrichiens. Un jour que le capitaine et le lieutenant en premier étaient absents, il dut commander la batterie. Il la dirigea si bien qu'il emporta un des principaux ouvrages d'attaque des assaillants. Pour compléter son œuvre, il eût voulu qu'on poursuivît l'ennemi ; mais on lui répondit que les troupes étaient fatiguées. « Des troupes victorieuses, s'écria Drouot, n'ont pas besoin de repos. »

Il fut nommé capitaine à vingt-deux ans. En 1800, il fit partie de l'armée de Moreau et se distingua à la bataille de Hohenlinden. Quelque temps après, Moreau célébrant ses victoires dans un banquet, avec ses meilleurs officiers : « Messieurs, dit-il, vers la fin du repas, je n'ai jamais vu de plus belle compagnie que la 4e du 1er régiment d'artillerie. Elle était commandée par un enfant, et je vous propose de boire à la santé de cet enfant, qui est le capitaine Drouot. »

En 1804, il fut embarqué à Toulon sur la frégate l'*Hortense,* comme directeur de l'artillerie. La fatigue et le mal de mer abattirent ses forces physiques. Mais près des côtes d'Alger, l'*Hortense* fut attaquée par trois vaisseaux anglais. Drouot, au bruit du canon, s'écrie sur sa couche de douleur : « Qui donc commande mes pièces? » Il quitte son hamac et court sur le pont. Il dirige si bien le feu,

que bientôt les Anglais se retirent. Après le combat, Drouot retombe épuisé et presque mourant sur son lit de douleur.

L'année suivante (1805), l'*Hortense* soutint un combat fameux dans les Antilles, contre l'amiral anglais Calder. Drouot était encore malade, mais la pensée du combat l'électrise à tel point qu'il ne sent plus son mal. Il commande la manœuvre avec tant d'habileté qu'en un instant la frégate anglaise la *Cyane* est capturée.

En 1807, il fut nommé lieutenant-colonel et prit part à toutes les batailles qui se livrèrent en Espagne. En 1809, le 6 juillet, à Wagram, il avait le titre de colonel-major de l'artillerie de la Garde.

Au plus fort de l'action, l'archiduc Charles, par une manœuvre habile, était sur le point d'enlever la victoire à Napoléon. Mais l'empereur s'écrie : « Drouot!... où est Drouot?... » Drouot accourt. « Voyez ce centre, il faut le mitrailler. » Drouot, malgré le feu de l'ennemi, fait mettre cent pièces d'artillerie en ligne de bataille, fait tirer en quelques heures quatre-vingt-deux mille coups de canon, et foudroie les Autrichiens.

Tout à coup il tombe. Ses officiers se pressent autour de lui. Il était blessé. On veut l'emporter. « Non, dit-il, demeurez à vos postes, je puis encore commander. » Il resta sur le champ de bataille jusqu'à la fin de la journée, malgré sa blessure à demi pansée par ses soldats. Pour cet acte héroïque, il fut nommé officier de la Légion d'honneur.

En 1810, il fut créé baron de l'Empire. En 1812,

après la bataille de la Moskowa, où il se surpassa, il fut nommé commandeur de la Légion d'honneur.

Pendant la retraite, il se conduisit en héros. Avec une énergie admirable, il ramena tous ses canons et sauva le plus grand nombre de ses soldats qu'il chérissait comme ses propres enfants. « Allons, mes enfants, allons, du courage, leur disait-il souvent; encore un sacrifice, et la victoire est à nous. Du courage! Dieu enregistre nos souffrances. »

Chaque matin, au milieu des steppes de la Russie couvertes de neige, en plein air, devant tous ses soldats, il ôtait son uniforme, appendait un miroir à l'affût d'un canon, se lavait et se rasait; puis il faisait sa prière avec un recueillement que tous ses soldats admiraient. Sa belle contenance encourageait l'armée, au milieu même des difficultés les plus pénibles. Il fut admirable à la Bérézina. Après le passage si tristement célèbre de cette rivière (26, 27 et 28 novembre 1812), on avait marché rapidement pour échapper à l'ennemi. La journée avait été fatigante, l'armée campait dans une plaine blanche de neige. L'empereur, accompagné de son ami Duroc, sortit de sa tente pour se rendre compte du spectacle qu'offraient les débris de sa grande armée. Le ciel était sombre, la nuit froide, un brouillard glacial couvrait le camp et enveloppait les tentes. Napoléon était pensif et rêveur. Tout à coup, il aperçoit, comme dans le lointain, une petite lumière, que l'on distinguait à peine dans la brume. « Je veux connaî-

LE GÉNÉRAL DROUOT A WAGRAM.

tre, dit-il, celui qui, après une pareille journée, veille encore. » Duroc partit et revint bientôt : « Sire, dit-il, *c'est Drouot qui travaille et qui prie.* — Ah ! murmura Napoléon, il y a encore des hommes forts dans cette armée ! »

En 1813, Drouot fut nommé général, et lorsqu'il vint remercier l'empereur, celui-ci lui dit : « Drouot, vous êtes énergique ! — Sire, je ne crains ni la mort, ni la pauvreté ; je ne crains que Dieu. Voilà toute ma force. »

Aux batailles de Lutzen, de Bautzen, de Leipzig, ce fut Drouot qui porta aux Prussiens et aux Russes coalisés les coups les plus terribles, avec ces batteries de cent, cent cinquante et deux cents bouches à feu, qu'il manœuvrait avec une rapidité surprenante. D'un coup d'œil toujours sûr, d'une présence d'esprit remarquable, il savait obtenir des effets décisifs, jusqu'à étonner Napoléon lui-même.

A Leipzig, Drouot se surpassa et suppléa, par l'artillerie, à la faiblesse de notre cavalerie. Trahis par les Saxons, les Français battirent en retraite, tandis que soixante mille Allemands barraient le passage prêts à le disputer, au défilé de Hanau. Il s'agissait de s'ouvrir un chemin ou de rester tous prisonniers. Napoléon appelle Drouot et lui dit : « Allez voir, Drouot, ce qui est à faire. » Drouot part au pas de course, remarque une hauteur favorable dont l'ennemi avait négligé de s'emparer, y fait placer cinquante pièces d'artillerie, qui mitraillent les ennemis pendant deux heures. Après un

combat acharné, il se rend maître du défilé et l'armée française est délivrée. Ce fut là le dernier exploit de la Grande Armée sur le territoire ennemi.

Pendant la campagne de France, Drouot fut toujours au poste le plus dangereux. A Arcis-sur-Aube, Napoléon fut surpris par les ennemis et n'eut que le temps de se réfugier dans un carré de Polonais[1]. Drouot accourt, et avec ses canons il dégage l'empereur. Après sa chute, il le suivit à l'île d'Elbe et fut nommé gouverneur de l'île. Il avait la confiance la plus intime et la plus absolue de Napoléon. C'était Drouot qui contrôlait les recettes et les dépenses, qui dressait le budget; tout ce qui se faisait d'important passait par ses mains. Napoléon ne prenait aucune décision sans l'avoir communiquée à Drouot.

Pendant les Cent-Jours, il remplit le rôle de major-général de la Garde. Ce fut lui qui reconstitua ce corps d'élite.

A Waterloo, à chaque moment critique, Napoléon s'écriait : « Drouot!... où est Drouot? » Drouot était sans cesse à ses côtés, multipliant les prodiges, faisant changer le front de ses batteries à l'arrivée de nouveaux ennemis. Il y fatigua seize chevaux.

Napoléon le considérait comme le premier officier de son armée. Nous l'avons déjà dit, il l'avait surnommé *le Sage de la Grande Armée.*

1. A la voix de Poniatowski, des Polonais étaient accourus dans les rangs de la Grande Armée. Ils soutinrent vaillamment la France et nous restèrent fidèles jusqu'à l'abdication de Napoléon, qui leur avait promis de rendre à la Pologne son ancienne indépendance.

A la chute de l'Empire, Drouot se retira à Nancy, sa ville natale, où il se livra, dans le calme de la retraite, aux œuvres de charité, à la prière et à l'étude. Il fut toujours l'homme modeste, l'homme charitable, l'homme de travail et le chrétien sincère que nous avons signalé. Écolier, soldat, général, à la cour comme en campagne, pendant la paix comme pendant la guerre, Drouot remplit toujours ses devoirs religieux, les plus simples comme les plus élevés

Il mourut en 1847, laissant le souvenir de ses grandes vertus et emportant, avec la vénération de ses concitoyens, l'estime de l'Europe, qui avait appris à le connaître.

Pour honorer sa mémoire, la ville de Nancy lui a élevé une statue. L'histoire se chargera d'immortaliser son souvenir.

Nous sommes heureux d'apporter le modeste tribut de notre admiration, et de dire le culte tout particulier que nous professons pour ce fier soldat et cet héroïque chrétien.

Dans le dialogue suivant, nous supposons que Thiers, composant son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, va trouver, à Nancy, le général Drouot, alors aveugle, pour causer de divers points qu'il tenait à éclaircir.

On remarquera que M. Thiers est souvent embarrassé par les réponses catégoriques de Drouot. Il évite les questions religieuses et change souvent de sujet.

THIERS ET LE GÉNÉRAL DROUOT

Thiers. — Je suis heureux, général, de profiter de mon passage à Nancy pour vous offrir mes hommages respectueux et pour avoir l'honneur de causer avec le premier officier d'artillerie de l'Europe.

Drouot. — Merci, Monsieur, de l'éloge que vous voulez bien me décerner. Mais apprenez que la Grande Armée comptait bien des officiers qui m'égalaient et bien d'autres qui me surpassaient.

Thiers. — Non, général, Napoléon se plaisait à dire qu'il n'avait jamais connu de meilleurs officiers que Drouot pour l'artillerie et Murat pour la cavalerie. Et l'empereur s'entendait à connaître les hommes.

Drouot. — C'était un encouragement qu'il voulait me donner pour quelques manœuvres plus ou moins habiles.

Thiers. — Convenez, pourtant, que c'est grâce à votre tactique que l'armée française fut victorieuse à Wagram.

Drouot. — L'honneur de cette soudaine inspiration revient tout entier à l'empereur. Il m'appela près de lui et me dit : « Drouot, voyez ce centre qui m'inquiète, il faut le mitrailler. » Je cours aux batteries les plus rapprochées, et je donne mes ordres. Grâce à la valeur des officiers, à l'ac-

tivité des soldats, nos batteries se mettent rapidement en ligne; bien secondés par l'infanterie, et protégés par la brillante charge du général Bessières [1], nous pûmes facilement mitrailler l'armée ennemie.

Thiers. — A la campagne de Russie, vous faisiez partie, je crois, de la garde impériale ?

Drouot. — J'étais, en effet, colonel d'artillerie dans ce corps d'élite.

Thiers. — Souffrîtes-vous alors beaucoup ?

Drouot. — Notre marche, jusqu'à la Moscowa, ne fut qu'une suite de faciles victoires. Si les vivres manquèrent parfois à certains corps, c'est que l'on allait trop rapidement. Mais la garde n'éprouva jamais de contretemps fâcheux.

Thiers. — La garde donna-t-elle à la bataille de la Moskowa?

Drouot. — Si Napoléon ménagea l'infanterie et la cavalerie de sa garde, il n'en fut pas de même de l'artillerie : bien placées sur un petit monticule, nos batteries se surpassèrent.

Thiers. — Pourquoi Napoléon refusa-t-il de lais-

1. Bessières (1768-1813), duc d'Istrie, naquit à Prayssac (Lot), il se distingua dans un grand nombre de batailles, et notamment à Wagram. Napoléon lui dit : « Général, il faudrait charger le centre de l'ennemi déjà mitraillé par Drouot, mais il faudrait une charge à fond. » — « Sire, répondit Bessières, est-ce que j'ai l'habitude de charger autrement ! » Sa charge produisit son effet et assura la victoire. — Bessières fut tué d'un coup de canon à Lutzen. Napoléon fut tellement affligé de cette perte qu'il resta toute la nuit suivante rêveur et désolé dans sa tente, sans que personne osât le distraire de sa douleur.

Il y a une statue du général Bessières à Prayssac, et une autre à l'entrée du square de Cahors

ser combattre sa garde avec Ney et Murat, qui la lui réclamaient pour achever la victoire ?

Drouot. — S'il lui avait fallu recommencer une nouvelle bataille le lendemain, quelles troupes aurait-il pu opposer à l'ennemi ? En cette circonstance, Napoléon fut sage.

Thiers. — Restâtes-vous longtemps sur le champ de bataille ?

Drouot. — Napoléon avait hâte d'entrer à Moscou, et, le lendemain, la garde se mit en marche vers cette ville.

Thiers. — Napoléon n'avait-il pas prévu l'embrasement de Moscou ?

Drouot. — Il fut un peu surpris, quand il vit que l'ennemi lui abandonnait la ville sans la défendre. Néanmoins, il en prit possession, sans se douter du désastre qui l'y attendait.

Thiers. — Vous dûtes avoir beaucoup de peine à sauver votre artillerie de ce vaste incendie.

Drouot. — Avertis à temps, les officiers prirent les précautions voulues et montrèrent beaucoup de sang-froid pour maintenir l'ordre.

Thiers. — A quoi s'occupait Napoléon pendant les deux mois qu'il resta dans Moscou ruiné ?

Drouot. — Il espérait toujours que le czar lui demanderait la paix ; mais Alexandre ne cherchait qu'à gagner du temps. Napoléon passait des revues et s'occupait de son armée.

Thiers. — Quelle fut, pendant la retraite, et surtout au passage de la Bérézina, votre plus grande souffrance ?

Drouot. — Monsieur, ce n'étaient ni le froid, ni la faim, ni les fatigues de la campagne, ni les Russes qui nous inquiétaient, mais la douleur de laisser nos compagnons mourants sur la neige et de voir périr cette brillante armée, l'honneur et le salut de la France.

Thiers. — Et où puisiez-vous cette force morale, qui apprenait à l'armée à souffrir et à espérer?

Drouot. — Dans le travail et la prière.

Thiers. — Obligé d'employer tant de ruses pour échapper à la poursuite de l'ennemi, et prévoir tant de difficultés, aviez-vous des loisirs pour prier?

Drouot. — Voici un livre, qui ne m'a jamais quitté. Que de fois je l'ai lu dans l'embrasure d'une fenêtre, aux Tuileries, ou appuyé sur l'affût d'un canon ! Et lorsque les soins d'une journée de bataille ne me laissaient point le loisir d'en lire quelques passages, je le baisais avec respect, je montais à cheval, et volais avec plus d'ardeur à mes batteries.

Thiers. — Quel est ce livre qui faisait naître en vous tant d'enthousiasme ?

Drouot. — C'est l'*Évangile,* Monsieur. Le voilà encore, ce livre chéri, qui a parcouru l'Europe sur la poitrine de Drouot.

Thiers. — Que se passa-t-il dans l'armée lorsque l'empereur l'eut abandonnée après la Bérézina [1] ?

1. Un jour, le courrier de Paris, que l'empereur recevait régulièrement, même dans les neiges de la Russie, apporta à Napoléon la nouvelle de la conspiration du général Malet. D'autre part, l'état

Drouot. — Ce furent des cris, des pleurs et des sanglots. Nous crûmes que la victoire nous avait quittés. Jusqu'à ce jour, je n'avais pas compris le grand prestige que Napoléon exerçait sur ses soldats.

Thiers. — Murat ne commit-il pas une trahison en abandonnant l'armée pour revenir à Naples[1] ?

Drouot. — Il aurait dû partir plus tôt; car il était souvent en mésintelligence avec les chefs des divers corps.

Thiers. — Vous préfériez sans doute le prince Eugène?

Drouot. — Murat avait plus d'enthousiasme sur le champ de bataille; mais il était moins heureux dans la conduite de l'armée. Chez Eugène, l'oubli de soi-même et l'amour du soldat étaient portés jusqu'à l'héroïsme.

Thiers. — A Lutzen et à Bautzen la victoire fut-elle l'œuvre de la vieille garde?

Drouot. — Non, Monsieur : les conscrits firent

de l'Europe devenait inquiétant, et déjà de nouvelles alliances se formaient contre lui. Le 5 décembre 1812, huit jours après le passage de la Bérézina, l'empereur quitta furtivement l'armée pour se rendre, en toute hâte, à Paris, afin de remédier aux difficultés de la situation. L'armée ignorant le but de ce départ, se crut un moment abandonnée et trahie par son chef dont la présence suffisait pour adoucir tous les maux.

1. Murat était en mésintelligence avec les principaux chefs de l'armée, et notamment avec Davoust. Après l'abandon et l'incendie des immenses magasins d'approvisionnement de Vilna confiés à sa garde, abandon et incendie que tous les historiens qualifient de faute grave, il entendit souvent des murmures autour de lui. Voyant son étoile pâlir et craignant pour son royaume d'Italie, il quitta l'armée et se rendit à Naples, après avoir confié le commandement de l'armée au prince Eugène.

des prodiges de valeur, et leurs coups d'essais furent des coups de maître.

Thiers. — Pourquoi Napoléon, ne conclut-il pas la paix à Prague?

Drouot. — C'est qu'il y avait, Monsieur, dans ces conférences, une puissance qui poussait secrètement à la guerre. Ah! sans l'Angleterre, que de maux auraient été évités à notre patrie.

Thiers. — Napoléon choisit mal son champ de bataille à Leipzig [1].

Drouot. — Nous avions combattu en des circonstances moins favorables, et, sans la trahison des Saxons et des Wurtembergeois, la victoire nous serait restée fidèle.

Thiers. — Aussi vous vous vengeâtes cruellement à Hanau!

Drouot. — Nous ne pouvions faire autrement. Il fallait s'ouvrir un passage, l'épée à la main, ou rester tous prisonniers. Et, d'ailleurs, ce fut l'affaire de cinquante pièces d'artillerie, que je fis placer sur une hauteur dont les ennemis n'avaient pas su s'emparer.

1. Napoléon aurait pu choisir, en effet, une position plus avantageuse, mais sa tactique fut toujours de se porter en avant et d'effrayer les ennemis par son audace. Il appuya son armée sur l'Elster, qui n'avait qu'un seul pont, ce qui était un grand obstacle pour la retraite. Pour comble de malheur, un officier malavisé fit sauter cet unique pont, avant que vingt mille hommes d'élite qui combattaient encore dans les faubourgs de Leipzig, eussent opéré leur retraite. Ils devinrent les prisonniers des Russes.

Poniatowski se noya en passant le fleuve à la nage, vingt-quatre heures après avoir été nommé maréchal de France sur le champ de bataille de Wachau (premier jour de la bataille de Leipzig qui dura trois jours).

Thiers. — Napoléon montra beaucoup d'imprudence et de témérité dans la campagne de France en voulant combattre seul contre l'Europe tout entière.

Drouot. — Quand le sol de la patrie est envahi, c'est le devoir du souverain de tout tenter pour repousser l'ennemi.

Thiers. — Mais il était impossible d'espérer la victoire?

Drouot. — Ah ! Monsieur, si ceux qui devaient défendre Paris n'avaient pas capitulé avant l'heure[1], qui sait si les ennemis n'eussent pas trouvé leur tombeau sous les murs de la capitale?

Thiers. — Vous n'étiez pas riche alors, et Napoléon a dû vous récompenser de tant de dévouement à sa personne?

Drouot. — Avant de partir pour l'île d'Elbe, l'empereur m'offrit deux cent mille francs. Je les refusai. Je l'avais suivi dans sa gloire, je me trouvai heureux de l'accompagner dans l'exil. Et, d'ailleurs, qu'avais-je besoin d'argent? je pouvais vivre alors, comme je vis aujourd'hui, avec vingt-quatre sous par jour.

Thiers. — Vous fûtes, je crois, nommé gouverneur de l'île d'Elbe ; quel fut votre traitement?

1. Débordé par les ennemis qui arrivaient de toutes parts, Napoléon les laissait avancer sur Paris : son plan était de les acculer contre la capitale et de les prendre entre deux feux. Mais pendant qu'il exécutait son mouvement par Fontainebleau, il apprend que Paris a capitulé, le deuxième jour ; tandis qu'il avait dit aux chefs qui commandaient la place : « Trois jours me suffisent, mais il me faut trois jours, pour exécuter cette manœuvre ; tenez bon, et la victoire restera dans nos mains. »

INCENDIE DE MOSCOU

Drouot. — Dans le budget que je devais présenter à Napoléon, les *recettes* n'égalaient pas les *dépenses*. Et je ne portai pas de chiffre pour mon traitement.

Thiers. — L'empereur accepta-t-il ce budget?

Drouot. — Il s'aperçut de ma ruse et fixa, dès ce jour, mes émoluments à *six mille francs*. Mais je n'acceptai qu'à la condition qu'il me serait permis de les distribuer aux soldats plus pauvres que moi.

Thiers. — Ce fut, n'est-ce pas, la discorde entre les chefs de l'armée française qui amena la défaite à Waterloo?

Drouot. — Si certains chefs ne gardèrent à l'empereur qu'une fidélité douteuse, leur courage du moins ne faiblit point sur le champ de bataille. Pour moi, je fatiguai seize chevaux, et s'il y eut des traîtres, ils étaient à Paris avec Fouché.

Thiers. — Pourquoi avez-vous refusé de servir la France sous Louis XVIII?

Drouot. — S'il y avait eu encore des combats à soutenir, l'on m'eût toujours vu sur le champ de bataille. Mais il m'aurait fallu devenir courtisan et blâmer ce que j'avais défendu. Ce n'était point là mon rôle.

Thiers. — Vous deviez couler des jours heureux, vivant en sage, dans votre maison solitaire, au milieu des bruits de la ville. Vous jouissiez du calme après la tempête, du repos après l'agitation; mais depuis que vous êtes privé de la vue, l'existence doit être pour vous bien pénible et sou-

vent languissante. Aussi, général, je vous plains bien sincèrement.

Drouot. — Je n'ai jamais trouvé qu'il fût ennuyeux de vivre. Depuis que le bon Dieu m'a privé de la vue, l'existence a même plus de charmes pour moi.

Thiers. — Je vous prie, général, de m'expliquer ce mystère.

Drouot. — Monsieur, à mesure que le monde extérieur m'échappait, je sentais que mon âme s'unissait davantage à son créateur. Et cette causerie avec moi-même, cette prière continuelle qui murmure en moi, me fait trouver toujours les heures trop courtes et me rend heureux.

Thiers. — Vous attendez donc, je le vois, de Dieu seul la récompense d'une vie si bien remplie.

Drouot. — Oui, monsieur, de Dieu seul!

Thiers. — Et si Dieu vous en laissait la liberté, combien de temps resteriez-vous à l'attendre sans murmurer?

Drouot. — Tout le temps qu'il voudrait!!!

WITIKIND ET CHARLEMAGNE

Witikind était le chef de ces Saxons qui luttèrent longtemps, et souvent victorieusement, contre Charlemagne. Quoique vaincus en apparence, les Saxons relevaient toujours la tête ; à la voix héroïque de leur chef, ils reprenaient les armes et détruisaient tous les établissements du grand roi des Francs. Quelle que fût la rigueur de Charlemagne, il ne les réduisit réellement à l'obéissance qu'après la conversion de Witikind.

Pour donner plus d'intérêt à l'action, nous supposons que le fils de Witikind, qui commandait la cavalerie saxonne, fut gravement blessé dans un combat contre les Francs, fait prisonnier et remis entre les mains de Charlemagne, qui en eut soin comme de son propre fils.

Witikind vint près de Charlemagne à Attigny-sur-Aisne, pour le supplier de délivrer son fils (785).

La magnanimité du roi franc toucha profondément le cœur de Witikind, qui se soumit à Charlemagne et se convertit, sous l'influence de la grâce, à la religion catholique.

Witikind. — Je te salue, ô Roi ! Voilà cinq jours que j'ai quitté le ciel brumeux de la Saxe. J'ai chevauché péniblement à travers des pays inconnus, couverts de forêts immenses. Et j'arrive enfin à Attigny pour solliciter une faveur de ta générosité, car on m'a dit que tu étais bon et humain.

Charlemagne. — Je croyais, au contraire, qu'a-

près tes nombreuses révoltes tu venais te remettre entre mes mains et partager le sort de tes nombreux officiers qui sont mes prisonniers. Est-ce pour faire ta soumission que tu m'as demandé audience?

Witikind. — La victoire serait trop facile et ne t'attirerait aucune gloire.

Charlemagne. — Pour quelle cause as-tu donc sollicité cette entrevue? Parle, hâte-toi, car le roi des Francs n'a pas de loisirs à perdre en conversations inutiles.

Witikind. — Seigneur, tu peux lire sur mon front assombri la douleur qui m'oppresse et l'objet qui m'amène ici. Je viens te demander la grâce de mon fils prisonnier.

Charlemagne. — Ton fils!... que les droits de la guerre ont mis entre mes mains! ton fils, aussi rebelle que toi! ton fils, qui a tant de fois entravé la marche de mes troupes! Mais c'était lui qui commandait cette insolente cavalerie qui nous opposa tant de résistance!

Witikind. — Oui, sire, mon fils a de la fierté et de la bravoure, et c'est ce qui me le rend si cher. Il est doublement mon fils et je suis inconsolable en son absence. Mes pleurs ne cesseront que lorsque tu lui auras rendu la liberté.

Charlemagne. — Pourquoi toi-même, comme une torche incendiaire, as-tu si souvent allumé le feu de la révolte parmi les chefs saxons, qui avaient promis obéissance et fidélité au roi des Francs? Pourquoi les as-tu engagés à violer la foi des trai-

tés! Pourquoi aussi as-tu fait massacrer ces hommes de paix que j'avais envoyés, la croix à la main, pour instruire ta nation, lui apporter un bonheur qu'elle ne connaît pas et qu'elle ne saurait goûter ailleurs que dans la religion du Christ?

Witikind. — Plusieurs fois, j'ai convoqué les chefs saxons dans la forteresse d'Ehresbourg, et là, l'épée levée, autour de la colonne d'Irminsul et d'Odin, nous avons juré de combattre pour nos dieux et pour l'indépendance de la patrie. Et nous avons combattu vaillamment.

Charlemagne. — Pourquoi, après vos défaites, as-tu pris la fuite dans les épaisses forêts de la Germanie, au lieu de venir prêter, avec les autres chefs saxons, le serment de fidélité au souverain des Francs?

Witikind. — Ce n'est point la crainte qui a déterminé ma fuite; mais je ne voulais rien te promettre afin de ne pas engager ma foi. J'avais donc toute ma liberté pour reprendre les armes. Mais, sache que souvent mon fils, dans les assemblées des guerriers, a émis des avis contraires aux miens, et s'il a combattu contre toi, après les traités de paix, c'est que sa piété filiale ne lui a pas permis d'aller contre les résolutions belliqueuses de son père. Sa loyauté a toujours été égale à son courage.

Charlemagne. — J'admire ta fierté, Witikind; mais je ne puis accorder à ton fils une liberté dont vous abuseriez tous deux contre moi et contre la sainte cause que je poursuis.

Witikind. — O magnanime roi des Francs! ce

n'est point le guerrier qui t'implore, mais le père affligé dont les larmes arrosent tes pieds. O mon fils, toi le fier enfant du Nord, peut-être gémis-tu mourant dans les profondeurs d'un noir et humide cachot!

Charlemagne. — Ma religion m'ordonne de traiter mes prisonniers avec plus d'humanité.

Witikind. — Ah! je te remercie d'avoir été bon pour lui; il en avait tant besoin! Un cavalier de ses compagnons, échappé des mains de tes soldats, m'a assuré que mon fils avait reçu dans le sein une large blessure. Dis-moi, ô généreux roi des Francs, dis-moi, je t'en supplie, ce qu'il est advenu de mon enfant et ce que tu as fait pour lui.

Charlemagne. — Intrépide comme son père, il lutta vaillamment. Plusieurs fois, mes guerriers faiblirent sous les coups de ses compagnons, qu'il animait du geste et de la voix. Il se trouvait toujours au plus fort de la mêlée et y combattait avec acharnement. La victoire semblait rester de notre côté, lorsque je le vis monter sur un de ces vigoureux chevaux de la Frise, encourager les plus vaillants de ses soldats, se mettre à leur tête et porter le désordre dans nos rangs. Mais peu à peu les Francs firent des vides autour de ton fils, dont la fureur ressemblait à celle d'un tigre irrité. Il ne lui resta bientôt plus qu'une poignée de braves. Mais vers le soir tout céda à la valeur de mes guerriers. Ton fils reçut une blessure, il tomba de son cheval et fut traîné quelques instants dans la poussière.

Witikind. — O mon fils!...

Charlemagne. — On le releva mourant. Son œil presque éteint conservait encore sa fierté, ses lèvres se décoloraient visiblement et son sang s'échappait à gros bouillons de sa blessure béante.

Witikind. — O mon pauvre enfant! que n'étais-je alors à tes côtés, je t'aurais assisté dans ce moment terrible! Mais dis-moi, ô vainqueur des Saxons, dis-moi ce qu'il devint ensuite.

Charlemagne. — Je le fis porter dans ma tente, où l'on appela les hommes les plus habiles dans l'art de guérir les blessures. Ils retirèrent avec grand soin, mais avec beaucoup de peine, le fer resté dans la plaie. On lui donna ensuite un cordial généreux qui lui rendit ses sens. Il ouvrit enfin les yeux à la lumière et il s'écria : « O mon père! est-ce toi? » A ces mots, je lui tendis une main amie, qu'il serra, croyant tenir celle de son père; ses forces l'abandonnèrent encore. Mais depuis, la fièvre l'a quitté, sa blessure commence à se cicatriser, et bientôt tu pourras embrasser ce fils chéri.

Witikind. — O Charles! que les dieux des Saxons te bénissent, puisque tu as traité mon enfant comme ton propre fils. Désormais, tu es mon ami, mon bienfaiteur. Je veux accomplir toutes tes volontés. Oui, désormais, je t'obéirai fidèlement.

Charlemagne. — Ne me parle donc plus d'Irminsul; il n'a pas plus de puissance que l'arbre ou la colonne qui en est l'image. C'est à mon Dieu, au Dieu des Francs, au Dieu des chrétiens, le seul

véritable, que doivent s'adresser tes remerciements; car c'est lui qui a sauvé la vie de ton fils. Je ne suis qu'un instrument dont il se sert pour conduire les hommes à la vérité.

Witikind. — Oh ! le Dieu que tu sers, et qui t'inspire tant d'humanité, est sans doute un Dieu puissant et bon. Je veux apprendre à le connaître, afin de pouvoir le servir. Un jour, déguisé en mendiant, je m'introduisis dans ton camp, pendant que tes prêtres célébraient ce que vous appelez « les saints mystères ». Au moment où tes guerriers s'inclinaient avec un respect qui me saisit d'étonnement, je vis entre les mains du prêtre un enfant d'une beauté ravissante qui me souriait en me tendant les bras. Depuis, j'ai constamment devant les yeux les traits de ce bel enfant et j'avoue que je n'en ai pas vu de semblable dans toute la Germanie.

Charlemagne. — Je le comprends, ô Witikind; tu es déjà un bien-aimé de notre Dieu, puisqu'il t'accorde des faveurs qu'il nous refuse, à nous, ses vieux serviteurs. Qu'il en soit loué ! C'est lui-même qui t'appelle vers son temple sacré. Réponds à son appel. C'est lui-même qui t'a conduit ici et qui a permis que ton vaillant fils tombât entre mes mains, et tout cela pour ton plus grand bien. Quand tu auras reçu l'eau régénératrice des chrétiens, tu seras mon frère. Tu deviendras un héros chrétien, comme tu as été un héros dans les combats. Tu seras l'apôtre et le bienfaiteur de tes compatriotes.

Witikind. — Quel honneur pour moi de devenir le frère du grand roi des Francs ! Oui, je ferai ce que tu voudras et tout ce que voudra ton Dieu. Mon fils et mon peuple viendront aussi à toi.

Charlemagne. — Je te nomme, dès ce moment, grand duc de Saxe et gouverneur de tes peuples. Allons embrasser ton fils, faisons-le participer à notre bonheur, apprenons-lui sa prochaine délivrance et son retour dans sa patrie.

SOCRATE ET XANTIPPE

Socrate, le plus grand des philosophes du paganisme, vivait au quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Il enseignait la sagesse et les bonnes mœurs à la jeunesse d'Athènes, sa patrie, sans avoir d'école particulière pour réunir ses disciples, comme les autres philosophes et les rhéteurs. Il les instruisait dans les rues, sur les places publiques, partout où il en trouvait l'occasion. Il disait la vérité aux puissants comme aux faibles, et insinuait sa doctrine par des questions simples et graduées ; ce qui a fait donner à ce mode d'enseignement le nom de *méthode socratique*.

Socrate avait épousé une femme d'une humeur fort acariâtre, du nom de Xantippe, qu'il supporta avec une patience extraordinaire.

Ce grand philosophe eut la notion de l'existence d'un seul et unique Dieu, souverain et créateur. Il commençait à l'enseigner à ses disciples ; mais les Athéniens, si légers, si inconstants, après avoir écouté ses leçons et admiré la sagesse de sa doc-

trine, l'accusèrent de vouloir détruire la religion des dieux de la cité et le condamnèrent à boire la ciguë (l'an 400 av. J.-C.).

Xantippe. — Seras-tu donc toujours en retard?

Socrate. — Ma bonne Xantippe, des affaires importantes m'ont retenu plus longtemps que je ne croyais. Mais, en retour, je t'apporte un appétit capable de faire honneur aux excellents mets que tu m'as sans doute préparés.

Xantippe. — Et dire que c'est tous les jours que tu me fais ainsi attendre! N'as-tu donc ni cœur, ni volonté?

Socrate. — Allons, Xantippe, ne t'emporte pas. Apprends que nous traitions à l'Aréopage[1] une question fort grave, d'où dépend le salut d'Athènes et de la République.

Xantippe. — Ta République et ta philosophie te feront perdre la tête. Ma république et ma philosophie, à moi, c'est de manger le dîner quand il est servi. Et tu devrais avoir les mêmes vues que moi; je te l'ai dit mille fois, il faut que tu arrives à l'heure.

Socrate. — Il est de mon devoir de travailler au bonheur de la société, et lorsque, chemin faisant, je rencontre un citoyen qui a besoin d'être éclairé des lumières de la vérité, je ne puis différer de l'instruire, ni perdre l'occasion de lui faire du bien.

1. Tribunal chargé de veiller au maintien des lois et des bonnes mœurs d'Athènes.

Xantippe. — La société, la société!... qu'elle s'occupe d'elle-même, et toi de tes propres affaires, qui vont d'ailleurs si mal.

Socrate. — Il faut bien qu'il y ait des hommes dévoués pour s'occuper des affaires publiques ; des hommes qui luttent contre les passions subversives, en instruisant le peuple, pour le porter à louer les dieux ; des hommes qui cherchent à faire triompher la vertu par la vérité de leurs doctrines et la régularité de leurs mœurs.

Xantippe. — De quelles sottes niaiseries viens-tu assourdir mes oreilles? me prends-tu pour une prêtresse des muses, insipide philosophe?

Socrate. — A vrai dire, tous les hommes ne peuvent remplir ce rôle, mais il faut néanmoins des chefs dépositaires de l'autorité, pour commander et conduire les citoyens dans la voie de la prospérité et du bonheur.

Xantippe. — C'est moi qui commande ici, et je voudrais que tu comprisses bien que le premier degré du bonheur dont tu accommodes tous tes discours est de rester chez soi, au lieu d'aller parcourir tous les jours la ville comme un insensé.

Socrate. — Quand on a reçu de la divinité l'intelligence et le savoir, il faut en faire part à ses disciples.

Nos journées, ma bonne amie, ne sont remplies qu'en proportion du bonheur que nous procurons à ceux qui nous entourent.

Xantippe. — Ah ! cruel ! Tu m'en procures à moi du bonheur, en me faisant tous les jours

souffrir sans pitié ni merci ! Je n'en ai jamais connu auprès de toi. Et tu oses me dire que ton existence est consacrée au bonheur de tes semblables, impudent, effronté philosophe !... Oui, ta vie sera donc bien remplie lorsque tu auras endoctriné Athènes avec toutes tes sottises, et que tu auras fait le supplice de Xantippe, ta femme.

Socrate. — Je dois pourtant instruire la jeunesse partout où elle se trouve : sous les portiques du temple de Bacchus, comme à l'entrée de celui de Minerve, dans les rues, sur les places, dans les festins, comme dans les jeux publics. Socrate doit encore inspirer de la modération à Alcibiade, c'est-à-dire aux ambitieux, aux libertins, et de la soumission aux esclaves. Voilà ma destinée, Xantippe.

Xantippe. — Et ton zèle te rapporte beaucoup de profit, n'est-ce pas ? Tu réussis à te rendre ridicule, voilà tout. — C'était le jour de la fête des moissons : Sapho et Leucippe m'avaient accompagnée au Pirée pour voir monter sur leurs vaisseaux les habitants de Salamine, qui se retiraient de la fête en chantant des hymnes à Cérès. Et tandis que tu philosophais sur le quai, à un stade[1] de nous, avec de jeunes écervelés, des gamins se moquaient de toi, tiraient le pan de ta tunique, en criant : « Voyez, voyez le philosophe qui débite sa sagesse. » Et chacun riait de les voir faire. Cette scène se renouvelle tous les jours, sous les divers

1. Le stade valait vingt-cinq pas, soit environ vingt mètres.

portiques, où tu te rends avec les oisifs et les rhéteurs. On te honnit, on te bafoue, et tu y reviens toujours. As-tu donc perdu le sentiment de ta dignité de citoyen athénien ?

Socrate. — N'excite pas ta bile, ma bonne femme; calme, calme ton humeur chagrine. Ces gens-là sont plus à plaindre qu'à redouter. Et puis, j'aime mieux souffrir le mal que de le faire. Si on se moque de moi, c'est un grand bien, parce que ces moqueries m'exercent à la patience. Les dieux savent bien qu'en entrant ici je trouve Xantippe.

Xantippe. — Ils finiront par te traîner dans la boue et par causer ta perte. Mais à cette nouvelle, on n'entendra pas les cris, ni les sanglots de Xantippe. Ce sera pour moi le jour de la délivrance. Qu'ils se hâtent donc de faire mon bonheur, puisque tu n'y as pas réussi !

Socrate. — J'ai remis le soin de mes jours entre les mains de Dieu, seul tout-puissant. Il n'abandonne pas les hommes qui se confient en lui.

Xantippe. — Quand tu es ici, tu fais mon tourment; quand tu es absent, tu le fais encore, car, à toutes les heures du jour, des gens de toutes les conditions viennent te demander, et cela mille fois. Les uns crient : « Où est Socrate? » les autres se fâchent de ce que tu n'es pas là : ils rentrent, ils sortent, ils vont, ils viennent, ils montent, ils descendent. Je ne sais que devenir. J'ai beau fermer ma porte, j'ai beau m'impatienter, je n'en finis pas avec le tapage. C'est un vacarme, c'est

un tumulte continuel ; c'est une situation insupportable qui doit avoir un terme, et je veux, Socrate, que cette comédie finisse ; elle n'a déjà que trop duré.

Socrate. — Mais il serait cruel d'empêcher ceux qui ont soif de vérité et de sagesse de venir se désaltérer à la source où ils estiment les trouver.

Xantippe. — Ma vie n'est pas tenable ; j'aime mieux aller servir comme esclave dans un village de la Béotie[1] que de rester plus longtemps la femme d'un philosophe.

Socrate. — Non, non, Xantippe, il faut que tu restes ici. J'ai toujours besoin de toi, ma bonne amie ; ma patience est encore si imparfaite ! Et puis, ne faut-il pas que tu apprennes aussi à supporter les maux qui nous assiègent de toutes parts. Ceux qui n'ont pas souffert ne connaissent pas la vie, et je les plains sincèrement.

Xantippe. — Insupportable sermonneur, que n'es-tu anéanti dans les profondeurs de la terre ou de la mer ? Je veux te...

Socrate. — Parle doucement, car on pourrait t'entendre du dehors, et l'on rirait de toi aussi.

Xantippe. — Ce n'est pas assez que nos voisins entendent mes justes plaintes ; je voudrais qu'elles retentissent dans les rues, sur les places publiques, dans les temples et par toute la Grèce. Périsse le jour où le prêtre de Diane unit notre destin ; péris-

1. Les habitants de la Béotie passaient pour les plus grossiers de la Grèce.

sent ceux qui consentirent à cette funeste union, d'où naissent tous mes malheurs; périsse cette langue que je voudrais t'arracher pour la réduire en poussière; périssent tous ceux qui te soutiennent et t'encouragent à ne point subir l'influence de Xantippe; périssent aussi les dieux, s'ils prennent parti contre moi!

Tiens, philosophe imposteur, époux dénaturé, monstre d'ingratitude, reçois à la figure ce vase plein d'eau sale; qu'il te lave ta tête encrassée de folie et de sottise...

Socrate. — Dans ce violent orage, après tant de tonnerre il fallait bien un peu de pluie.

FAIRFAX, LORD CAPEL ET SON FILS ARTHUR

OU LE SIÈGE DE COLCHESTER (1648)

Sous Charles Ier, roi d'Angleterre, la guerre civile désola tout le pays. Les troupes royales furent souvent battues par celles du Parlement, que commandait lord Fairfax. Cromwel fut le principal auteur de cette sanglante révolution. (Voir, 2e série des *Fleurs de l'Histoire*, *Cromwel et Claypole*.)

Lord Capel était à la tête de l'armée royale.

Après plusieurs désastres, il s'enferma, avec les principaux officiers demeurés fidèles à la cause du roi, dans la ville de Colchester, place forte où Fairfax vint les assiéger. Voyant la résistance opiniâtre et héroïque que l'armée royale faisait aux assiégeants, et connaissant d'ailleurs la haute valeur de lord Capel, Fairfax voulut tenter de gagner à la cause des fédérés cet honnête homme, ce brave officier dont la défection eût porté un coup mortel à la monarchie.

A cet effet, il prépara une entrevue dans une tente qu'il fit dresser entre le camp des fédérés et

la ville. Une fois en conférence, si lord Capel ne se rendait pas à ses désirs, le farouche Fairfax pensait triompher de son ennemi par une infâme machination digne d'un traître. Le fils unique de lord Capel, âgé de seize ans, étudiait dans un collège de Londres. Il le fit enlever, et, après avoir vainement cherché à séduire le père, il fait paraître le fils enchaîné au milieu d'un groupe de soldats, qui appuyaient un poignard nu sur la poitrine du malheureux jeune homme. Mais ce coup de théâtre n'affaiblit point le courage de lord Capel, qui demeura aussi inébranlable que le rocher assailli par la tempête.

Dans le dialogue suivant on retrouvera les détails de cette entrevue des deux chefs, et la contenance également héroïque de lord Capel et de son fils.

Fairfax. — Milord, j'ai ménagé cette entrevue pour vous communiquer des nouvelles fort importantes.

Capel. — Parlez, je vous écoute.

Fairfax. — La ville que vous défendez avec tant vaillance va bientôt tomber en mon pouvoir.

Capel. — Vous ne l'avez pas encore... Sont-ce là des nouvelles ?

Fairfax. — Les vivres vous manquent déjà, vos munitions sont épuisées, et la maladie décime vos troupes ainsi que les habitants.

Capel. — Toutes choses fort exagérées ; d'ailleurs, je vous le prouverai bientôt.

Fairfax. — Ecoutez : le parti du roi est désormais perdu. Son armée a été battue par moi à Naseby ; le peuple se soulève de toutes parts contre lui ; ses meilleurs amis l'abandonnent.

Capel. — Dans les partis, il se trouve toujours des lâches qui foulent aux pieds les principes de l'honneur, pour ne chercher que leurs propres intérêts. On peut se passer de ces gens-là quand il s'agit de faire triompher une cause juste.

Fairfax. — Ne vous obstinez pas à défendre un parti vaincu. Dites-moi, quelle somme voulez-vous pour me livrer la ville ?

Capel (avec indignation). — A moi, de l'argent pour trahir la cause que je sers ! Milord, vous ne me connaissez donc pas !

Fairfax. — Venez avec nous. Tenez, au nom du Parlement dont je suis ici le représentant, je vous offre le gouvernement d'une province et toutes les dignités qui vous seront agréables.

Capel. — Ni l'argent, ni les honneurs ne me feront jamais trahir mon devoir.

Fairfax. — Si vous résistez, quand nous nous serons emparés de la ville, nous vous ferons fusiller.

Capel. — La mort sur le champ d'honneur est glorieuse ; je l'accepterai avec joie. La trahison empoisonnerait mes derniers jours et serait une tache à jamais infâmante pour ma famille. Non, non, jamais lord Capel ne sera un traître !

Fairfax. — Alors soyez sensible à l'intérêt de ceux que vous aimez.

Capel. — Toute ma famille pense comme moi, et

si elle m'entendait, elle applaudirait à ce que je dis.

Fairfax — Est-ce là votre dernière parole?

Capel. — Oui, je le jure devant vous et devant ceux qui vous entourent. Je reste fidèle à mon roi et à mon serment. (Il se lève brusquement pour sortir.)

Farifax. — Arrêtez, vous n'avez pas tout entendu, et puisque je n'ai pu vous convaincre, je vais faire parler quelqu'un qui aura sur vous plus de pouvoir que moi.

(En ce moment, le fils de lord Capel entre dans la tente, gardé par des soldats, et l'un deux appuie sur la poitrine du jeune homme la pointe d'un poignard).

Milord, voyez cet enfant, votre réponse décidera de sa vie. Il est libre, si vous vous rendez; il va être frappé sous vos yeux, si vous résistez plus longtemps.

Capel. — Que vois-je!... malheureux!... Après avoir abandonné notre cause, contrairement à toute justice, par une insigne trahison, vous vous êtes emparé de mon fils!...

Fairfax (à l'enfant). — Parlez à votre père : dites-lui qu'il me rende cette ville sur-le-champ, et s'il refuse, je le jure, vous allez périr sous ses yeux.

Arthur. — O mon père! cet homme ne m'arrachera pas une parole contraire aux sentiments que vous m'avez inspirés. Qu'il me tue, s'il le veut, je mourrai digne de mon père!

Capel. — O mon fils! tu sais combien je t'aime. Mais je te déshonorerais si, pour toi, je trahissais mon Dieu, mon roi et mon serment. Non, jamais! Ta vie est entre les mains de cet homme. On en-

viera ton sort si, dans un âge si tendre, tu as l'honneur de mourir pour ton roi et pour ton Dieu. Je pars, je vais défendre la ville jusqu'à la mort!

Arthur. — Adieu, mon père, ne plaignez pas mon sort. — (A Fairfax.) Allons, milord, complétez votre œuvre, consommez votre trahison, donnez l'ordre de me faire périr. Je suis prêt, accomplissez votre serment!

Fairfax. — Non, je n'accomplirai pas une action aussi cruelle, mais tu me serviras d'otage. J'admire ta fermeté et la conduite de ton père. Gardes, emmenez-le!

Malgré l'héroïsme de leurs chefs, les habitants de Colchester ne purent résister longtemps aux assaillants. Les vivres manquant dans la place, ils furent réduits à une telle extrémité qu'ils n'eurent bientôt plus la force de tenir leurs armes.

Le Parlement eut la lâche cruauté de faire mourir les principaux défenseurs de cette ville qui étaient tous des héros.

JACQUES CŒUR

(1400-1456).

Jacques Cœur était le plus fameux commerçant qu'il y eût en France sous le règne de Charles VII. Il avait à peu près le monopole du commerce avec l'Orient. Ses nombreux navires sillonnaient la Méditerranée et abordaient en Égypte, en Syrie, en Afrique, etc.

Un des premiers, il avait compris le rôle que pourrait jouer la France, par son commerce et ses relations, dans les contrées de l'Orient.

Sur le frontispice de son bel hôtel de Bourges, Jacques Cœur avait fait graver cette devise à laquelle il fut toujours fidèle : *A cœur vaillant, rien d'impossible.*

Son commerce lui avait rapporté d'immenses richesses, qu'il distribuait avec une munificence toute royale. Il entretenait à ses frais quatre armées, et malgré ses dépenses, il avait pu prêter ua

roi vingt-quatre millions pour continuer la guerre contre les Anglais.

Nommé argentier du roi, il administra les finances avec sagesse et intégrité, et enrichit le Trésor.

Ruinés par la guerre avec les Anglais (la guerre de Cent-Ans), les seigneurs lui avaient emprunté des sommes considérables. Ne pouvant les lui rendre, ils voulurent se débarrasser de lui par le crime, et lui intentèrent un procès inique, où ses accusateurs devinrent ses juges. Il fut condamné à mort et ses biens furent confisqués. Charles VII, qui aurait dû défendre son fidèle serviteur, le laissa condamner injustement; il se contenta de commuer la peine de mort en celle d'une prison perpétuelle. On l'enferma dans un couvent de Cordeliers, à Beaucaire, où il se fit remarquer par sa piété, sa résignation et sa grandeur d'âme. Un de ses principaux commis, Olivier Duvillage, déguisé en moine, prépara son évasion. Jacques Cœur se retira ensuite à Rome, et le pape Nicolas V lui donna le commandement d'une flotte contre les Turcs.

C'est pendant cette expédition qu'il fut tué à Chio (1456).

Le dialogue suivant a lieu à Beaucaire, pendant la nuit, dans le jardin du couvent des Cordeliers.

JACQUES CŒUR ET OLIVIER

Jacques Cœur (seul). — La solitude a des charmes qui m'étaient inconnus. Elle favorise une sainte rêverie que j'aime. Dans le silence et la tranquillité de ce cloître, je goûte plus de douceur et de repos qu'au milieu du tumulte et du tracas des affaires.

Heureux qui sait mettre ses sentiments en harmonie avec la religion!

Ici, la nature me semble plus belle : les fleurs ont plus de grâce et de parfum, les arbres plus de verdure; le ciel me paraît plus azuré et le vent plus doux.

Dégagée de tout souci terrestre, mon âme acquiert plus de sensibilité. Comme la nymphe et la chrysalide, elle se détache de l'enveloppe qui la tient captive. Les vains bruits du monde, les clameurs de la foule viennent expirer contre les murs de cette pieuse enceinte et sont impuissants à troubler mon recueillement. Je n'entends que le chant des oiseaux, qui se réjouissent avec moi, le bruit de l'onde bouillante qui se précipite vers la mer, ou les accents de l'office divin, plein de poésie, surtout à l'heure des Matines. Je vis beaucoup moins par l'esprit que par le cœur. Heureux ceux qui savent trouver leur bonheur en eux-mêmes!

Ah! les ingrats, en m'enfermant dans cet asile,

ils espéraient, sans doute, me rendre malheureux et abréger mes jours! Était-ce là ce que méritaient mes bienfaits?... Ils m'ont accusé d'avarice, de concussion et autres infamies dont j'étais incapable. Moi, m'accuser d'avarice, de concussion! moi qui payais leurs folies, moi dont le plaisir était de fournir au roi l'argent nécessaire pour chasser les ennemis de la France, moi qui lui disais : « Sire, ce que j'ai est à vous! »

Ah! pleure, roi infortuné, pleure! Tes courtisans ont éloigné de toi un de tes sujets les plus fidèles. Où trouveras-tu un ami qui t'aime autant que Jacques Cœur, et qui te serve avec un dévouement aussi désintéressé?

Pendant que mes jours s'écouleront, adoucis par la prière, tu sentiras le remords empoisonner tes fêtes, et tes courtisans se riront de ta douleur.

Qu'ont-ils fait de la fortune que j'avais amassée avec tant de peine et d'économie? Ils l'ont misérablement dissipée. — Si, encore, ils avaient laissé un morceau de pain à mes fidèles serviteurs? J'avais rêvé de faire de la France l'entrepôt du commeree avec le monde entier. La Méditerranée eût été un lac français. Quel bel avenir pour ma patrie!... Par son commerce, elle devenait la reine des nations. Elle eût répandu son influence bienfaisante sur tous les peuples de la terre; elle eût semé sur des rivages inconnus, avec les végétaux et les produits de nos climats, le germe de nos arts et de notre civilisation.

Précédée de la croix, elle eût porté le bonheur

en tous lieux et créé des rapports de bienveillance et de solidarité entre les membres épars de la grande famille humaine.

Et maintenant tout cela n'est plus qu'un rêve, à peine un souvenir!

Seul, Olivier, mon cher Olivier, m'avait compris; lui seul eût été capable de sauver quelques débris de cet immense naufrage et de réaliser les desseins de ma noble ambition. Mieux que personne il connaît les peuples orientaux; mieux que personne il eût pu nouer avec eux des relations pacifiques et amicales, détournant de leur course les navires de la Méditerranée. Mais peut-être aussi mes ennemis, craignant son influence, l'auront-ils prévenu et enfermé dans quelque sombre cachot. Ah! s'il en était ainsi, qu'il trouve une solitude aussi agréable que la mienne, et qu'il y goûte une résignation calme et douce comme celle de son maître. Puisse son âme généreuse oublier le monde pour ne trouver du bonheur qu'en Dieu seul! Que tous les habitants de ce noble pays soient heureux, et que la France, chassant les Anglais, ses cruels oppresseurs, retrouve sa prospérité!

Depuis quelques jours, il est arrivé un moine qui semble m'épier. Dans le cloître, au sortir de la chapelle, dans les allées, partout son regard me cherche et semble vouloir me pénétrer. Je trouve à ce religieux des allures un peu étranges, et dans son visage, que je considère furtivement, il y a quelque chose qui me paraît extraordinaire.

Si je l'approche, il m'évite, et souvent il se couvre de son capuchon. — Serait-ce un espion attaché à ma suite? Sans tarder, je vais tâcher d'éclaircir ce mystère.

A cette heure, tout dort dans le couvent, pas une lumière n'éclaire les cellules, la lune seule brille dans le ciel; le vent gémit doucement dans les arbres, il m'invite à la prière et au repos.

Mon Dieu! bénissez Jacques Cœur. Il s'abandonne entre les bras de votre miséricorde; votre Providence sera toujours pour lui une mère vigilante. J'adore vos desseins, ô mon Dieu! et je bénis la main qui me frappe.

Mais j'entends du bruit; quelqu'un s'avance vers moi. Voyons! qui donc vient troubler ma solitude à cette heure silencieuse?

Olivier. — C'est celui qui vous aime et qui vous sera dévoué jusqu'à son dernier soupir.

Jacques Cœur. — Quoi! cher Olivier, est-ce bien ta voix que j'entends? N'est-ce point un de ces rêves qui nous trompent si souvent pendant notre sommeil? N'est-ce point une illusion?

Olivier. — Oui, c'est moi-même, ô mon cher et digne maître! C'est pour vous servir, pour vous sauver que je suis entré dans ce couvent, où je savais que vous habitiez, victime de l'intrigue et de la jalousie.

Jacques Cœur. — Je te remercie, Olivier; ta générosité m'était assez connue. Dirais-tu encore adieu à tous les plaisirs terrestres pour venir ici partager volontairement ma captivité?

Mais non, tu partageras plûtot mon bonheur. Ensemble, cher ami, comme autrefois dans l'embarras des affaires, oubliés des hommes et connus de Dieu seul, oui, dans le recueillement et la prière nous coulerons des jours plus calmes et plus sereins que dans le monde.

Olivier. — Qu'importe, il vous faut quitter ces lieux et reprendre votre place dans la société.

Jacques Cœur. — Que dis-tu? Ne me parle plus du monde, ni de ses misères; laisse-moi vivre heureux loin des hommes, loin des intrigues de l'ambition.

Mes juges croyaient me perdre, et ils ne m'ont fait aucun mal; au contraire, ils m'ont fait grand bien en me délivrant du souci des affaires. Je leur dois cette chère solitude et toutes les joies que j'y goûte.

Olivier. — Vous ne les goûterez pas longtemps, car ils en veulent à votre vie. Il faut leur épargner ce nouveau crime.

Jacques Cœur. — Mes jours sont comptés devant Dieu, et je sacrifierai aussi facilement ma vie que j'ai sacrifié ma fortune.

Olivier. — Comment pourriez-vous ne pas en vouloir à ces misérables qui vous ont dépouillé de tous vos biens, de votre réputation même, et qui trament, dans l'ombre, votre mort prochaine?

Jacques Cœur. — Je n'ai de ressentiment contre personne, ma mémoire ne garde le souvenir que des bienfaits. Je puis sourire à mes ennemis.

Olivier. — Heureusement, ils ont trouvé plus

d'obstacles qu'ils ne le pensaient. J'ai pu recueillir une grande partie de votre fortune. La plupart de vos serviteurs me sont restés fidèles. Ils seront toujours heureux de vous servir. Nous avons fait le projet de fonder à Rome, avec la protection et l'appui du Pape, un nouveau centre de commerce où nous pourrons renouer vos anciennes relations et rétablir vos affaires.

Jacques Cœur. — Ma mission est terminée dans ce monde. Sans me plaindre, je veux accomplir les décrets de la Providence.

Olivier. — Rendez-vous à mes avis. Pourquoi vouloir rester à la merci de vos ennemis qui ont tout organisé, vous dis-je, pour vous faire mourir? Croyez-moi, vos jours sont en danger.

Jacques Cœur. — Je n'ai jamais vu les événements, quels qu'ils fussent, se tromper sur le sort des âmes véritablement chrétiennes. Je reste ici.

Olivier. — D'ailleurs, le roi se repent de vous avoir laissé condamner [1]; vous pourriez encore lui être fort utile.

Jacques Cœur. — Il est entouré de trop de courtisans qui l'obsèdent à toutes les heures du jour. Il est plus à plaindre que moi.

Olivier. — Toutes les difficultés seront vaincues. Et puis, mon cher maître, avez-vous oublié votre héroïque devise : *A cœur vaillant, rien d'impos-*

1. Deux actes d'ingratitude pèsent sur la mémoire de Charles VII. L'abandon qu'il fit de Jeanne d'Arc aux Anglais et la condamnation de Jacques Cœur, qu'il pouvait empêcher.

sible! Si vous êtes insensible aux conseils de votre ami, rendez-vous à la voix du Pape.

Jacques Cœur. — As-tu vu personnellement le Souverain Pontife?

Olivier. — Je me suis rendu à Rome et nous avons eu ensemble un long entretien. Il m'a répété, à plusieurs reprises : « J'aurais besoin d'un homme qui connût les peuples orientaux, pour négocier avec eux des affaires importantes. Seul, Jacques Cœur pourrait mener à bonne fin ces négociations. Qu'il se rende à mon appel. »

Jacques Cœur. — A la voix du Pape, je n'hésite plus. Je pars, dussé-je mourir en chemin.

Olivier. — Maître, vous me rendez l'espérance et la vie.

Jacques Cœur. — Voyons, quel est ton plan d'évasion?

Olivier. — Demain, après Matines, je me rends chez le prieur; je lui dis que je ne me sens pas fait pour la vie monastique. Je me suis assuré qu'il ne s'était point douté de mes projets. Il ne s'opposera point à ma sortie. Un bateau nous attend sur le Rhône, à Tarascon. A minuit, je traverse le fleuve sur une barque, je fais percer sans bruit le mur du clos, derrière la charmille, et, quand l'aube commencera de poindre, nous serons loin d'ici.

Jacques Cœur. — Plus que jamais, Olivier, j'admire ton dévouement à ma personne, à ma cause. On pourrait s'apercevoir de notre absence. Séparons-nous, et à demain, à minuit.

VUE DE ROME.

Jacques Cœur (seul). — Demain donc, je vais quitter ces lieux où j'ai vécu pauvre et oublié.

Saint monastère qui m'abritas pendant des jours heureux, je le sens, je vais regretter tes murs austères. Adieu ! mon bonheur finit avec ma prison. Je retourne dans le monde, où je retrouverai la haine, l'envie et le malheur. Mais mon âme est à Dieu, mon cœur à la France, et les forces qui me restent encore seront au service du Pape et de la religion.

Jacques Cœur et Olivier exécutèrent leur projet, à minuit, comme ils l'avaient formé

DU GUESCLIN ET LA RELIGIEUSE

Sous le règne de Charles V, les Anglais espéraient toujours s'emparer de la France.

Après avoir débarqué à Calais (1370), sous le commandement de Robert Knolles, ils se dirigèrent sur Paris; mais ils trouvèrent, sur leur passage, les campagnes ravagées et partout aussi une vigoureuse résistance [1].

Robert Knolles, manquant de vivres, divisa son armée, qui se répandit en petits corps sur les rives de la Mayenne.

Du Guesclin, qui venait de recevoir l'épée de connétable, ne leur laissa pas un moment de répit. Il les surprit à Pont-Vallain (Sarthe), et sut si bien profiter de sa victoire, que les Anglais ne purent s'échapper. Robert Knolles, voyant sa détresse, fut obligé de licencier ses troupes.

1. Ne pas confondre ce débarquement avec celui qué fit, en 1373, le duc de Lancastre, à la tête de trente-six mille hommes. Il traversa la France depuis la Somme jusqu'à la Garonne; mais arrivé à Bordeaux, il n'avait que six mille hommes hâves et exténués.

C'est pendant cette expédition qu'eut lieu la défense d'un couvent de religieuses par Du Guesclin, dont le dialogue suivant donne l'historique.

Du Guesclin. — O bonheur! j'arrive avant les Anglais. Mais, mon cheval m'a bien servi. Tout est tranquille, tout repose dans ce lieu solitaire; on n'entend que le bruit des eaux. La lune seule semble veiller à la garde de cet asile béni. Les habitantes du monastère dorment paisiblement, sans se douter du danger qui les menace.

Voyons, examinons un peu l'extérieur du couvent. Le fossé est plein d'eau, les murailles sont hautes, elles paraissent fortes et solides, capables de résister à un assaut; le pont-levis est bien défendu par des meurtrières; les créneaux et les tours sont en bon état. Tout va bien [1]. Mes compagnons ne tarderont pas à me rejoindre. Ah! messieurs les Anglais, je vous en jouerai plus d'une avant que vous puissiez aller faire vos dévotions à Notre-Dame de Paris.

Allons, pénétrons dans l'intérieur, préparons tout pour la défense. Mais comment se faire entendre? Je vais effrayer ces bonnes religieuses qui reposent autour du saint lieu dont la faible lumière se reflète par ce vitrail. Pauvres femmes! Elles ne se doutent pas que la foudre gronde déjà

1. Au moyen âge, bon nombre de couvents établis dans des solitudes avaient souvent la même architecture et les mêmes moyens de défense que les châteaux forts de l'époque, et, comme eux, ils subissaient parfois des assauts et des sièges.

au-dessus de leurs têtes. (Il frappe à coups redoublés.) Personne ne vient. On le voit, le sommeil du juste n'est point agité, même au milieu des orages. (Il frappe encore.) Enfin, les voilà réveillées, car j'entends le bruit de pas lointains. Ne les effrayons pas et ne nous faisons pas connaître.

La Religieuse. — Qui frappe à cette heure avancée de la nuit? Est-ce un malheureux qui réclame du secours ou quelque pèlerin égaré dans ces lieux ?

Du Guesclin. — Je ne suis ni un malheureux, ni un pèlerin, mais un défenseur de l'opprimé et un ennemi des Anglais.

La Religieuse. — O mon Dieu ! c'est un soldat ! Ne pourriez-vous pas continuer votre route ? Les chevaliers ne sont jamais reçus ici.

Du Guesclin. — Moi, je m'arrête partout où la fatigue me surprend, partout où il y a du bien à faire et des ennemis à combattre. Vite, ouvrez ou j'enfonce la porte.

La Religieuse. — Je vous assure, bon chevalier, qu'il n'y a point ici d'ennemis à combattre. Nous ne sommes que de pauvres filles inoffensives, qui partageons notre temps entre le travail et la prière.

Du Guesclin. — Sachez, ma Sœur, que je ne fais la guerre ni aux femmes, ni aux faibles, ni aux vieillards. Les enfants et les religieuses sont toujours sous ma protection, et, si je ne suis immédiatement introduit dans votre couvent pour en organiser la défense, demain, à la naissance du jour, il sera assailli et livré aux flammes par les

Anglais, et vous serez toutes prisonnières et livrées aux injures des plus cruels oppresseurs de notre patrie.

La Religieuse. — Mais qui êtes-vous donc, brave chevalier? Dites-moi votre nom avant que je vous introduise.

Du Guesclin. — N'avez-vous pas entendu parler de l'homme le plus laid qu'il y ait entre Rennes et Dinan ? ou, si vous aimez mieux, c'est Bertrand Du Guesclin qui vient vous secourir !

La Religieuse. — Oh ! le bon connétable ! l'ami et le défenseur de la religion, le soutien du faible, du pauvre et de l'orphelin. Soyez le bienvenu, vous, le bienfaiteur de tous les malheureux. Que ne vous ai-je reconnu tout de suite ?

Du Guesclin. — Bientôt mes compagnons arriveront par des chemins détournés, un à un, deux à deux ou par petits groupes de trois ou quatre [1], afin de ne pas donner l'éveil aux Anglais. Il faut tout préparer pour bien les recevoir. Ils seront, eux et leurs chevaux, exténués de fatigue. Hier, nous avons battu les ennemis avec un grand acharnement ; comprenant les dangers qui vous menaçaient, nous n'avons pas voulu prendre du repos et nous sommes accourus en toute hâte pour vous défendre.

La Religieuse. — Vite, Sœur Justine, vite, vite, faites sonner le lever avec la grande cloche, et que

1. La tactique de Du Guesclin consistait à *se diviser pour marcher et à se réunir pour combattre.*

les religieuses s'empressent de tout préparer pour recevoir dignement le bon connétable et ses braves compagnons.

Du Guesclin. — Je ne veux point pénétrer dans l'intérieur du couvent. Je passerai la nuit dans cette salle extérieure, avec mes hommes d'armes, et demain, quand les Anglais se présenteront pour combattre des religieuses, croyant Du Guesclin loin d'ici, nous leur ferons subir un échec dont Édouard sera consterné [1].

La Religieuse. — O mon Jésus! donnez-nous la victoire...

Du Guesclin. — Ne craignez rien, ma Sœur, Du Guesclin et ses Bretons n'ont pas l'habitude de trembler devant leur ennemis. Mais si nous n'étions pas venus à temps, qu'auriez-vous fait, en face des Anglais?

La Religieuse. — Nous aurions prié et souffert.

Du Guesclin. — Ces deux armes ne sont pas mauvaises, mais pour combattre il en faut une troisième.

La Religieuse. — Bon connétable, quel sera notre rôle au moment du combat?

Du Guesclin. — Vous irez prier à la chapelle le Dieu des armées, et les plus courageuses viendront soigner les blessés. Après le combat, je laisserai ici quelques hommes, qui suffiront à repousser toute autre attaque, et je partirai immédiatement après; peut-être même n'entrerai-je pas dans le

1. Édouard III, roi d'Angleterre.

couvent, car d'autres dangers réclament ailleurs ma présence. Ma Sœur, je vous recommande mes blessés. Qu'ils trouvent ici tous les soins qu'exigera leur état. Vous ferez célébrer un service pour ceux qui auront succombé. Vous soignerez même les ennemis et vous ferez enterrer leurs morts.

La Religieuse. — Toutes vos intentions seront fidèlement exécutées. Que le bon Dieu vous bénisse et qu'il fasse réussir toutes vos entreprises!

Au point du jour, les Anglais arrivèrent en effet, assiégèrent le couvent, mais ils furent vigoureusement repoussés, comme Du Guesclin l'avait prévu.

Quelques jours après, le brave connétable gagnait, sur Knolles, la bataille de Pont-Vallain.

Mme SWETCHINE, LE GÉNÉRAL, LE MARIN ET LE POÈTE

(VICTOR HUGO)

OU CE QUI M'ÉMOTIONNE LE PLUS

Soymonos Swetchine[1] était une dame russe, convertie au catholicisme par la lecture d'ouvrages de controverse religieuse.

A l'âge de trente-six ans, elle vint se fixer à Paris où la richesse de son esprit, le charme de sa parole et la fermeté de ses convictions exercèrent une grande influence sur tous ceux qui l'approchaient.

Le P. Lacordaire, qui correspondit souvent avec elle, l'avait en haute estime.

1. Mme Swetchine, née à Moscou en 1782, morte à Paris en 1857, était femme d'un général attaché à la personne de l'empereur Alexandre Ier. Les écrits qu'elle nous a laissés sont d'un style harmonieux, pleins de sentiment et d'esprit, mais d'un esprit ferme et vif, et toujours si français, qu'on a de la peine à croire qu'on lit un auteur slave.

Dans ses salons, où se donnait rendez-vous le grand monde poli et lettré, elle posa un jour cette question à la société d'élite qui s'y trouvait réunie :

« Qu'est-ce qui, dans les phénomènes de la nature ou dans les événements de la vie, vous émotionne le plus? »

Un *général*, un *marin*, un *peintre* et un *poète* donnèrent, à tour de rôle et chacun à sa manière, la réponse à cette question.

Leur solution, pleine de poésie et de vérité, établit que toujours il se mêle quelque chose de nous à ce que nous voyons. Chacun sent le beau à sa manière, il le perçoit, s'en forme une image idéale en harmonie avec son instinct particulier, ses mœurs, ses habitudes et ses dispositions intimes.

Mme Swetchine. — Qu'est-ce qui, dans les phénomènes de la nature ou dans les événements de la vie, vous émotionne le plus?

Le Général. — Ce qui produit sur moi la plus vive émotion, c'est la vue de deux armées en présence, portant chacune les vœux et les espérances de la patrie, s'avançant l'une contre l'autre et combattant avec ardeur pour la liberté.

Les sentinelles, en silence, veillent aux avant-postes. De toutes parts, on s'organise avec prudence, on se dispose, on se range, on s'encourage, on se promet la victoire.

Il y a dans l'air quelque chose de lugubre, comme un pressentiment de mort qui vient troubler les espérances. Bientôt le canon tonne, la

cavalerie s'ébranle, l'armée de pied fait ses décharges, l'artillerie soutient les colonnes, des deux côtés le sang coule, les blessés tombent et font entendre des cris douloureux.

Pauvres mères, pleurez vos fils, mais modérez votre douleur, car ils sont tombés pour la patrie, et ceux-là sont heureux qui ont donné leur vie pour le triomphe de la liberté!

A la vue du sang répandu, les deux armées s'animent et combattent avec un nouvel acharnement. Électrisés par la voix des chefs qui parcourent les rangs, elles se précipitent l'une contre l'autre comme des vagues courroucées qu'excite la tempête; elles se heurtent, se choquent et s'entrechoquent, elles se confondent, forment une mêlée épouvantable. Ce sont des lions en furie qui s'égorgent et se déchirent sans pitié.

Enfin, il est un moment où la victoire est indécise. Sur qui s'exercera la rigueur du destin? de quel côté sera le triomphe?... Instant suprême, heure des grandes émotions!... Qui resterait maître de ses sens à la vue d'une scène si émouvante?

Mais voilà le drapeau qui flotte au vent et s'agite! Entendez les clameurs joyeuses... Quels transports, quel moment d'ivresse pour le vainqueur!...

Quelle mortelle douleur pour les vaincus! Quel morne et lugubre silence dans leurs rangs qui se replient!...

Je l'avoue, je n'ai rien trouvé sur la terre de si émouvant que cette lutte entre deux armées, et

que ce moment solennel où les destinées du vaincu sont entre les mains du vainqueur.

Le Marin. — Si c'est un spectacle terrible de voir des hommes combattre contre des hommes, s'entre-tuer pour une cause qui intéresse leur nation et que souvent on pourrait soutenir sans répandre une goutte de sang, combien est-il plus émouvant de voir de pauvres et faibles matelots braver les fureurs de l'Océan au moment d'une affreuse tempête que rien ne peut conjurer! Est-il au monde une scène comparable?

On s'est couché, le soir, sous un ciel étoilé et sur une mer tranquille; le mouvement régulier des flots a balancé le navire comme pour endormir l'équipage.

Mais pendant le sommeil un point noir s'est montré à l'horizon, a grossi rapidement, et bientôt des nuages menaçants ont envahi le ciel tout entier. Un vent terrible soulève les flots, les vagues écumantes battent violemment le navire et l'agitent dans tous les sens.

Au premier cri d'alarme de la vigie, les matelots se sont levés en toute hâte. Ce n'est point un rêve qui a troublé notre repos, mais bien la tempête qui mugit et menace notre frêle navire. Vite au poste! et les pauvres marins troublés, à moitié nus, montent sur le pont pour aider à la manœuvre.

Le désespoir et bientôt la mort, voilà notre partage. Tout à coup se fait entendre un choc violent suivi d'un craquement sinistre. La proue a donné contre un écueil, et la vague envahit avec fureur

l'intérieur du navire qui va sombrer. Au cri de : *Sauve qui peut!* les uns invoquent la Mère des matelots, Notre-Dame du Bon-Secours, les autres attendent la mort avec calme. Le plus grand nombre se précipite dans les chaloupes de sauvetage pour esayer de lutter encore contre l'ouragan et de sauver leurs jours. Affolés par le danger, plusieurs tombent dans la mer et en entraînent d'autres avec eux.

Est-il au monde une scène plus émouvante que celle de ces infortunés matelots, luttant au milieu des ténèbres de la nuit, contre les flots soulevés par la tempête, mourant loin de leur patrie, loin de leurs familles, sans secours, sans consolation [1] ?

La pensée d'un drame de ce genre a toujours fait naître en moi une émotion si vive et si profonde, qu'aucune autre ne saurait en produire de semblable.

Le Peintre. — Pour moi, j'admire avec un sentiment d'enthousiasme ou de rêverie indéfinissable les tableaux de ces grands maîtres dont le

1. Et si, au lieu d'un vaisseau de guerre, qui essuie la tempête et fait naufrage au milieu de l'Océan, nous supposons que c'est un paquebot portant des passagers, des femmes, des enfants, des vieillards, des missionnaires, etc., l'intérêt grandirait encore au moment du danger, et cela à cause de la diversité des sentiments qui s'empareraient des passagers. Les mères affolées presseraient contre leur cœur leurs enfants chéris, les impies blasphèmeraient contre le ciel, en regrettant la vie et leurs plaisirs; les missionnaires et les chrétiens résignés attendraient la mort en bénissant Dieu; d'autres boiraient des liqueurs enivrantes pour s'étourdir et s'aveugler sur le danger, avant que les flots les engloutissent, etc.

charme mystérieux me retient des heures et des heures plongé dans une douce contemplation. Je me sens ému parfois lorsque deux toiles représentent ce que la nature a de plus ordinaire; tout en elles m'attire et me fait rêver : un ruisseau qui s'enfuit, à travers la prairie, sous quelques vieux saules, image d'une vie qui, hélas! tend vers son déclin; une vallée que traverse un torrent dévastateur grossi par l'orage dont les derniers restes se dissipent à l'horizon; un paysage où se jouent les feux du couchant, comme un sourire plein d'harmonie entre la vie et la mort; sur une grève déserte, une cabane au pied d'un rocher nu, la mer au delà, une mer agitée, et, dans le lointain, une voile qui s'incline entre deux vagues, sous l'effort du vent.

Tout cela me touche, me fait oublier le monde, me fait m'oublier moi-même et m'attire doucement vers les espaces infinis. Mais ce qui produit en moi une émotion plus grande que l'œuvre des hommes, ce sont les phénomènes qui révèlent la grandeur du divin architecte, créateur de l'univers. C'est un lever de soleil aux premiers beaux jours du printemps. Ici, ce n'est plus le pinceau de l'artiste qui parle à mon âme, sur une toile aux dimensions limitées, c'est la puissance même de Dieu qui se manifeste dans toute la splendeur de la création.

Placé sur une hauteur, que j'aime à respirer la brise matinale embaumée des parfums de la nuit! Elle est le souffle de la nature qui ravive mes sens,

fortifie mon âme et la prépare aux émotions plus grandes et plus fortes qu'elle va éprouver.

Les premiers feux s'annoncent tout à coup, empourprant le ciel et bientôt les hauts sommets. Le soleil montre enfin son disque étincelant, et ses rayons envahissent la terre jusqu'aux horizons les plus reculés.

Que ce spectacle est grand! Il est l'image sublime de Dieu, dont la lumière immense, infinie, nous éclaire et nous pénètre de ses rayons.

Que l'homme est petit en face de ce spectacle qu'aucun pinceau ne saurait exprimer! Il se perd dans la variété des sentiments qu'il éprouve.

De l'effet qui m'enchante, je remonte à cette cause mystérieuse qui est le Créateur, dont la main libérale a semé les astres dans les cieux et les fleurs sur la terre. Mon cœur, débordant de reconnaissance et d'amour envers un Dieu si puissant et si bon pour sa créature, n'a plus de voix pour exprimer ses sentiments de gratitude; il reste muet d'admiration.

Voilà le spectacle que j'aime le plus et qui a toujours produit sur moi l'émotion la plus puissante.

Le Poète. — Et moi, je suis poète. Ma muse s'inspire également du bruit des batailles et des fureurs des orages, du brillant soleil et des ombres de la nuit, du déchaînement de la tempête et du calme qui lui succède.

Toutes les couleurs de la nature s'étalent sur ma palette et conviennent à mon pinceau. J'admire

l'aurore et le soleil couchant; je souris aux fleurs et m'enivre de leurs parfums; j'aime les arbres et le bruit du vent dans les feuilles, les ruisseaux et la verdure; la diligente abeille et l'industrieuse fourmi, l'inconstant papillon et la fidèle colombe.

Ma lyre chante avec les oiseaux et murmure une prière auprès d'un berceau adorable. Je célèbre le vainqueur et console le vaincu. Parfois, j'inspire l'éloquent tribun et j'apprends à prier à l'âme innocente et pure. Pour moi, tous les spectacles sont beaux, souvent ils sont sublimes.

Mais il n'est rien qui ravisse mon âme dans un profond sentiment d'admiration et de respect comme la vue d'un enfant qui prie.

Quel spectacle que cet ange à genoux, recueilli, les mains jointes, regardant le ciel avec des yeux où brille l'innocence! On dirait qu'il a surpris un sourire divin ou qu'une voix céleste lui a parlé.

Cher enfant, prie pour nous, car ton intercession est puissante. Notre âme, chargée des misères de la vie, ne peut prendre son vol vers le sommet de cette région, dont le sentier est inconnu aux cœurs souillés.

C'est un mystérieux échange entre la terre et le ciel, entre les misères d'ici-bas et la puissance de là-haut. Oui, car l'enfant qui prie change les décrets de la colère de Dieu contre nous en de douces et abondantes bénédictions.

L'enfant qui prie offre à la terre le plus consolant spectacle qu'il soit donné à l'homme de contempler; c'est un acte sublime et tout intérieur

dont la foi seule découvre la beauté et qui échappe aux âmes basses et vulgaires. Voilà le spectacle qui produit en moi l'émotion la plus saisissante que j'aie jamais éprouvée.

NAPOLÉON

ET

LE DOCTEUR ANGLAIS

Napoléon, malgré son ambition et ses égarements, était instinctivement religieux. Seul, avec son génie, sur le rocher de Sainte-Hélène, en face de l'immensité de l'Océan, il put sonder le grand problème de la destinée humaine. Ce fut alors que les souvenirs religieux de son enfance lui apprirent enfin que le bonheur n'est ni dans la puissance, ni dans l'enivrement de la fortune, mais dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. Il aimait à converser, et même à controverser sur la religion, et se trouvait souvent en contradiction avec le docteur Antomarchi[1]. Les raisonnements que nous lui prêtons dans le dialogue suivant sont presque tous historiques, quoiqu'ils n'aient pas tous été tenus à Sainte-Hélène.

Napoléon. — Docteur, j'ai rempli mes devoirs religieux et je me trouve mieux. Voyez-vous, j'en

1. Docteur préposé par le gouvernement anglais au service de Napoléon dans l'île Sainte-Hélène. Il succéda a O'Méara, qui fut rappelé par l'Angleterre, parce qu'il était devenu, en peu de temps, l'admirateur, l'ami et le confident de l'empereur. Antomarchi n'eut aucune des qualités d'O'Méara. Il se conduisit en sceptique, en homme de parti, et ne montra jamais de la sympathie pour l'illustre prisonnier.

avais besoin. C'est un remède moral dont l'influence se fait sentir sur tout mon être.

Le Docteur. — Dites plutôt des préjugés d'enfance qui font aujourd'hui écho dans votre cœur, pur effet de l'imagination.

Napoléon. — Non, Docteur, ces idées de justice éternelle, je les ai toujours senties en moi, même au milieu de mes égarements.

Le Docteur. — Pures chimères, vaines illusions!

Napoléon. — Mais ces illusions, ces chimères, tous les peuples les ont eues, et les grands génies les ont acceptées : Bossuet, Pascal, saint Augustin, Newton[1], etc. Je plains l'homme qui se soustrait à cette douce et salutaire influence.

Le Docteur. — Pour moi, j'ai parcouru le monde et le cercle des connaissances humaines, et nulle part je n'ai trouvé le doigt de Dieu.

Napoléon. — Il ne me faut, ni beaucoup de connaissances humaines, ni beaucoup de mathématiques pour prouver l'existence de Dieu; une seule proposition me suffit. Écoutez. L'homme est au-dessus de la machine qu'il a construite, comme Dieu est au-dessus de l'univers qu'il a créé. Or, l'univers est infini!... Tirez vous-même la conclusion, Docteur... Vous vous taisez... Vous avez pourtant fait le tour du monde!... Allons, cherchez dans vos connaissances, faites-vous aider par tous les impies d'Angleterre et d'ailleurs, et, si

1. C'est à dessein que l'ordre chronologique a été méconnu dans l'énumération de ces grands hommes.

vous détruisez la valeur de mon raisonnement, vous me ramènerez à vos idées.

Le Docteur. — Naturellement, il faut accepter un être souverain.

Napoléon. — Ah ! Docteur, vous battez déjà en retraite !

Le Docteur. — Mais il y a loin de l'existence de Dieu à l'accomplissement de vos devoirs religieux!

Napoléon. — Comment raisonnez-vous, Docteur? c'est une conséquence si rigoureuse et si naturelle qu'un écolier ne s'y tromperait point. Vous admettez un constructeur et sa machine, un souverain et des sujets, et vous supprimez tout rapport entre eux!

Le Docteur. — Oui, mais ces rapports, qui nous dira ce qu'ils doivent être?

Napoléon. — Qui nous le dira? mais la religion dont les preuves reposent sur une base absolument certain. Le culte qu'elle nous enseigne est en harmonie, en conformité parfaite avec la raison humaine; il est celui qui nous apporte le plus de paix et de bonheur.

Le Docteur. — Sire, c'est une tyrannie que d'imposer aux hommes des devoirs religieux.

Napoléon. — Docteur, un homme quel qu'il soit, fût-il même Luther, n'aura jamais le droit d'imposer des devoirs religieux à un autre homme, et c'est ce qui condamne votre secte.

Le Docteur. — Mais toutes les religions ne se sont-elles pas ainsi établies?

Napoléon. — Toutes, si vous le voulez, hormis

la religion catholique, qui, elle, a pour auteur Dieu même. Je ne veux d'autre preuve de sa divinité que la consolation qu'elle nous apporte lorsque tout nous abandonne.

Le Docteur. — Alors, Sire, elle n'est bonne que pour les gens malheureux?

Napoléon. — Et qui peut se dire heureux sur cette terre? Si quelqu'un l'est, à coup sûr, c'est l'homme qui remplit ses devoirs religieux.

Le Docteur. — Eh! Sire, les avez-vous toujours remplis! et n'avez-vous pas, dès lors, accrédité ma doctrine?

Napoléon. — Si je ne les ai pas toujours remplis quand j'étais sur le trône, c'est que la puissance étourdit et aveugle; mais j'ai toujours eu la foi.

Le Docteur. — Vous étiez brouillé avec les ministres de votre religion, et il faut avouer, Sire, qu'ils vous ont causé de nombreux embarras.

Napoléon. — Les ministres de la religion catholique m'ont mieux servi que vous ne pensez. Malgré mes démêlés avec le Pape, le clergé de France me resta soumis, tout en conservant son indépendance envers le pouvoir civil et son inviolable fidélité au Saint-Siège.

Le Docteur. — C'est qu'il vous craignait.

Napoléon. — Non, Docteur; dans le clergé, j'ai trouvé peu de courtisans, mais beaucoup d'hommes aimant le peuple et se dévouant pour la grandeur de la France.

L'évêque de Nantes aurait fait de moi tout ce

qu'il aurait voulu. Ah! si les Anglais ne l'avaient empêché de s'attacher à ma personne, comme il eût consolé ma solitude de Sainte-Hélène!

Le Docteur. — Le peuple français est foncièrement catholique, et c'était par politique que vous protégiez la religion.

Napoléon. — Non, Docteur, c'était par conviction : le son des cloches me faisait plaisir, la vue d'un prêtre m'a toujours ému, mes nerfs sont en sympathie avec ce sentiment, et je suis heureux de vous avouer que le plus beau jour de ma vie a été celui de ma première communion [1].

Le Docteur. — Mais il n'en est pas ainsi de tout le monde.

Napoléon. — Vous, Docteur, vous êtes habitué à étudier la matière et vous ne voyez rien au delà. Mais sachez bien que celui qui n'a pas de principes religieux doit être un Dieu ou une brute. Moi, je veux toujours garder un juste milieu.

Dans sa dernière maladie, Napoléon, conséquent avec les sentiments qu'il vient d'exprimer à Antomarchi, manda le général de Montholon, et lui dit :

« Général, je sens que mes forces faiblissent, je n'ai que peu de temps à vivre, et je veux l'employer à rendre gloire à Dieu qui, dans sa miséri-

1. Il dit lui-même : « Quand, à la Malmaison, nous discutions, le soir, dans l'allée des tilleuls, des plans de campagne avec mes intimes, je m'arrêtais parfois subitement et je restais pensif. Mes amis croyaient que j'avais découvert quelque nouvelle combinaison, et j'écoutais le son des cloches. »

corde, m'a conduit ici pour me ramener à lui. Général, donnez des ordres pour qu'on dresse un autel dans la chambre voisine; on y exposera le Saint-Sacrement. Vous ferez dire les prières des quarante heures... Mais non : pourquoi vous charger de cette responsabilité! On dirait que c'est vous qui avez tout commandé de votre chef. Je veux donner les ordres moi-même. Faites venir toutes les personnes qui composent ma maison. »

Les sept Français qui composaient la maison de l'empereur à Sainte-Hélène accoururent à ses ordres. Chacun reçut son emploi pour l'office des quarante heures. La prière et le recueillement ne furent interrompus que par les soins que l'on donnait au malade.

Napoléon avait voulu ordonner lui-même cette cérémonie religieuse, si touchante, afin de ne pas laisser supposer qu'à cette heure suprême il s'était laissé endormir dans les bras de la religion par son entourage, et que sa foi et sa piété étaient restées étrangères à cet acte de rellgion.

Le général de Montholon était d'ailleurs le seul catholique pratiquant dans l'entourage de Napoléon Ier à Sainte-Hélène.

JEANNE D'ARC

ET

LES BERGÈRES DE VAUCOULEURS

Jeanne d'Arc est la plus belle figure de notre histoire. C'est un idéal d'une pureté parfaite, d'une lumière sans nuage, d'une douceur sans amertume. C'est la vierge de Domremy, c'est la guerrière d'Orléans, c'est la martyre de Rouen, c'est tout ce que nos cœurs et nos imaginations rencontrent de plus beau et de plus glorieusement sympathique dans les annales de la France.

Il a fallu l'ignoble plume de Voltaire pour essayer de salir la noble et pieuse Jeanne, la personnification du dévouement et du patriotisme. — Misérable Voltaire! Le doux rayonnement de sainteté qui se dégageait de cette aimable figure te gênait, il flétrissait ta morale impie; tu as dirigé contre elle tes basses et noires calomnies; mais tu n'as point atteint cette image vénérée, dans laquelle s'incarne l'idée de la Patrie. Tes productions immondes sont

retombées sur toi et t'ont rendu plus méprisable encore. La vierge de Domremy est demeurée glorieuse, elle est demeurée pure comme le rayon de soleil ; son culte grandit tous les jours dans le cœur des Français, tandis que ce qui augmente pour toi c'est le mépris de toutes les âmes nobles.

La France désirait avec ardeur voir briller le jour où les reliques de la vierge de Domremy, de la bergère de Vaucouleurs, seraient placées sur les autels et offertes à la vénération universelle. Ce jour est enfin venu, car Rome a parlé : il sera beau pour la France; ce sera la véritable fête nationale qui unira tous les cœurs dans un même élan de foi et de patriotisme.

Jeunes lecteurs, Jeanne d'Arc a fait des choses grandes et étonnantes; elle a remué le ciel et la terre, elle a sauvé la patrie. Sans doute Dieu, dans sa miséricorde, lui réservait cette glorieuse mission; mais il a voulu pour cela que Jeanne fût admirablement pieuse. Elle ne possédait ni instruction, ni puissance humaine. Elle n'avait que sa simplicité, son innocence et sa piété, et avec cet unique trésor, confiante en la volonté de Dieu et soutenue par son assistance, elle a sauvé son pays. Comme elle, mes amis, soyez simples et pieux, et vous ferez de grandes choses.

L'histoire de Jeanne d'Arc étant si connue, si populaire, nous croyons inutile de donner ici une notice historique, en exposant des faits que tout le monde connaît.

Dans le dialogue ci-après, Jeanne apprend son

départ aux bergères de Vaucouleurs et leur fait ses derniers adieux.

Une bergère. — Voici venir l'aimable et douce Jeanne.

Une seconde. — Sa gaieté ordinaire semble s'être évanouie ce matin.

Une troisième. — Eh bien! Jeanne, viens-tu partager notre joie fort bruyante aujourd'hui? Déjà nous étions inquiètes de ne pas te voir arriver.

Jeanne. — Je suis heureuse de lire sur vos visages épanouis cette innocente gaieté qui faisait le bonheur de notre existence champêtre.

La première. — Où donc est ton troupeau? Pourquoi ne viens-tu pas le joindre aux nôtres?

Jeanne. — Hélas! mes amies, je l'ai quitté pour suivre désormais une autre destinée!

La seconde. — Que dis-tu, Jeanne?

La troisième. — Explique-nous ce mystère.

Jeanne. — Mon cœur est saisi d'une émotion qui l'oppresse.

La première. — Depuis longtemps, tes compagnes avaient remarqué qu'à des heures choisies tu cherchais la solitude, et que là, tombant à genoux, tu faisais des prières auxquelles pas une de nous ne participait. Comme en extase, devant un objet divin, tu élevais vers le ciel tes mains tremblantes. Nous disions souvent : « Jeanne est une sainte, elle a des visions : elle se cache de nous pour confier à Dieu les secrets intimes de son âme; » mais, jamais nous n'osions venir te distraire de cet en-

tretien céleste, ni te dire le sujet de nos conversations.

Jeanne. — Oh ! oui, mes amies, j'ai souvent eu avec le ciel des entretiens qui m'ont d'abord effrayée. Saint Michel, tenant une épée à la main, me disait d'aller combattre l'Anglais qui depuis longtemps désole nos provinces. Sainte Catherine, sainte Marguerite m'apparaissant aussi, m'ont souvent répété les mêmes ordres.

Une bergère. — Jeanne, ne te fais-tu pas illusion? Ta foi naïve ne serait-elle pas victime des rêves d'une imagination pieuse?

Jeanne. — J'ai toujours résisté à ces voix qui plaidaient pour la France. A leurs pressantes invitations, j'opposais ma faiblesse, la timidité de mon âge, de mon sexe et mon ignorance. Souvent, je pleurais dans la solitude du vallon. Je tournais mes regards vers la chapelle rustique, et j'allais y implorer la Vierge. En lui offrant des fleurs, je la priais d'avoir pitié d'une humble et pauvre fille des champs. Je pensais conjurer les volontés de mes saintes. Mais elles se sont montrées d'une sévérité croissante, et elles entendent que j'aille, dans les rangs de nos armées, soutenir la cause de notre roi fugitif.

Une seconde. — Dis à ces voix, qui désirent t'arracher à la tendresse de ta mère et de tes compagnes, que ce n'est point à une jeune fille d'aller parmi des guerriers farouches.

Jeanne. — J'ai épuisé à leur répondre toutes les ressources que mon trouble ou ma raison ont pu

me suggérer, mais je n'ai pu les convaincre. A la fin, j'ai craint d'irriter le ciel par une plus longue résistance. Et quand l'orage gronde et menace nos vallons, je me dis : « Jeanne, le ciel en courroux punit ta désobéissance; tremble d'être infidèle à la voix de Celui qui t'appelle aux combats; crains d'attirer sur Domremy, Vaucouleurs et toutes nos campagnes des châtiments funestes. »

Une troisième. — Tu es donc déterminée à faire ce que ces voix te commandent?

La première. — Pauvre Jeanne! je te plains. Que vas-tu devenir au milieu d'un champ de carnage? Les Anglais sont cruels et les Français riront de ta naïveté rustique.

Jeanne. — Nous préservons nos agneaux de la dent meurtrière du loup. Chaque soir, nous les ramenons joyeux et bondissants à la bergerie. Eh bien, Celui qui dirige nos combats ne saura-t-il pas me soutenir et me donner le courage qui manque à ma faiblesse? Mes voix me disent : « Ne sais-tu pas, Jeanne, que Dieu garde le faible contre le fort, le misérable contre le puissant? Rappelle-toi la victoire de David sur Goliath, de Judith sur Holopherne, d'Esther sur Aman. » Dans nos causeries champêtres, n'avons-nous pas souvent répété ces récits encourageants? J'ai pris confiance, et je me sens animée d'une sainte ardeur. Rien ne m'effraiera désormais; une puissance inconnue me transporte; j'ai hâte de me rendre où Dieu m'appelle.

Une bergère. — Reste ici, douce Jeanne. Par nos

prières nous ferons violence au ciel, et il chassera l'Anglais du royaume sans qu'il soit nécessaire du secours de ton bras, car le bon Dieu n'a besoin de personne. — Laisse-toi fléchir, Jeanne; tous les jours, et toutes ensemble, nous porterons une plus grande quantité de guirlandes et de fleurs à la Vierge des champs. Nos voix s'uniront avec plus de ferveur pour chanter ses louanges, et bientôt peut-être elle rétablira sur son trône notre gentil dauphin si malheureux.

Jeanne. — Non, mes amies, mes voix ne me dictent pas ainsi les volontés d'en haut.

La première. — Et quitteras-tu sans douleur tes vieux parents, ton village, ton troupeau, ces belles campagnes, où nous étions si heureuses? Nos causeries n'auront désormais plus de charme si Jeanne nous manque; nos voix seront silencieuses et muettes, et nos larmes diront assez qu'elle est absente.

Jeanne. — Ah! mes sœurs, ne cherchez pas à amollir mon cœur, qui saigne à la pensée de quitter ces lieux si aimés, et tout ce qui faisait ma vie et mon bonheur, mes parents chéris dont j'étais le seul soutien, mes agneaux si tendres et si dociles à ma voix, mon chien si fidèle et si caressant, ces champs, ces vallons, ces fleurs, ces bois, ces prairies, qui semblent maintenant participer à ma peine. Oh! l'écho de la vallée ne redira plus mes accents. Ces arbres, au vert feuillage, près desquels je venais entendre le chant si aimable de la

fauvette et des autres oiseaux ne me prêteront plus leur frais ombrage.

Mes sœurs, je vous confie mon troupeau; quand Jeanne ne sera plus là, vous cueillerez des fleurs pour elle et les déposerez à l'autel de la Vierge, en disant : « Priez pour Jeanne! » Pour elle aussi vous émietterez du pain aux petits oiseaux et vous essuierez les larmes de mon vieux père.

Adieu! mes tendres sœurs, douces compagnes qui m'avez prodigué tant d'affection. Adieu! priez pour Jeanne, afin que Dieu la rende victorieuse.

Ne pleurez pas en me quittant; mais offrons au ciel le sacrifice de notre séparation, pour le salut de notre belle et chère France. Adieu! mes sœurs... Adieu!

LA FRANC-MAÇONNERIE

OU

ERNEST ET LUCIEN

Lucien. — Bonjour, Ernest! te voilà, comme saint Louis, assis à l'ombre du chêne de Vincennes. Est-ce que, comme lui, tu rends aussi la justice?... Je suis heureux de te rencontrer à la campagne, car, à la ville, il est rare d'avoir ce plaisir. On te voit aux cours, puis tu t'échappes comme une ombre. Dis-moi donc, pourquoi ce dégoût de toute société?

Ernest. — J'aime la solitude et le silence, et me trouve fort bien de suivre cette ligne de conduite qui m'assure le calme et la tranquillité du cœur. Pourquoi t'en plaindrais-tu toi-même?

Lucien. — Pourquoi, mon cher Ernest, résister au courant qui nous entraîne? Pourquoi ne pas fréquenter nos sociétés, ne pas assister à nos réunions si intéressantes, à nos soirées où règnent

le laisser-aller le plus aimable et la gaieté la plus vive? Ne serais-tu pas plus heureux de t'accommoder d'une philosophie moins sévère? A te voir agir, on te prendrait pour un moine austère, ennemi de toute jouissance.

Ernest. — Comme tout le monde, je suis ami des plaisirs, mais je n'aime que ceux qui s'accordent avec ma conscience et mon devoir. J'ai les autres en horreur, et je les évite, ainsi que les sociétés qui pourraient exercer sur moi une influence dangereuse.

Lucien. — Viens dans celle dont je fais partie depuis quelque temps, et tu y goûteras bien des satisfactions.

Ernest. — Quel est donc le nom de cette société, et que faites-vous dans vos réunions?

Lucien. — Dans nos assemblées, nous avons des insignes particuliers, nous portons un tablier, un triangle et une truelle. Ce sont là nos principaux emblèmes.

Ernest. — Ah! je m'en doutais. Mais c'est la franc-maçonnerie que tu fréquentes!

Lucien. — Est-ce que, toi aussi, tu serais affilié à quelqu'une des loges si nombreuses à Paris et même en province? Voyons, dis-moi le mot de *passe* [1].

Ernest. — Le bon Dieu me garde de faire partie de la franc-maçonnerie! J'en ai souvent entendu parler, jamais avec avantage.

1. Les francs-maçons ont certains signes particuliers de convention et un mot de passe auxquels ils se reconnaissent entre eux.

Lucien. — Elle compte pourtant un grand nombre de membres, et une foule d'étudiants se font initier.

Ernest. — Cela ne prouve pas que son but soit bon, ni que ses règlements conduisent à la vertu et au bonheur.

Lucien. — Depuis que je me suis fait recevoir, je m'en trouve bien et beaucoup parlent comme moi.

Ernest. — Je vous laisse dire tous; mais je crains bien que vous parliez ainsi pour faire de nouvelles dupes et augmenter le nombre des malheureux qui ont donné dans le piège. Je vous demande si un étudiant qui s'engage, par les serments les plus terribles, à faire la volonté de chefs qu'il ne connaît pas, qui foule aux pieds l'image du Christ, le consolateur des affligés et de tous ceux qui souffrent, je vous demande si cet homme peut être heureux et dire qu'il a trouvé le bonheur?

Lucien. — Jamais, mon cher Ernest, jamais nous n'aliénons notre liberté.

Ernest. — Si tu as franchi les premiers grades, mieux que moi tu sais que ta liberté est rivée à la chaîne d'un honteux esclavage, que tu t'es engagé à exécuter les ordres que te donnera la loge dont tu fais partie. Et quand il faudrait poignarder ton père, ta mère ou tes meilleurs amis, tu ne dois pas reculer si l'intérêt ou le caprice de la secte le demande.

Lucien. — La société dont je fais partie n'assassine point les gens; au contraire, elle protège les

malheureux, le faible, la veuve et l'orphelin. Elle accorde secours et protection à tous ceux qui en ont besoin.

Ernest. — Et tu le crois, pauvre naïf !... La franc-maçonnerie est essentiellement hypocrite; c'est son caractère. Toutes ses enseignes sont trompeuses. Elle affiche un semblant de vertu, mais au fond elle pratique tous les vices.

Lucien. — Tu es bien sévère envers elle. Je crois, au contraire, qu'elle est une Société de bienfaisance qui protège tout le monde.

Ernest. — Ah ! dis-moi, elle protège tout le monde ! Même ceux qui trahissent ses secrets, comme William Morgan, assassiné aux États-Unis en 1826, après avoir souffert les plus affreux tourments[1]. Et ces deux ouvriers italiens, Remiliani et Lazzoneschi, assassinés à Rodez en 1834, après avoir envoyé leur démission à une loge de Marseille, *la Parfaite-Union*[2]. Ces deux faits n'ont jamais été niés par les journaux maçonniques. Et le comte Rossi, ministre du pape Pie IX, qui essayait à Rome, en 1848, de s'opposer à leurs menées séditieuses contre la Papauté, ne fut-il pas frappé par les ordres de la secte homicide[3]? Garcia Moreno, ce héros chrétien, président de la République de l'Équateur, ne périt-il pas également de la main des sectaires, près de la cathédrale de Quito, au moment où il se rendait au palais du

1, 2, 3. Voir les détails de ces assassinats à la fin du Dialogue.

gouvernement? Et de nos jours, n'a-t-on pas prouvé que Gambetta lui-même avait été assassiné par une femme toute dévouée à la secte, parce que le tribun n'était pas assez soumis à direction des loges auxquelles il s'était affilié dans des vues d'ambition? Et s'il n'y a pas eu d'enquête à ce sujet, si cette femme n'a pas été poursuivie par les tribunaux, si elle n'a pas même été inquiétée, c'est que les grands dignitaires de la franc-maçonnerie ont étouffé l'affaire, afin de protéger celle qui s'était sacrifiée pour leur cause. Tout cela c'est de l'histoire, et de l'histoire identique. Qu'en dis-tu, Lucien?

Lucien. — Dans toute société, il faut parfois des exemples de sévérité pour maintenir les autres membres dans le devoir. Mais aussi la franc-maçonnerie ne protège-t-elle pas les ouvriers? ne les réunit-elle pas en famille, et, par ses associations, ne prévient-elle pas un grand nombre de misères?

Ernest. — Pour qu'une association fasse le bonheur de ses membres, il faut, monsieur, qu'en tête de ses règlements et de ses statuts elle mette la loi de Dieu, la pratique de la vertu, la prière et l'amour du prochain. Et c'est là un minimum de conditions essentielles.

Lucien. — Les francs-maçons s'aiment entre eux, puisqu'ils travaillent pour le bien de l'humanité.

Ernest. — Comme tous les maçons, tu te sers d'expressions sonores et retentissantes, mais examine et pèse le vide de ces grands mots. Et puis,

crois-tu à l'amitié des maçons?... Ce sont des perfides et des scélérats, qui se traitent de frères, mais qui se méfient les uns des autres, parce qu'il n'y a pas entre eux d'estime réciproque. L'amour du bien, voilà le premier lien de l'amitié, tandis que l'amour du mal unit les francs-maçons; amitié de fripons, amitié d'enfer dont je ne veux point et que j'ai en horreur. L'amour chrétien est le principe de la famille; vous, franc-maçons, vous avez pour principes les doctrines les plus subversives, qui sont la ruine de la famille, car de là sont sortis le mariage purement civil et le divorce avec ses tristes conséquences. Comme preuve que les doctrines maçonniques tendent à détruire le sentiment même le plus intime de la famille, qu'on lise l'histoire du duc d'Orléans, Philippe-Égalité : l'on verra que dans une épreuve que lui fit subir la loge, le jour de sa réception au trentième degré, on le conduisit dans un souterrain les yeux bandés, un poignard à la main. Lorsqu'il fut au fond de la caverne, on lui ôta le bandeau, et il se trouva en présence d'un roi couronné. A la lueur d'un flambeau, il reconnut son cousin, le bon roi Louis XVI, et, sans hésiter, il le frappa au cœur. Au sang qui rejaillit sur sa figure, il s'évanouit. Revenu à lui-même, on lui montre qu'il n'a frappé qu'un mannequin. Mais pour prouver qu'il était un frère digne de la secte abominable, il dit : « Si je m'étais trouvé en présence du roi véritable, je l'eusse frappé avec la même vigueur. » Tous les assistants présents à cette scène épouvantable applaudirent vivement et

donnèrent force félicitations à Philippe-Égalité. Tu sais, Lucien, que dans la suite il fut fidèle aux leçons qu'il avait reçues à la loge, en votant la mort de Louis XVI.

Lucien. — Le duc d'Orléans était un exalté ; mais tu reconnaîtras bien que la franc-maçonnerie fait marcher les peuples dans la voie du progrès, qu'elle dissipe les préjugés de l'erreur, et qu'elle dirige les nations vers un avenir meilleur.

Ernest. — Ce sont encore là de grands mots, éblouissant les sots qui se contentent d'idées superficielles. Pour moi, je soutiens, au contraire, que la franc-maçonnerie mène les peuples droit à la démoralisation, à la ruine et à l'esclavage. Laisse-moi te citer quelques faits historiques dans lesquels la franc-maçonnerie a joué le principal rôle, et tu verras si elle a apporté aux peuples autant de bonheur que tu veux bien le dire.

En 1786, il se tint à Leipzig une grande réunion de francs-maçons. Mirabeau, perdu de dettes et livré à la débauche, y représenta la France. On y décida la mort de Louis XVI. Aux États-Généraux de 1789, tu sais comment Mirabeau accomplit la mission qui lui avait été confiée. Sur son lit de mort, on l'entendit s'écrier : « J'emporte avec moi le dernier lambeau de la royauté. *Ils*[1] feront de la France un immense champ de carnage. » En effet, la Révolution de 1793 fut-elle autre chose qu'un immense assassinat qui s'étendit à tous les rangs

1. *Ils*, les francs-maçons.

de la société, assassinat que dirigeait la franc-maçonnerie ?

Lucien. — La franc-maçonnerie ne peut pas être responsable de tous les excès qui se sont commis pendant ces années malheureuses.

Ernest. — Quel est le plus coupable de la main qui accomplit le crime ou de la tête qui le commande? La franc-maçonnerie a commandé jusqu'à ce qu'elle ait été débordée par les événements. Elle est habile à détruire et incapable d'édifier. Mais arrivons à des faits plus récents et dans lesquels l'influence de votre secte se fait toujours voir d'une manière sensible.

En 1848, la journée du 22 février venait de s'écouler plus calme que ne l'auraient voulu les chefs de la franc-maçonnerie. Au boulevard des Capucines, un coup de feu part, dirigé par une main inconnue. Un soldat tombe. La troupe riposte, et cinquante-deux personnes sont renversées. On profite de ce tumulte pour raviver le feu de la révolte. Les vingt-trois cadavres de ceux qui ont expiré sont placés sur des charrettes, et ceux qui les conduisent crient, en montrant les plaies béantes des morts : « Nous sommes trahis, on assassine nos frères. Vengeance! vengeance! » Et tous étaient au service de la franc-maçonnerie. L'ordre part de la loge centrale. Le tocsin sonne et de toutes parts s'élèvent des barricades. Quand les troupes voulurent agir, Bugeaud s'aperçut, mais trop tard, que tous les francs-maçons au pouvoir paralysaient son commandement. Et pour la pre-

mière fois il fut vaincu. Le trône de Louis-Philippe s'effondra.

Voilà l'œuvre de la secte.

Aux journées de mai et à celles de juin, on sait les ruines qui s'accumulèrent dans Paris. Mgr Affre, de sainte mémoire, fut tué sur les barricades; le général Bréa et son aide de camp, le capitaine Mongin furent massacrés, comme de vils scélérats, et tous ces crimes furent commandés par la franc-maçonnerie.

Lucien. — Tu me surprends. Assurément, je n'avais jamais étudié l'histoire à ce point de vue, et j'ignorais le dessous de ces tragiques événements.

Ernest. — Et je n'ai pas encore parlé des atrocités commises à Rome à cette même époque. Mazzini et Garibaldi, chefs avérés de la franc-maçonnerie italienne, ensanglantaient les rues de cette ville par les crimes les plus atroces. Le désordre était à son comble. On pillait comme on l'entendait; rien n'était respecté, et il fallut l'armée française pour rétablir l'ordre.

Rapprochons-nous encore. En 1871, quand nous avions tant de plaies à cicatriser, tant de ruines à réparer, n'est-ce pas encore la franc-maçonnerie qui a fait éclater la Commune ? Les quarante chefs qu'elle mit à la tête de son gouvernement étaient tous des francs-maçons éprouvés.

Les loges de la province applaudirent aux actes de vandalisme et de sauvagerie qu'on n'aurait jamais commis dans une nation civilisée, s'il n'y

avait eu des francs-maçons. La liberté était violée, les domiciles étaient forcés. Les monuments qui faisaient l'honneur et la gloire de la France furent renversés ou livrés aux flammes. Les otages furent fusillés, et, si on eût laissé à ces misérables le temps d'agir, tout Paris eût été détruit. La franc-maçonnerie a dépassé en férocité les Néron et les Caligula, et accumulé plus de ruines que ces monstres romains.

Voilà, Lucien, quelques-unes des œuvres de la secte dont tu voudrais me vanter la prétendue bienfaisance. Une triste bienfaisance, n'est-ce pas?

Lucien. — Tu m'as donné, cher ami, une excellente leçon d'histoire, à laquelle j'étais loin de m'attendre. J'apprécierai mieux certains faits que jusqu'ici je n'avais étudiés que superficiellement. Je reviendrai, avec beaucoup de soin, sur cette question, et quand je serai édifié, adieu la loge et les insignes que notre entretien vient de me rendre suspects ; le doute ébranle déjà ma confiance et le remords commence à naître dans mon âme.

Merci, mon cher Ernest ; je comprends maintenant pourquoi tu trouves le bonheur dans la solitude. Que n'ai-je fait comme toi ! Désormais, je rechercherai ta compagnie.

Ernest. — Mon cher Lucien, tu n'as été jusqu'ici qu'une dupe de la secte infâme. Crois-moi, la franc-maçonnerie est une société méprisable et diabolique. Pour ma part, j'aimerais mieux tomber entre les mains d'une bande de brigands ou de sauvages, que de me voir livré à ces coquins. Des

brigands, des cannibales même auraient peut-être pitié d'un malheureux, tandis que la secte n'aura jamais ni égard ni pitié pour celui des siens qui sera accusé d'infidélité ou se montrera rebelle à ses exigences tyranniques.

N'oublie pas, cher ami, que le but réel de la franc-maçonnerie c'est de détruire toute autorité dans la famille et dans la société, de renverser l'Eglise et les trônes, et de chasser de tous les cœurs le règne de Jésus-Christ.

A la place de tout ce qui nous rend heureux, elle veut établir le règne de Satan. Voilà son but, voilà sa fin.

Mais, comme la puissance de l'enfer est limitée, la secte n'arrivera jamais complètement à ses fins sacrilèges.

NOTES DE DÉTAIL

OU RÉCITS DES ASSASSINATS MENTIONNÉS DANS LE DIALOGUE

Le lecteur nous saura gré de donner ici les détails pleins d'intérêt des assassinats dont il a été incidemment question dans le corps du dialogue.

Assassinat de William Morgan (1826).

« William Morgan était un journaliste de New-York. Il faisait partie de la loge La Branche d'Olivier[1], établie à Batavia. Un jour, Morgan, se retirant de la Société, publia à New-York même un livre dans lequel il révélait les secrets de la mystérieuse institution. La secte qui, comme un oiseau de mauvais augure, cache dans l'ombre et son existence et ses manœuvres, en fut irritée et décréta la mort de William Morgan. Seulement, on avait affaire à un homme qui se tenait cons-

1. La franc-maçonnerie s'efforce de donner à ses loges les dénominations les plus flatteuses.

tamment sur ses gardes, parce qu'il connaissait la perfidie de ses anciens collègues. Il s'agissait de s'emparer de lui adroitement et de le faire disparaître sans esclandre.

« Sous prétexte de vol, on fit arrêter Morgan une première fois ; mais l'accusation était si mal ourdie, si absurde, que pas une preuve ne put être fournie : on fut donc obligé de le relâcher.

« Cependant, le livre de l'ex-franc-maçon causait grand tapage aux États-Unis. De nombreuses personnes vinrent féliciter Morgan de sa courageuse conduite. Il eut des admirateurs enthousiastes. Ainsi, il se créa plusieurs relations, notamment avec un certain Lothon Lawson, qui devint son ami. C'était un homme de bonnes manières, qui paraissait jouir de quelque fortune et se montrait, dans ses discours, très opposé à la franc-maçonnerie. Morgan, néanmoins, se tenait réservé envers ses nouvelles connaissances, attendant que l'occasion lui permît d'éprouver ses vrais amis.

« Un beau jour, un individu présente aux magistrats du comté de Genesée divers titres de créance, faux sans doute, ou achetés, si par hasard ils étaient vrais, et requiert l'incarcération de Morgan, comme son débiteur. A cette époque, la prison pour dettes existait encore.

« Morgan fut donc de nouveau emprisonné. — Allons ! disait-il à ceux de ses amis qui obtenaient la permission de le visiter, décidément, c'est en prison, que les loges « me feront mon affaire ! »

« Comme il n'était pas riche, le pauvre garçon

se désespérait. Il se défiait de tout aliment qu'on lui présentait, craignant d'être empoisonné. — Il était convaincu qu'il lui fallait sortir de là au plus tôt, sauf à discuter, une fois libre, la validité de la mesure prise contre lui. Mais qui serait assez dévoué pour lui servir de caution ?

« Lothon Lawson lui offrit ses bons offices. Morgan accepta, on comprend avec quelle joie : Lawson était pour lui un sauveur !... Le lendemain de son offre généreuse, Lothon Lawson revenait à la maison d'arrêt avec une voiture et quelques camarades inconnus de Morgan, payait la somme pour laquelle le prisonnier était retenu, et Morgan, se jetant au cou de l'excellent homme, consentait à ce que Lawson l'emmenât dans une de ses propriétés pour être désormais à l'abri de ses persécuteurs. — La voiture partit dans la direction des Lacs, et depuis on ne revit jamais plus ni William Morgan, ni Lothon Lawson[1].

« Cet enlèvement produisit une profonde sensation dans les États-Unis. L'opinion publique s'occupa de cette affaire et trouva que la franc-maçonnerie le prenait par trop à son aise.

« Une ligue antimaçonnique se constitua pour aider les magistrats dans leurs recherches. Cette

1. On se demande naturellement qu'était ce Lothon Lawson et quel rôle il jouait dans cette affaire. Les relations ne le disent pas, mais son jeu se dégage des événements mêmes. C'était, sans doute, un franc-maçon délégué par la secte, avec un nom emprunté, qui cherchait par toute espèce de moyens à s'insinuer auprès de Morgan et à gagner sa confiance pour pouvoir le trahir et le perdre plus aisément.

ligue avait des raisons sérieuses de se mêler de l'enquête, car il fut démontré plus tard que Clinton, gouverneur de l'État de New-York, et tous les magistrats du comté de Genesée, étaient francs-maçons. Ils avaient donc tout intérêt à étouffer l'affaire jusque dans ses moindres traces. — Poussés par l'indignation publique, les magistrats déclarèrent enfin qu'une enquête devait être ouverte.

« Un témoin se présenta, Édouard Giddins, garde-magasin du Fort-Niagara. Ce témoin avait vu, dans la nuit du 13 septembre 1826, une troupe d'individus conduisant un homme étroitement lié avec des cordes et dont la bouche était couverte d'un mouchoir fortement serré. Le signalement de cet homme se rapportait exactement à celui de Morgan ; les gens qui conduisaient le malheureux l'accusaient de trahison, l'insultaient et le maltraitaient. Giddins les entendit parler d'un jugement, qui devait être exécuté dans des formes solennelles. Finalement, les inconnus enfermèrent leur prisonnier dans une maison isolée, située près du lac Ontario, à peu de distance du Fort-Niagara.

« Le témoignage de Giddins fut corroboré par celui d'une négresse. Cette femme, étant venue puiser de l'eau tout près de la maison isolée, avait entendu une voix humaine poussant des cris inarticulés ; cette voix sortait précisément de la maison où Giddins avait vu enfermer Morgan.

« Ni l'un ni l'autre de ces deux témoins n'avaient eu le courage de prévenir les autorités. Giddins avait cru avoir affaire à une bande de brigands

infligeant une correction à l'un des leurs, et il avait trouvé dangereux pour lui d'intervenir.

« Ces témoignages étaient bien précis. Les magistrats n'en tinrent pourtant aucun compte. Cependant l'affaire en valait la peine, car il fut établi ensuite que les témoins avaient dit l'exacte vérité et que le malheureux Morgan avait été torturé pendant deux jours et trois nuits, qu'il avait ensuite été coupé en morceaux.

« Un franc-maçon de la loge de Rochester, nommé Henri Brown, qui dans un moment d'ivresse avait laissé échapper des paroles compromettantes, fut considéré par le public comme un des principaux meurtriers ; les juges ne le firent même pas comparaître devant eux à titre d'information.

« Les citoyens s'indignèrent, on tint des assemblées ; partout on s'écriait qu'il fallait exclure des fonctions publiques les francs-maçons.

« Une assemblée de cent trois frères[1], cédant à l'entraînement général, avouèrent que les révélations de Morgan, cause de sa mort, étaient scrupuleusement vraies. — Tous ces incidents et autres n'étaient pas de nature à plaire à la franc-maçonnerie. Mais comment se disculper ? comment se tirer de cette situation fâcheuse ? La secte inventa à plaisir plusieurs histoires dont l'opinion publique ne se contenta pas.

« Les francs-maçons apportèrent alors un cada-

1. C'est ainsi que les francs-maçons s'appellent entre eux.

vre trouvé dans le lac Ontario, disant que Morgan, pris d'ivresse, s'était noyé. Mais Morgan était un homme très sobre ; le cadavre fut reconnu pour celui d'un certain Menroë. On n'a jamais su comment les francs-maçons de New-York se l'étaient procuré. Cet incident ne fit qu'exciter davantage les esprits.

« Les loges, devant l'explosion de l'indignation publique, furent obligées de cesser leurs réunions dans toute l'étendue de l'Amérique et des colonies anglaises.

« Pour en finir, les loges firent paraître, en 1832, dans tous les journaux partisans de la franc-maçonnerie, un article dans lequel ils insinuaient que William Morgan avait été vu à Smyrne, vivant riche et heureux parmi les partisans de Mahomet. Smyrne étant à des milliers de lieues de New-York, la vérification du fait était difficile à faire. L'opinion publique était lassée. Tout semblait devoir en rester là, et jamais, sans doute, la sépulture de William Morgan n'aurait été découverte, si, en août 1875, un journal indépendant, le plus important des États-Unis, ne s'était avisé de réveiller l'affaire. Le *New-York-Hérald* donc réunit les documents de l'ancienne enquête, tous les témoignages apportés à l'instruction si mal menée, et provoqua de nouvelles investigations qui furent enfin couronnées de succès. En juillet 1881, la sépulture du malheureux Morgan fut découverte à Pembroke, dans la province d'Ontario (Haut-Canada). Le crime était officiellement reconnu.

« C'étaient les membres de la loge de Rochester qui avaient assassiné l'indiscret journaliste. Dans la fosse où avait été enterré Morgan, on retrouva quelques débris de papier portant le nom du franc-maçon Henri Brown, celui-là même qui, en 1826, était considéré, par l'opinion publique, comme un des meurtriers.

« Le peuple reconnaissant a élevé une statue à William Morgan sur une place publique de Batavia. Elle a été inaugurée solennellement en 1882. »

(D'après Léo Taxil, *les Mystères de la Franc-Maçonnerie.*)

Assassinat de deux ouvriers italiens (1834).

Les deux victimes avaient été condamnées par jugement secret rendu à Marseille, dans le local de la loge la *Parfaite-Union*, qui existe encore rue Piscatoris, n° 24.

Quatre ouvriers italiens Emiliani, Scuriatti, Lazzoneschi et Adriani étaient francs-maçons de ladite loge, et avaient grade de *maîtres* des loges; on les fit passer aux Arrière-Loges.

Ce qu'ils virent là fut loin de leur plaire. En les admettant, on s'était trompé sur leur compte. Ils donnèrent leur démission et en expliquèrent les motifs. Malheureusement pour eux, ils en avaient trop vu et en savaient trop long.

Il y eut grand émoi à la loge qui leur avait révélé ses secrets; ces frères trop éclairés parurent dangereux. — Sur un avis de la loge, Mazzini, qui était alors à Genève, vint à Marseille, réunit dans le local de la *Parfaite-Union* les frères qui avaient les plus hauts grades, et les constitua en tribunal secret.

L'enquête particulière des séides de la société apprit que les quatre Italiens démissionnaires s'étaient rendus à Rodez. Il fut décidé que deux d'entre eux devaient être assassinés comme ayant manifesté trop vivement leurs désillusions; quant aux deux autres, on s'en débarrasserait aussi, mais par des moyens moins expéditifs.

Mazzini, qui présidait la séance, apposa sa signature à cet inqualifiable jugement. Cet arrêt de condamnation se terminait ainsi : « Le Président de la vente de Rodez (de la Loge) fera choix des exécuteurs de la présente sentence, qui en demeurent chargés dans le délai de rigueur de vingt jours; celui qui s'y refuserait encourrait la mort *ipso facto* (par le fait seul). »

Pour faire croire à une vengeance particulière, les deux condamnés de la Maçonnerie devaient être frappés par des Italiens; il fallait prévoir le cas où les assassins ne réussiraient pas à s'échapper.

Peu après, Emiliani, passant par les rues de Rodez, est assailli par six de ses compatriotes qui lui cherchent une mauvaise querelle, et, dans la bagarre, reçoit plusieurs coups de couteau. Les assassins réussirent à se sauver; mais peu après

ils furent retrouvés et arrêtés. Quant à Emiliani, il parvint à échapper à la mort.

On instruisit l'affaire. La justice, trompée par certaines apparences habilement créées, ne vit pas le fond des choses. Le procès vint aux assises, et les meurtriers, considérés comme de simples batailleurs, trop prompts à jouer du couteau, s'en tirèrent avec cinq ans de réclusion.

Emiliani, malade encore, avait assisté au procès, accompagné de sa femme qui l'entourait des soins réclamés par son état. En sortant de l'audience, il entre dans un café au bras de sa compagne. Son ami Lazzoneschi était avec eux. A peine étaient-ils assis, qu'un inconnu paraît, fond sur Emiliani sans prononcer une parole, lui plonge son poignard dans la poitrine; d'un second coup, il étend par terre Lazzoneschi, puis, comme madame Emiliani se précipite au secours de son mari, il la renverse à son tour en la frappant par deux fois de son arme. Alors l'assassin prend la fuite et n'est saisi qu'avec peine par des jeunes gens déterminés, à qui il oppose une résistance désespérée. Cette fois, le parquet comprend qu'il n'est pas en présence d'un meurtre ordinaire. Il se livre à une enquête et finit par mettre la main sur le fameux jugement du tribunal secret de Marseille. Cette pièce existait encore, il y a quelques années, aux archives de la Cour d'appel de Montpellier, qui compte Rodez dans sa circonscription judiciaire.

Emiliani et sa femme, ainsi que Lazzoneschi,

succombèrent victimes de cet épouvantable attentat.

Leurs obsèques eurent lieu avec une certaine solennité; néanmoins, la terreur était si grande dans la ville que les personnes qui assistèrent aux funérailles, pour protester contre le crime, demandèrent ensuite à l'autorité de leur permettre de porter des armes afin de pouvoir se défendre le cas échéant.

L'assassin, nommé Gaviol, porta sa tête sur l'échafaud. Il était franc-maçon de longue date. A Marseille, il avait reçu le 30e grade hiérarchique de la société maçonnique.

(D'après Léo Taxil. *Les Mystères de la Franc-Maçonnerie.*)

Assassinat du comte Rossi, à Rome (1848).

Le comte Rossi, député de Bologne et ministre du pape Pie IX, voulut réagir contre les conspirations et l'émeute révolutionnaire, œuvre des loges, qui s'efforçaient d'arracher au Souverain Pontife le pouvoir temporel.

Craignant l'opposition du ministre qui était un homme de cœur, ils résolurent de s'en débarrasser à tout prix. Les principaux chefs des loges, réunis dans un banquet à Frascati, décidèrent qu'il serait tué à coups de poignard lorsqu'il descendrait de voiture et monterait l'escalier de la chancellerie,

ou à l'entrée de la cour du palais, le jour de l'ouverture des chambres.

Mille circonstances pouvant intervenir pour empêcher un seul assassin de réussir, ils firent appel à vingt sicaires, à l'âme endurcie dans le crime. Le lendemain, on les réunit dans une grotte de l'Esquilin; le chef de la conjuration mit les vingt noms de ces forcenés dans une bourse qu'il agita à la lueur sinistre d'une torche. Mais avant de tirer au sort le nom de ceux qui devaient porter le coup mortel au ministre, il les fit jurer tous de tourner leurs poignards contre celui qui ferait mine de trembler, ou qui hésiterait à exécuter les ordres de la secte.

Les conjurés croisent leurs armes, et jurent en criant tous ensemble : « Mort à Rossi. » Alors, l'homme de mort leva la bourse, tira trois noms, les lut à haute voix, congédia les autres et resta avec les exécuteurs désignés par le sort.

La grotte communiquait par une porte avec une grotte plus grande et plus profonde où trois cadavres, cachés sous un linceul, gisaient à terre. Un chirurgien de la secte était là debout. Il dit aux trois assassins : « Si vous voulez que la victime tombe morte à vos pieds, il faut frapper un coup sec à la carotide; cette artère coupée, c'est la mort instantanée. » Il leur fit toucher du doigt le tendon et la carotide, et les exerça à tour de rôle sur les cadavres. « C'est bien », leur dit-il enfin. Il ajouta : « Faites attention, braves gens, qu'on doit avoir beaucoup de présence d'esprit en frappant : il faut

que le cou soit découvert, que la cravate et le col de l'habit ne vous gênent pas; donnez légèrement un coup à l'épaule du ministre; il se retournera aussitôt pour voir qui l'a poussé. Dans le mouvement, la carotide ressortira et se présentera d'elle-même; frappez subitement, retournez le poignard dans la plaie; jetez-vous dans la foule, mettez-vous à crier avec les autres et le tour est joué. »

Cependant les projets criminels des loges contre la vie de Rossi s'étaient fait jour, et quelques délateurs avaient même ébruité jusqu'aux détails du plan des assassins. Une dame de haut rang avait écrit, de grand matin, à Rossi pour lui révéler la conjuration. Elle le suppliait de ne pas aller à la Chambre, sans quoi il n'éviterait pas la mort. Pie IX lui dit aussi : « N'y allez pas, comte, ce sont des perfides capables de tout. » Rossi n'en tint pas compte. « Ce sont des lâches, s'écria-t-il, qu'une âme franche déconcerte. » Il demanda sa bénédiction au Souverain Pontife, et sortit du Quirinal accompagné du substitut du ministre des finances et de son domestique particulier. Il était une heure et demie. La voiture se dirigea vers la place, qui était couverte de groupes formés de gens de toute espèce, aux visages inquiets et menaçants.

« Le voici! le voici! c'est lui! » disait-on de toutes parts. La voiture entra sous les portiques du palais; le ministre descend le marchepied d'un air tranquille et ferme. Il voit partout des attroupements où règne l'exaltation.

Il passe au milieu des groupes. A quelques pas

de l'escalier il entend des sifflets et des cris ; il n'y fait pas attention et continue sa marche.

Au moment où il met le pied sur la première marche, il sent un coup qui lui est porté au côté ; il se retourne pour voir qui l'a frappé, et la pointe d'un stylet se plonge froide dans sa gorge. Il s'écrie : « O mon Dieu !... » saute trois marches et tombe.

La foule des conspirateurs, à dessein fort nombreuse pour déjouer la police, se presse autour de lui. Par derrière, on crie : « Qu'y a-t-il ?... Beaucoup de voix répondent en même temps : Silence ! silence ! ce n'est rien. » Le substitut et le domestique de Rossi le prennent dans leurs bras, le portent dans la première chambre au haut de l'escalier, le mettent sur un siège ; là, il pousse un soupir et meurt.

Rome fut stupéfaite et terrifiée à la nouvelle de cet acte horrible, qui la souillait aux yeux de toutes les nations civilisées.

Les conspirateurs, insultant au deuil public, menèrent le soir, en triomphe, dans les rues de Rome, avec illuminations de torches, un scélérat représentant le sicaire, tandis qu'une populace féroce montrait la main de l'assassin armée d'un poignard ensanglanté, et cela en chantant. Vrais cannibales, ils portèrent le meurtrier sous les fenêtres de la veuve désolée et des enfants de l'infortunée victime.

Telle est l'humanité, telle est la morale des sociétés secrètes.

(D'après Bresciani. *Le Juif de Vérone.*)

Assassinat de Garcia Moreno (1875).

La République de l'Équateur est un État de l'Amérique du Sud, compris entre la Nouvelle-Grenade, le Brésil, le Pérou et l'Océan Pacifique. Elle est traversée par la chaîne des Andes et forme trois bandes de terrain dont l'une, celle que baigne l'Océan, est particulièrement fertile. Elle produit la canne à sucre, la vanille, le cacao, l'indigo, le tabac, le quinquina, etc., et présente partout l'aspect d'une luxuriante végétation.

La République de l'Équateur fut constituée en 1831, et eut dès lors un gouvernement spécial et indépendant. Le plus célèbre de ses présidents fut Garcia Moreno. C'était un homme d'un grand caractère, une de ces âmes fortement trempées dans les principes de la foi et de la saine politique, et qui s'inspirent de la religion du Christ.

Étudiant à Paris, Garcia Moreno fut le modèle des jeunes gens. Il fréquentait les églises et non les théâtres, évitait la société, et, ses journées libres, il les passait à la campagne

Il quitta la France en 1857 et fut nommé Président de la République de l'Équateur en 1860. C'est là surtout qu'il se montra grand par sa foi ardente et généreuse, et qu'il fit preuve de génie dans son administration. Son gouvernement, sage et fort, mais chrétien avant tout, fit bientôt de la République de l'Équateur le modèle des gouver-

nements. C'était une protestation contre l'athéisme qui veut régner en souverain sur les trônes et dans tous les États.

Les loges maçonniques, effrayées de cet élan vers le bien en plein dix-neuvième siècle, de ce retour officiel et si franc d'une nation vers le Dieu qui gouverne l'univers, voulurent faire payer à Garcia Moreno cette émancipation dont il était le véritable auteur. Elles résolurent d'assassiner l'héroïque président. C'est toujours leur ressource extrême. — Trois sicaires de la loge de Quito furent chargés de l'exécution de l'infernal décret. Le 6 août 1875, un premier vendredi du mois, vers deux heures de l'après-midi, Garcia Moreno se rendait au palais du Gouvernement pour présider une séance. Comme il passait devant la cathédrale où le matin il avait fait la sainte communion, il entra pour adorer le Saint Sacrement qui était exposé. Il en sortait, lorsqu'il fut frappé par le poignard de trois assassins.

On accourt de toutes parts. Mais le président était mortellement blessé. On le porta dans la cathédrale, au pied de l'autel de Notre-Dame-des-Douleurs, et il expira en pardonnant à ses assassins. Sa dernière parole fut : « Dieu ne meurt pas. »

ALEXANDRE ET CALLISTHÈNE

(La scène se passe sur le chemin de Tyr à Jérusalem.)

On connaît le caractère d'Alexandre (voir *Alexandre et le Pirate*, p. 50). Tant qu'il resta vertueux, il aima la vérité. Dès que la flatterie eut corrompu son cœur, il devint méchant et cruel; il alla jusqu'à faire mourir Callisthène, son ami et son conseiller.

La sagesse et la gravité de ce philosophe l'avaient fait choisir par Aristote lui-même, qui l'avait désigné au roi pour l'accompagner en Asie, dans la guerre de Perse, afin que ses conseils empêchassent Alexandre de tomber dans les excès où l'entraînaient son sang bouillant et sa jeunesse.

Callisthène était un vrai philosophe par la solidité de son esprit, par l'étendue de ses connaissances, par la pureté de ses maximes, la rigidité de ses mœurs et par sa haine déclarée de toute dissimulation et de toute flatterie.

Mais il n'avait point les manières douces et insi-

nuantes de la cour. Aristote, qui était son maître et son parent, lui reprochait souvent de ne connaître point assez cette souplesse qui rend aimable, ni ce juste milieu entre une lâche complaisance et une raideur inflexible qui fait la vertu agréable. Il avait tenté inutilement d'adoucir son humeur, et, prévoyant les suites que pouvait avoir cette façon libre et brusque de dire son sentiment, il lui répétait souvent ce vers d'Homère :

La liberté, mon fils, abrègera tes jours.

La prédiction ne fut que trop vraie.

Après avoir triomphé de la Phénicie et d'une partie de la Perse, Alexandre, enivré de gloire, voulut se faire adorer.

Comme il avait, un jour, réuni dans un festin tous les grands officiers de sa cour et plusieurs des vaincus, un flatteur proposa, suivant l'ordre convenu, quand le roi sortirait de la salle du festin, d'adorer Alexandre, plus divin qu'Hercule, que Castor et Pollux, et l'égal de Jupiter.

Callisthène seul répliqua par un discours plein de sagesse et démontra qu'Alexandre était un grand roi, qu'il fallait le respecter et lui rendre tous les honneurs dus à un mortel, mais qu'il n'était point un dieu, et qu'on ne pouvait l'adorer sans faire injure à Jupiter, à Minerve et aux autres divinités auxquelles on le comparait. Tout le monde applaudit.

Le roi, caché à dessein derrière une tapisserie,

entendit tout ce discours et en fut indigné. Rentrant dans la salle, il ordonna à un de ses officiers de s'emparer de Callisthène et de le faire mourir.

« La mort de Callisthène, dit Sénèque, est un reproche éternel et un crime ineffaçable dont nulle belle qualité, nulle action guerrière ne peut couvrir la honte. » Qu'on dise d'Alexandre qu'il a entraîné la Grèce, qu'il a tué des milliers de Barbares, qu'il a vaincu la Perse, fait plus de choses merveilleuses que les autres conquérants; mais, à chacun de ces faits, on aura toujours à répondre : Oui, mais il a fait mourir Callisthène, le plus honnête homme de sa suite, et la grandeur de son crime étouffera toujours celle de toutes ses brillantes actions.

On nous pardonnera d'avoir rapporté ce trait qui n'était pas rigoureusement nécessaire pour la clarté du dialogue suivant : nous l'avons néanmoins raconté, à cause des leçons qu'il renferme pour la jeunesse; souvent brusque ou dissimulée, elle pourra voir comment la flatterie corrompt les meilleures natures.

Le dialogue que nous supposons trouve sa place naturelle après la prise et la ruine de Tyr. Les habitants de la Judée avaient refusé de se soumettre à Alexandre. Celui-ci, furieux de la fierté de leur réponse, résolut d'aller détruire Jérusalem.

L'Écriture nous dit comment le grand prêtre Jaddus sauva la ville et le temple, où Alexandre, épris mystérieusement du charme irrésistible de

la religion des Juifs, alla lui-même offrir un sacrifice sur l'autel du Seigneur.

Alexandre. — Comme le soleil, après avoir fourni sa course dans un ciel sans nuages, disparaît majestueusement et se couche radieux dans cet horizon enflammé, ainsi un héros devrait terminer sa vie. J'ai toujours aimé cette pensée, qui est comme mon rêve favori.

Callisthène. — Notre vie ne nous appartient pas, elle est tout entière entre les mains de la divinité. Souvent les dieux, se jouant des desseins des hommes, leur laissent une longue existence pour éprouver leur vertu; quelquefois ils tranchent le fil de leurs jours, au moment où ils leur offrent le plus de charme.

Alexandre. — Pour moi, je voudrais mourir le jour de ma dernière victoire; l'on m'ensevelirait au lieu même où combattit ma phalange, et l'on graverait sur ma tombe : « Ici s'arrêtent les victoires d'Alexandre, parce qu'il cessa de vivre. » Quelle grandeur d'être pleuré par une armée victorieuse! quelle gloire de n'avoir jamais été vaincu!

Callisthène. — Il y a souvent plus de grandeur à supporter avec courage les obstacles qui s'opposent à nos désirs, les revers de la fortune. Et moi, j'aimerais mieux que vous surviviez à la plus terrible des défaites; vous sauveriez alors la vie des

nombreux héros dont l'existence dépend de la vôtre. Ainsi, que serait devenue votre armée si vous aviez cessé de vivre le jour où nous éprouvâmes le premier revers au siège de Tyr[1]?

Alexandre. — C'est vrai; il a fallu toute l'énergie de ma volonté, tout l'enthousiasme de ma jeunesse pour soutenir le courage de mon armée qui était sur le point de faiblir. Lorsque la première digue fut emportée par la tempête, si je n'avais pas été à la peine tout eût été perdu; déjà mes meilleurs généraux consentaient à la paix; seul je résistai. Mais tout autre qu'Alexandre eût renoncé au siège de Tyr.

Callisthène. — Et l'avenir a pleinement justifié la sagesse de votre conduite.

Alexandre. — Il fallait que Tyr cessât d'exister ou qu'Alexandre abandonnât ses vastes projets. On ne pouvait compter sur la paix conclue avec ces marchands dont la perfidie égalait l'insolence.

Callisthène. — Vous auriez pu les traiter avec moins de rigueur.

Alexandre. — Après les avoir vaincus, il fallait ou leur pardonner complètement, ce qui eût été bien imprudent, ou les mettre hors d'état de nous

1. La digue gigantesque qu'Alexandre avait construite fut plusieurs fois renversée par la tempête. Les assiégés détruisaient, avec une adresse extraordinaire, ses travaux de siège; ils avaient aussi des boucliers d'airain qu'ils tiraient tout rouges du feu, ils les remplissaient de sable embrasé et les jetaient promptement sur les ennemis. Les Macédoniens ne craignaient rien tant que cette invention, qui leur causait un mal affreux. Alexandre lui-même se fût découragé et eût levé le siège, s'il n'était entré dans les desseins de la Providence de renverser la riche et orgueilleuse Tyr.

nuire, et j'ai suivi le parti le plus sûr. Jamais ces trafiquants n'eussent servi notre cause.

Callisthène. — Mais en agissant ainsi il faut se promettre de n'être jamais vaincu.

Alexandre. — Tyr n'est plus. Darius est en fuite... Que sont devenues ces armées qui couvraient son empire! Elles se sont dissipées comme le brouillard du matin à l'approche du soleil; elles se sont fondues comme la neige aux premiers feux du printemps.

Callisthène. — Quand les dieux veulent châtier une nation des crimes qu'elle a commis, ils mettent la division dans son conseil, font marcher l'épouvante devant le vainqueur; mais une fois que celui-ci a rempli les desseins des Immortels, souvent ces mêmes dieux le brisent comme un vase d'argile pour montrer que la puissance des hommes est petite et qu'elle dépend de leur volonté souveraine

Alexandre. — Mais les dieux se sont déclarés pour nous. Nous avons éprouvé leur protection dans bien des circonstances, et ces pauvres Tyriens pensaient les mettre de leur côté en enchaînant leurs statues. Ils ne savaient donc pas que les dieux tutélaires sont toujours du côté des hommes vertueux, et non du côté de ceux qui souillent la terre de toutes sortes de crimes.

Callisthène. — Craignons du moins de les irriter par notre peu de vertu. Ils veulent que les princes les remplacent en faisant régner la justice au milieu des hommes.

Alexandre. — C'est pour cela que je vais à Jérusalem punir cette nation orgueilleuse et perverse qui a osé refuser de se soumettre, et qui n'a point voulu fournir le blé dont j'avais besoin pour mon armée.

Callisthène. — Son crime, Seigneur, n'est pas aussi grand que vous vous le figurez.

Alexandre. — Je leur ai fait des offres généreuses, et non contents de les refuser, ils ont pris ouvertement le parti de Darius.

Callisthène. — Ils avaient juré obéissance à ce prince, et, c'est montrer beaucoup de courage que de ne l'avoir point abandonné dans le malheur.

Alexandre. — Pendant que j'étais occupé au siège de Tyr, ils se sont opposés à l'approvisionnement de mon armée.

Callisthène. — Ils ne pouvaient vous favoriser tant qu'ils restaient fidèles à leur souverain : j'aime ceux qui n'abandonnent point leurs amis quand la fortune leur devient contraire.

Alexandre. — Et moi, je veux punir cette insolente nation.

Callisthène. — Craignez d'exercer une trop rigoureuse vengeance contre eux, qui n'ont commis d'autre crime que d'être restés fidèles à leurs engagements.

Alexandre. — Que je craigne les Juifs, race vile et méprisable, moi qui me suis joué des armées de Darius ! Rappelle-toi le passage du Granique [1],

1. Sur les bords du Granique, cent mille hommes de pied et plus de dix mille cavaliers perses gardaient toutes les hau-

et tu sauras que le danger a pour moi des charmes.

Callisthène. — On raconte, au sujet de cette nation, des faits surprenants dont le résultat surpasse la sagesse humaine.

Alexandre. — Quels sont les exploits de ce peuple qui n'a point d'armée, auprès de mon invincible phalange! il a toujours été sous le joug de ses voisins.

Callisthène. — Il a eu des rois puissants qui ont surpassé, en sagesse et en vertu, les conquérants les plus fameux.

Alexandre. — Oui, David et Salomon, mais depuis!... et ils verront bientôt s'ils peuvent résister au bras d'Alexandre.

Callisthène. — Avez-vous oublié, prince, qu'Aristote nous disait qu'ils avaient un Dieu puissant, et que, tant qu'ils restaient fidèles aux lois que ce Dieu leur avait données lui-même, ils n'avaient rien à craindre de leurs ennemis?

Alexandre. — Je ne connais pas de dieux plus puissants que ceux auxquels je rends hommage, et j'espère bientôt être leur égal.

Callisthène. — Aristote nous disait encore que

teurs, ainsi que la plaine. Les Macédoniens étaient au nombre de trente mille seulement. Alexandre, se jetant au milieu de la cavalerie ennemie, fit des prodiges de valeur. Il se battit corps à corps avec deux satrapes; il en tua un. Le second allait porter un coup de hache mortel au roi, lorsque Clitus, d'un coup d'épée, coupa le bras du satrape. L'armée, encouragée par son chef, repoussa les Perses. « Le passage du Granique, dit Montesquieu, fit qu'Alexandre se rendit maître des colonies grecques. La bataille d'Issus lui donna Tyr et l'Égypte; la bataille d'Arbelles lui donna toute la terre. »

c'est un peuple souverainement privilégié : leur Dieu les a tirés de la servitude d'Égypte et les a toujours protégés contre leurs ennemis. Un jour, Sennachérib, roi des Assyriens, entra en Judée avec une puissante armée et campa près de Jérusalem, dans le dessein de tout détruire; mais une puissance invisible fit périr dans une seule nuit cent quatre-vingt mille de ses soldats. Ce prince épouvanté s'enfuit de ses États; poursuivi par la vengeance céleste, il fut assassiné par deux de ses enfants.

Alexandre. — Dans cette armée il n'y avait pas ma phalange, ni mes généraux, ni Alexandre. Je voudrais voir cet ennemi inconnu pénétrant dans mon camp pour massacrer mes soldats !

Callisthène. — Vous voudriez donc, prince, lutter contre le ciel lui-même !

Alexandre. — Plus Jérusalem sera forte, plus elle sera digne d'Alexandre. Que toutes les puissances de la terre se réunissent contre moi, que le ciel entier se ligue avec l'enfer, rien ne pourra arrêter ma colère. La Perse tout entière dira quelle fut ma vengeance, et les Juifs dispersés, vendus comme des esclaves, publieront par toute la terre quels furent ma grandeur et mon pouvoir

Callisthène (regardant vers Jérusalem voit venir le grand prêtre et ses lévites). — Quels sont ces gens en habit de lin que l'on aperçoit au loin ?... Ils viennent à notre rencontre... Quel est cet homme qui marche à leur tête ?... Il porte une tiare, et sur le front, une lame d'or sur laquelle le nom de Jéhovah, le Dieu des

Juifs, est écrit. Mais... Alexandre se trouble... comme il pâlit! il fléchit le genou devant ce Juif! Que sont devenus ses projets de vengeance? Prince, vous vous trompez, ce sont des Juifs auxquels vous rendez hommage!

Alexandre (Avec émotion et s'inclinant à la vue du grand prêtre). — Ce n'est pas cet homme que j'adore, mais en sa personne, le Dieu dont il est le ministre, car, lorsque j'étais à Dic, en Macédoine, et que l'esprit plein de la guerre contre les Perses je délibérais par quels moyens je pourrais conquérir l'Asie, ce même homme, avec les mêmes habits, m'apparut en songe, m'exhorta à ne rien craindre, me dit de passer hardiment le détroit de l'Hellespont, et m'assura que son Dieu marcherait à la tête de mon armée et me ferait vaincre les Perses. A son habit aussi bien qu'à sa taille, à son air et à son visage, je n'ai pas hésité à le reconnaître pour le même personnage, et maintenant je vois bien que c'est par les ordres et sous la conduite de ce même Dieu que j'ai entrepris cette guerre. Je suis assuré désormais de détruire l'empire des Perses. (S'adressant au grand prêtre.) « O toi, le ministre du Dieu qui me conduit, je pardonne à ta nation coupable. Je veux avec toi monter au temple et offrir à ton Dieu des sacrifices dignes de lui. »

Callisthène. — Plus que jamais je comprends que les dieux tiennent le cœur des hommes entre leurs mains et qu'ils en disposent à leur volonté.

CÉSAR ET LYNDAX

Après avoir vaincu les Gaulois par des moyens souvent cruels et inhumains, César se les attacha par la douceur de son administration. Comprenant combien ce peuple vaillant pouvait lui fournir de ressources pour dominer Rome, il s'efforça de transporter en Gaule la civilisation du Capitole. Insensiblement, les Gaulois s'habituèrent au joug des Romains et finirent même par l'aimer. César forma plusieurs légions de Gaulois qui furent toujours braves, toujours fidèles à sa fortune, et lui assurèrent la victoire, notamment à Pharsale (48 av. J.-C.).

Pompée, resté seul maître de Rome après la mort de Crassus et l'éloignement de César, briguait le consulat et la dictature[1]. A cette nouvelle, qu'il apprit au fond des Gaules, César résolut de se venger par les armes de l'injustice que le Sénat

1. L'histoire a donné le nom de Triumvirat à une sorte de traité conclu entre Pompée, César et Crassus, par lequel ces trois ambitieux se promettaient aide et soutien réciproques.

lui faisait en soutenant son rival, et, pour renforcer les légions, il voulut s'assurer l'appui des Gaulois dont la valeur lui était connue.

Dans le dialogue suivant, le vainqueur des Gaules, pour engager plus adroitement les Gaulois à épouser sa cause et s'assurer leur concours, feint d'hésiter dans sa détermination bien arrêtée de porter ses armes contre Pompée et contre Rome. Le chef auquel il s'adresse, Lyndax, dans sa bravoure et sa loyauté toutes gauloises, dit sans détour à son vainqueur tout ce qu'il pense de son projet, et plaide, comme on dit vulgairement, un procès gagné d'avance.

César. — Connais-tu, mon cher et fidèle Lyndax, les nouvelles qui nous viennent de Rome?

Lyndax. — Personne, hors de la Gaule, ne s'occupe de moi. Comment veux-tu que de l'Italie on m'informe de ce qui se fait à Rome?

César. — Apprends donc qu'il s'y passe d'étranges choses; et c'est pour t'en faire part que je te fais appeler.

Lyndax. — C'est beaucoup d'honneur pour moi. S'il te fallait mon bras et celui de mes compagnons, tu pourrais y compter.

César. — Tu sais que le consulat est la première dignité dans Rome.

Lyndax. — Je le sais.

César. — J'espérais être encore nommé; mais

voilà qu'un concurrent jaloux, violant la foi de l'amitié jurée[1], organise contre moi la cabale et la trahison. Et ce traître se nomme Pompée.

Lyndax. — C'est un lâche!

César. — Non content de conspirer ouvertement contre moi, il calomnie odieusement les légions des Gaules et leur chef. Il prête aux Gaulois des vues indignes de leur courage et de leur loyauté.

Lyndax. — Ce fer apprendra bientôt à ce traître qu'il doit mettre un frein à sa langue et qu'on ne provoque pas en vain les Gaulois.

César. — Rome est devenue vénale; c'est le plus riche qui l'achète. L'antique austérité des mœurs et des vertus romaines a fait place au luxe et à la débauche. Ce n'est plus par le mérite qu'on arrive aux emplois publics, ce n'est plus le désintéressement des Cincinnatus qui assure aux chefs un prestige mérité; c'est l'ambition seule qui règne sur le peuple, déchaînant les passions les plus viles et les plus honteuses.

Pompée prodigue à pleines mains l'argent du trésor aux sénateurs pour acheter leurs suffrages.

Lyndax. — Mais il compte donc sans toi et sans les Gaulois. César, ne connais-tu pas notre bravoure? Conduis-nous combattre ton rival.

César. — Mon ennemi flatte le peuple et espère fortifier son parti en attirant dans ses rangs la jeunesse patricienne. Mais ce n'est plus aujourd'hui cette jeunesse vertueuse aimant le travail et capa-

1. Allusion au triumvirat que méconnaissait Pompée.

ble de sacrifices. Ce ne sont plus des hommes; ce ne sont guère que des ombres épuisées par la démoralisation et le plaisir. Ils se fardent et se peignent comme des femmes. Habitués au luxe et à la mollesse, ils sont incapables de manier une épée comme de supporter les fatigues de la guerre.

Lyndax. — Nous aurons beau jeu de ces efféminés, nous qui ne redoutons ni la fatigue, ni les besoins de la vie, ni les tourments, ni la mort. Mais peut-être crains-tu le chef plus que ses troupes?

César. — Pompée, malgré les airs de grandeur et les allures de triomphateur qu'il cherche à se donner parmi les patriciens, n'est au fond qu'un médiocre chef de parti. S'il sait se battre avec bravoure dans la mêlée, se tirer d'un pas difficile, rallier autour de lui des chevaliers pour soutenir le choc d'un moment, il n'a ni grandeur dans les vues, ni fermeté dans la conduite, ni énergie, ni décision dans le caractère. Il n'est tout au plus propre qu'au second rôle dans les temps difficiles. S'il a vaincu les peuples de l'Asie, c'est qu'ils étaient loin de valoir les Gaulois. Voilà, mon cher Lyndax, ce que je pense de mon rival. Si j'avais redouté ses talents, je n'eusse pas signé, avec lui et Crassus, le Triumvirat contre lequel le parjure se déclare maintenant.

Lyndax. — Pourquoi donc hésiter à nous ordonner de passer les Alpes? Les Gaulois aiment le chemin qui conduit à Rome. Et le souvenir des exploits de nos pères au Capitole est encore vivant dans nos tribus.

César. — Mes hésitations, Lyndax, ne partent point d'une crainte puérile.

Lyndax. — Tu ne redoutes ni le chef, ni l'armée, dis-tu? Ton génie et ta puissante volonté pour arriver à tes fins, le prestige dont tu es redevable à la conquête des Gaules, les légions gauloises qui vont grossir ton armée, t'assureront le succès avant même d'arriver à Rome et donneront complète satisfaction à tes plans de vengeance. Pourquoi donc hésiter? Pourquoi ne pas exécuter dès à présent un si brillant projet? Je vais en informer mes Gaulois. Ils brûleront d'impatience jusqu'au moment du départ pour l'Italie.

César. — Les Gaulois sont pleins de bravoure. S'ils avaient été unis sous un même chef, ni les légions de César, ni la terre entière n'eussent pu les vaincre[1]. Mais patience, mon cher Lyndax; bien que j'attende mon triomphe de ta valeur et de celle de tes vigoureux et intelligents compagnons, j'ai besoin de réfléchir. Quoique éloigné de Rome, comme chef des légions et gouverneur des Gaules, j'aime ma patrie, et je ne voudrais pas porter mes armes contre elle uniquement pour satisfaire mon ambition.

Lyndax. — Rome mérite d'être châtiée pour tous les maux qu'elle nous cause. Et puis, souviens-toi du mépris que fait le Sénat de ta valeur. Il veut

1. César dit lui-même dans ses *Commentaires* sur la guerre des Gaules : « Si la Gaule sait être unie pour former une seule nation, elle peut défier l'univers. »

Napoléon III a fait inscrire cette phrase de César sur le piédestal de la statue de Vercingétorix à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or).

t'enlever ton commandement, et peut-être payerait-il par l'exil les services que tu lui as rendus. Prenons les armes et marchons.

César. — A la seule pensée des maux que va déchaîner la guerre civile, je tremble; mes projets de vengeance s'évanouissent. J'ai vu jadis le sang des citoyens couler au Forum comme les flots du Tibre, et je crains que ce temps ne recommence. César ne veut point ramener les jours lugubres de Marius et de Sylla, ni régner sur Rome à ce prix.

Lyndax. — Ah! je le vois, le sang romain te fait horreur. Ta délicatesse me surprend aujourd'hui. Que n'étais-tu animé de pareils sentiments lorsque tu travaillais à conquérir notre pays des Gaules? Tu semais partout la guerre civile pour triompher à la faveur de nos discordes. As-tu oublié ta cruauté? Te souviens-tu d'avoir renfermé des tribus entières dans une épaisse forêt et d'avoir ensuite allumé l'incendie aux quatre coins, avec ordre à tes légions de n'épargner ni les femmes ni les enfants? As-tu oublié les massacres affreux de tant de milliers de Gaulois? Il est vrai que ta douceur et ta bonne administration ont cicatrisé un peu tant de plaies horribles et ont fait oublier aux Gaulois vaincus tes moyens de conquête.

César. — C'est parce que j'ai toujours présents à mon esprit les maux qu'a soufferts la Gaule, que j'hésite à déchirer le sein de la République. Ah! quelle douleur et quel remords s'empareraient de moi si un ennemi, profitant de nos divisions, venait détruire la puissance romaine!

Lyndax. — Attends donc que le Sénat te déclare traître à la patrie, que Pompée te dépouille de ton commandement, et que bientôt après il se saisisse de toi, t'attache à son char de victoire et te conduise au Capitole pour orner son triomphe.

César. — Et puis, il existe encore une loi qui me défend de franchir le Rubicon, limite de mon gouvernement du côté de l'Italie; c'est un nouvel obstacle qui s'oppose à mes desseins.

Lyndax. — Y a-t-il une loi qui puisse défendre de punir un traître, un conspirateur, un parjure? Et qui fait les lois? n'est-ce pas le vainqueur?

César. — Eh bien, Lyndax, *le sort en est jeté*[1]. Je me rends à tes vœux. Avise donc tes Gaulois, et que la légion de l'Alouette, dont tu es le vaillant chef, ouvre la marche et soit l'honneur et la gloire de l'expédition!

Nous partons demain aux premiers feux du jour, au chant favori des légions. Que les dieux de Rome et de la Gaule bénissent la grandeur de notre entreprise! »

La marche de César fut si rapide qu'il arriva en Italie au moment où on le croyait encore au fond des Gaules. Pompée n'eut pas le temps de rassembler ses troupes; il s'enfuit en Grèce avec une partie de la jeunesse patricienne. César l'y suivit; les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Pharsale, au sud de la Macédoine. Et, grâce à la valeur des légions, et surtout à la furie gauloise, César fut vainqueur.

1. *Alea jacta est.*

POMPÉE VAINCU A PHARSALE.

Pompée s'embarqua en fugitif et passa en Égypte, où il croyait trouver bon accueil, à cause des services qu'il avait rendus au roi Ptolémée.

Mais comme il prenait terre, il fut assassiné par six émissaires que Ptolémée lui-même avait envoyés. Pompée expira en répétant ces vers fameux :

Dans la cour d'un tyran quiconque s'est jeté,
Quelque libre qu'il soit, il perd sa liberté.

Ptolémée, croyant se faire un ami de César, lui fit présenter la tête de Pompée. A la vue de la tête de celui qui avait été son ami, César versa des larmes : il pensait sans doute à la fragilité des destinées humaines.

Peut-être avait-il un pressentiment de ce qui devait lui arriver.

Il punit Ptolémée de son crime en divisant son royaume.

Il passa ensuite en Syrie et la conquit si rapidement qu'il put écrire à un de ses amis cette lettre si concise, pour marquer la rapidité de sa conquête : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. *Veni, vidi, vici.* » — Après des succès de plus en plus brillants, César rentra à Rome, où il put jouir, sans rival, de sa victoire jusqu'au jour où vingt-deux coups de poignard l'étendirent mort dans l'enceinte du Sénat, aux pieds de la statue de Romulus, à la grande honte de huit cents sénateurs qui n'eurent pas le courage de le défendre contre le fer homicide d'une soixantaine de conjurés.

ÉPILOGUE

LE PÈRE DE FAMILLE ET L'OUVRIER

(ALLÉGORIE)

Le Père de famille. — Mon ami, je vous vois inoccupé : voudriez-vous travailler à mon service?

L'Ouvrier. — J'aime l'indépendance, la liberté et le bien-être. Je hais la contrainte, le travail et la tyrannie... Mais d'abord qui êtes-vous?

Le Père de famille. — Je suis un riche propriétaire qui a aboli l'esclavage et proclamé la liberté la plus large dans tous ses domaines; j'aime voir ceux qui me servent mener une vie douce, paisible et heureuse; c'est mon désir, c'est le rêve de mon cœur.

L'Ouvrier (à part). — C'est un langage étrange, qui m'étonne d'autant plus dans la bouche d'un maître, que ses pareils sont souvent sévères et exigeants envers leurs serviteurs : ils veulent recevoir

beaucoup et donner peu. (Au père de famille.) Seigneur, où me faudrait-il aller travailler?

Le Père de famille. — J'ai, en un lieu chéri du ciel, une vaste et belle campagne, où j'ai su réunir tout ce qu'il y a d'utile et d'agréable. Partout règnent le goût, l'ordre et l'agrément : l'ombrage de beaux arbres rafraîchit et tempère les ardeurs du soleil; de nombreux et limpides ruisseaux y portent la fécondité et une douce fraîcheur

La végétation s'y développe rapidement; les fleurs les plus variées et les plus délicates y sont cultivées avec un soin vigilant; les fruits les plus beaux et les plus succulents y mûrissent en toute saison; le chant des oiseaux et un ciel toujours d'azur égayent, à plaisir, toute l'étendue de mes immenses domaines. Un seul point laisse à désirer, c'est que je manque d'ouvriers.

L'Ouvrier. — A quel travail voudriez-vous m'employer?

Le Père de famille. — Vous choisirez vous-même le genre d'occupation qui sera conforme à vos goûts, à vos inclinations. Je l'ai dit, je laisse toute liberté à ceux qui me servent.

L'Ouvrier (à part). — Voilà qui est commode. (Au père de famille.). Mais quels sont alors les divers travaux qu'on exécute dans vos domaines?

Le Père de famille. — Les uns défrichent le terrain jusque-là inculte, les autres sèment ou plantent, d'autres arrosent et font croître les plantes nécessaires à la vie; d'autres cueillent les fruits que les premiers ont conduit jusqu'à la maturité;

quelques-uns déracinent les ronces et les mauvaises herbes qui nuiraient à la récolte du bon grain; d'autres soignent mon parterre avec une tendre sollicitude, afin qu'il soit toujours garni des fleurs les plus fraîches et les plus odoriférantes.

Et parmi ces fleurs il en est trois que je préfère : la violette, le lis et la rose. Oh! ces trois ont toutes mes tendresses. Dans chaque bouquet que mes serviteurs me présentent je veux qu'elles dominent.

L'Ouvrier. — Mais ces fleurs sont faciles à soigner, elles croissent comme d'elles-mêmes dans toutes les terres. Lorsque j'étais jeune, elles poussaient sans aucun soin dans le petit parterre du jardin de mon père.

Le Père de famille. — Si vous voulez vous charger de les cultiver dans mon domaine, si vous me promettez de m'offrir de ces fleurs bien épanouies quand j'irai visiter mes jardins, je jure que je vous récompenserai magnifiquement, et peu de personnes seront plus heureuses que vous.

L'Ouvrier. — J'essaierai d'y réussir, et je crois que le terrain le plus ingrat ne saurait résister à mon ardeur. J'espère que ces trois fleurs deviendront sous ma main aussi belles que vous le désirez !

Le Père de famille. — Je suis satisfait de votre enthousiasme ; mais je dois vous prévenir que vous éprouverez des difficultés imprévues et rencontrerez de nombreux obstacles. N'en soyez pas surpris.

L'Ouvrier. — Et quelles difficultés peut-on ren-

contrer à faire croître un rosier, à soigner un lis et à préserver des feux du soleil la timide violette, qui, par un humble et secret instinct, cherche l'ombre et les lieux solitaires!

Le Père de famille. — Dans mes terres, au milieu de tant de beautés, il y a, hélas! des animaux malfaisants, des serpents, des scorpions, des tarentules dont la morsure est toujours fort dangereuse et quelquefois mortelle. Si leur venin est à redouter pour mes serviteurs, dont plusieurs sont morts dans d'affreuses tortures, il est aussi à craindre pour les plantes.

L'Ouvrier. — Et n'y a-t-il pas de remède contre leur morsure?

Le Père de famille. — Les remèdes sont nombreux et toujours efficaces si on les prend à temps et avec toutes les précautions voulues de sagesse et de prudence. J'ai notamment préparé moi-même un breuvage mystérieux qui dissipe rapidement le venin.

L'Ouvrier. — Mais alors personne ne doit succomber?

Le Père de famille. — Ah! si tous faisaient usage des remèdes puissants que j'ai inventés comme antidotes contre le venin et contre la morsure des serpents et des autres animaux, ils ne mourraient certainement pas; mais, hélas! il y a des insensés qui, pour éviter l'amertume apparente du remède, préfèrent mourir dans d'inexprimables douleurs.

L'Ouvrier. — Et qui donc est dépositaire de tous ces remèdes?

Le Père de famille. — Tous ceux que j'ai établis mes intendants et auxquels j'ai confié la garde et le soin de ma maison. Ils sont les dispensateurs de mes biens et donnent ces remèdes à tous ceux qui les désirent sincèrement.

L'Ouvrier. — Je le vois, vous êtes, seigneur, un maître magnanime, et je veux être de vos serviteurs fidèles. Mais, dites-moi, quel sera mon salaire?

Le Père de famille. — Plus grand que ce que vous pouvez désirer ou prévoir. Mais avant de vous payer je veux apprécier votre travail. Ainsi, je compterai tous les grains de sable que vous aurez remués, les gouttes d'eau que vous aurez répandues sur mes plantes. Chacun de vos mouvements sera récompensé, et dans peu de temps vous serez assez riche pour passer dans la tranquillité et le bonheur une interminable vieillesse.

L'Ouvrier. — Mais combien de temps me faudra-t-il travailler avant de recevoir ma rémunération?

Le Père de famille. — Pour éprouver votre fidélité, je ne veux point vous marquer un terme, mais il arrivera bientôt.

L'Ouvrier. — Vos récompenses, seigneur, m'enchaînent à vous, et je ne veux point d'autre joug que le vôtre.

Le Père de famille. — Avant de partir, écoutez mes dernières instructions, elles pourraient encore adoucir votre travail et en grandir la récompense. Quand vous aurez fait preuve de diligence et de

fidélité dans mes vastes campagnes ou dans mes parterres, demandez à faire partie de mes ouvriers d'élite; alors vous serez admis dans l'intérieur de mon palais. Là, je vous verrai de plus près, vous ferez partie de mon entourage intime, de mon personnel de confiance. Les fleurs que vous y cultiverez n'auront à redouter ni les chaleurs brûlantes de l'été qui dessèchent les plus fraîches et font pâlir les plus vives, ni les frimas de l'automne, ni les rigueurs de l'hiver qui atteignent jusqu'aux racines, ni les gelées tardives du printemps qui surprennent les premières écloses. Tout y sera savamment mesuré, et la lumière et l'ombre, et la chaleur et l'humidité, et tout ce qui est utile au développement des plantes que l'on y élève avec une sollicitude plus grande qu'ailleurs. Partez donc, et méritez par vos soins et votre travail la récompense que je vous destine et que j'ai tant à cœur de vous décerner.

Ce dialogue, fruit d'une de nos méditations sur la parabole des *Ouvriers envoyés à la vigne* (saint Matthieu, ch. xx) dont il est une imitation, servira d'*épilogue* à cette première série des *Fleurs de l'Histoire.*

Le sens de cette allégorie si transparente n'échappera à personne. Néanmoins, si quelques-uns de nos jeunes lecteurs n'en saisissaient pas toutes les nuances, nous en donnons ici une traduction dépouillée de sa forme imagée et allégorique.

Le Père de famille, c'est le bon Dieu, et l'ouvrier, c'est chacun de nous. Ce jardin, cette belle campagne, ces domaines, c'est notre âme qu'il désire voir ornée de toutes les vertus chrétiennes, comparées à des fleurs délicates et remplies de parfums les plus suaves.

Le Père de famille se plaint qu'il manque d'ouvriers. Combien y en a-t-il qui négligent la culture de leur âme, et, comme une terre en friche, y laissent croître librement les mauvaises herbes, les ronces et les épines, c'est-à-dire toutes les passions!

Le bon Dieu veut que nous acquérions les vertus, mais il nous laisse le choix des moyens pour arriver au but

Il est dit que le Père de famille préfère trois vertus plus spécialement, parce qu'elles sont comme le fondement, la base nécessaire de toute perfection, et sans lesquelles les autres vertus ne sauraient exister réellement. Ce sont : l'Humilité, représentée par la Violette; la Pureté, par le Lis; la Charité, par la Rose aux vives couleurs.

Nous devons tous, tant que nous sommes, cultiver d'abord notre âme avec le plus grand soin, et ce travail, dit le Père de famille, n'est pas sans difficultés. Mais si nous avons souvent recours à lui, il aplanira tous les obstacles.

Le jardin du Père de famille comprend aussi l'âme de notre prochain, qu'il faut porter au bien en l'édifiant, en priant pour lui, et en lui donnant de bons conseils.

Il est ensuite des hommes spéciaux que le bon Dieu a choisis comme ses ouvriers de prédilection pour cultiver sa vigne. Ce sont les prêtres, les missionnaires, les religieux consacrés aux œuvres de charité et, en particulier, ceux qui élèvent la jeunesse, qui sacrifient toute leur existence pour se livrer à l'apostolat.

Ce sont ces ouvriers de prédilection dont parle le Père de famille, qui, après avoir fait un travail commun, ordinaire, en pleine campagne, sont introduits dans l'intérieur de son palais pour faire partie de son entourage privilégié, qui jouissent de toute sa confiance et de ses faveurs spéciales, c'est-à-dire dans la vie religieuse.

Il dit encore que la moisson est grande et que le nombre des ouvriers est petit, parce que si beaucoup sont appelés, peu répondent à son invitation. Par des calculs d'intérêt ou par manque de générosité, ils font comme le jeune homme de l'Evangile que Jésus avait appelé à sa suite et qui, néanmoins, s'éloigna avec tristesse.

Si vous vous sentez appelé par une voix inté-

rieure, par un goût ou un attrait particulier, ferez-vous comme ce jeune homme égoïste? Manquerez-vous de cœur? Ne répondrez-vous pas à la voix si douce et si tendre de Jésus qui veut vous rendre heureux, vous donner le centuple, même en ce monde, vous faire briller au ciel comme une étoile au firmament, et vous faire asseoir sur un trône pour juger les douze tribus d'Israël?...

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Approbation de S. Em. le Cardinal Desprez, Archevêque de Toulouse VII
Lettre de l'Archevêché de Paris VIII
Approbation de Monseigneur l'Évêque de Mende IX
Lettre de l'Évêché de Rodez et de Vabres X
Lettre de l'Évêché de Saint-Flour XI
Lettre de M. l'abbé Figuière, professeur de rhétorique au Petit Séminaire de Mende XII

TEXTE :

Avant-Propos 1
Le Franc et le Gaulois 31
Bonaparte et la vieille Cantinière 34
Coriolan et Véturie 40
Alexandre et le Pirate 50
Jean Bart et le Courtisan, au château de Versailles 55
Amilcar Barca et Annibal 63
Biographie d'Annibal 73
Biographie de Lamoricière 85
Lamoricière et Thiers 90
Biographie de Lamoricière (*Suite*) 101
Lamoricière et Thiers (Question romaine) 107
Biographie du général Drouot 114
Thiers et le général Drouot 130

Pages.
Witikind et Charlemagne..... 141
Socrate et Xantippe..... 148
Fairfax, lord Capel et son fils Arthur, au siège de Colchester (1648)..... 155
Jacques Cœur (1400-1456)..... 160
Jacques Cœur et Olivier..... 162
Du Guesclin et la Religieuse..... 172
Mme Swetchine, le Général, le Marin et le Poète (Victor Hugo), ou ce qui m'émotionne le plus..... 178
Napoléon et le Docteur anglais Antomarchi..... 187
Jeanne d'Arc et les bergères de Vaucouleurs..... 193
La Franc-Maçonnerie ou Ernest et Lucien..... 200
Notes de détail ou récits des assassinats mentionnés dans le dialogue..... 211
Assassinat de William Morgan (1826)..... 211
— de deux ouvriers italiens (1834)..... 217
— du comte Rossi, à Rome (1848)..... 220
— de Garcia Moreno (1875)..... 224
Alexandre et Callisthène..... 226
César et Lyndax..... 236
Épilogue. — Le Père de famille et l'Ouvrier..... 246

ILLUSTRATIONS :

Jeanne d'Arc..... *en tête du volume.*
Bataille de Fleurus..... 41
Coriolan et Véturie..... 45
Jean Bart et les courtisans..... 59
Serment d'Annibal..... 71
Tribune aux harangues..... 79
Le général Drouot à Wagram..... 125
Incendie de Moscou..... 137
Vue de Rome..... 169
Pompée vaincu à Pharsale..... 243

Toulouse, Imp. Douladoure-Privat, rue St-Rome. 39. — 1501

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002824026b

CT 81 .V3
VALENTIN, THEOPHILE.
FLEURS DE L.HISTOIRE.

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 01 05 05 12 2